

L'étoile Etrange

Science-fiction, Fantasy

& Fantasy

Interview (1/2)

Christian Grenier

Romancier, scénariste, musicien

Dossiers

The Orville, la saison 2 de 2019

Dossier Space Opera

La collection Aventure 2018 du Carnoplaste

Hebdo 2022#01 - gratuit

Semaine du 6 janvier 2022 FR+UK

2 sommaire

Nouvelles

- 4 la barrette d'or (space opera)
- 8 les criquets (planet opera)
- 18 l'anneau magique de Frastrada (fantasy)
- 26 La plante cannibale du professeur Jonkin (fantastique)
- 51 La prison (prospective)

Essai

- 55 Toujours plus loin : raconter du space opera
- 178 Les belles histoires de l'oncle Pline : les météores (rétro-science)

Guide des épisodes

- 80 The Orville 2019 Saison 2 (space opera)

Entretien

- 112 Christian Grenier (première partie)

Langues

- 197 Ne perdez pas votre latin : leçon 1 mises à jour.

Couverture de David Sicé avec la licence Daz 3D / Cinema 4D.

table of contents

Short Stories

- 6 The Golden Bar (space opera)
- 13 The Criquets (planet opera)
- 22 Frastrada's Magical Ring (fantasy)
- 39 Professor Jonkin's Cannibal Plant (fantastic)
- 51 The prison (prospective)

Essays

- 68 Further And Away : Space opera storytelling
- 178 Uncle Pliny's beautiful stories: meteors (retro-science & fantasy)

Episodes Guide

- 97 The Orville 2019 Saison 2

Interview

- 140 Christian Grenier (first part)

Languages

- 197 Don't lose your Latin! : units 1 updated.

Couverture by David Sicé with Daz 3D / Cinema 4D licences.

3 édit

Ce premier numéro hebdomadaire assemble en partie les articles du numéro 16 de *l'étoile étrange* qui aurait dû paraître en octobre 2019. Outre une seconde inondation en décembre 2019, il m'a fallu déménager plusieurs fois mon bureau pour permettre des travaux suite à la première inondation de décembre 2018, puis l'arrachage de deux dents de sagesse ne s'est pas très bien passé ; enfin j'ai attrapé le virus du moment en mars 2020 et je ne suis pas encore remis à ce jour de la version longue. J'ai pu d'abord reprendre les ***Chroniques de la Science-fiction***, comment j'espère reprendre aujourd'hui ***l'Etoile Etrange***.

Meilleurs vœux pour 2022, prenez soin de vous... et ne vous laissez pas abattre, à tous les sens de ce mot. Enfin, il ne vous est pas interdit d'imaginer pour l'avenir un monde meilleur, en fait ce pourrait bien être le moment ou jamais. Merci à Deepl pour l'aide à la traduction en anglais.

David Sicé, 1^{er} janvier 2021

This first weekly issue partly assembles the articles from issue 16 of the ***Weird Star*** which should have been published in October 2019. Apart from a second flood in December 2019, I had to move my office several times to allow paint work to be done following the first flood in December 2018, then the pulling of two wisdom teeth didn't go so well; finally I caught the virus of the moment in March 2020 and I'm still not over the long version to this day. I was able to resume the ***Science Fiction Chronicles*** first, how I hope to resume the ***Weird Star*** today.

Best wishes for 2022, take care of yourself... and don't let yourself get down, in every sense of the word. Finally, you are not forbidden to imagine a better world for the future, in fact it could be the moment or never. Thanks to Deepl for the help with the English translation.

David Sicé, January the 1st 2021

4 la barrette dorée

Le premier souvenir de Martin, c'était cette barrette dorée sur l'uniforme du pilote venu de l'Espace. Ce jour-là, c'était fête autour du terrain d'atterrissage de petit astroport de Mara IV, la quatrième planète en partant du Soleil, l'étoile que les Volants appelaient Mara. Nous, les Rampants, nous appelions notre étoile le Soleil, et notre planète, Mara, ou plus souvent, Terre Mara, ou tout simplement la Terre. On nous racontait que les Volants étaient si affaiblis par le manque de gravité dans l'espace, qu'ils étaient incapables de soulever le moindre poids, et qu'ils ressemblaient à des bonhommes de fil de fer ou de brindilles tant leurs muscles avaient fondus, que leurs visages étaient tout bouffis et que leurs vies étaient brèves parce que les radiations de l'espace les rendaient malades. Mais cet astronaute-là était grand, bien proportionné, et son visage avenant avait une mâchoire volontaire, bien dessinée. Il avait soulevé sans effort Martin et sourit de ses dents blanches et parfaitement plantées tandis que la famille les prenaient en photo.

Et cette photo existe encore, car les parents en avaient commandé une copie grandeur nature au portraitiste de la colonie, un étchérien que l'on disait — comme tous les étchériens — un peu fou. Martin préférait dire « un peu farceur ». Les parents de Martin avaient raconté à leurs invités la suite des dizaines de fois : maman était inquiète mais avait laissé le Volant asseoir le petit garçon dans son fauteuil de pilote. Il y avait des boutons et des cadrans partout, un manche à balai et des pédales au plancher. C'était curieux et Martin aurait bien voulu toucher mais ses parents le lui avaient interdit. En revanche, il avait immédiatement remarqué le voyant

qui clignotait et l'avait indiqué au Volant. Le Volant avait alors perdu son sourire – puis l'avait retrouvé la seconde d'après. Il avait descendu Martin du cockpit et félicité les parents pour la vivacité de leur petit garçon. Et contre toute attente, le Volant avait décroché la barrette dorée de son uniforme, et comme si la barrette avait été un micro, avait dit quelque chose dans la langue galactique. Martin avait cru alors reconnaître son nom parmi tous les mots étranges. Puis le Volant avait collé la barrette sur la chemise de Martin, il avait dit au revoir, et s'était empressé de remonter dans le cockpit.

Pendant que la mère de Martin l'emmenait rejoindre les files d'attente au pied de l'imposante navette médicale garée en bout de piste, Martin se retournait constamment pour suivre des yeux le chasseur interstellaire qui décollait un peu du sol et quittait l'esplanade pour le bout de la piste. Puis d'un coup, le chasseur s'envola comme soufflé vers le point le plus haut du ciel bleu métallique, et disparu... Martin ne s'en rappelle pas, mais le soir-même, les Volants offrirent un merveilleux feu d'artifice aux rampants de la planète Mara, et s'il fallait en croire les invités, ce feu d'artifice avait été visible de partout sur la planète, ce qui avait un peu étonné Martin, car il n'existait alors qu'une seule toute petite ville sur Mara, la sienne.

David Sicé, novembre 2020

notes de rédaction

La barrette d'or est basée sur deux souvenirs d'enfance. Du plus ancien — le second souvenir de toute ma vie — il ne me reste qu'un flash, l'uniforme d'un authentique cosmonaute russe qui m'avait pris dans ses bras quand j'étais très petit, peut-être alors que je devais avoir deux ans. L'autre souvenir est la visite d'un porte-avion américain. Cette fois, un peu plus grand en taille, j'avais pu monter dans le cockpit d'un chasseur de combat, je suppose McDonnell Douglas F-4 Phantom II, avec ses pupitres remplis de cadrans et de boutons.

6 the golden bar

Martin's first memory was that golden bar on the pilot's uniform from Outer Space. That day, it was a party around the landing field of the small astroport of Mara IV, the fourth planet from the Sun, the star that the Flyers called Mara. We Crawlers called our star the Sun, and our planet Mara, or more often, Earth Mara, or simply Earth.

We were told that the Flyers were so weakened by the lack of gravity in space that they were unable to lift any weight, and that they looked like men made of wire or twigs because their muscles had melted, their faces were all puffy and their lives were short because the radiation in space made them sick. But this Flyer was tall, well-proportioned, and had a strong, purposeful jawline. He lifted Martin effortlessly and smiled with his perfectly set white teeth as the family took their picture.

And that picture still exists, for the parents had commissioned a life-size copy from the colony's portrait artist, an Etcherian who was said — like all Etcherians — to be a bit crazy. Martin preferred to say "a bit of a joker".

Martin's parents had told their guests the rest dozens of times: Mum was worried but had let the Flyer sit the little boy in his pilot's chair. There were buttons and dials everywhere, a broomstick and pedals on the floor. It was curious and Martin would have liked to touch it, but his parents had forbidden him. However, he had immediately noticed the flashing light and pointed it out to the Flyer.

The Flyer lost his smile — and then regained it the next second. He lowered Martin out of the cockpit and congratulated the parents on their lively little boy. And against all odds, the Flyer had

unhooked the gold bar from his uniform, and as if the bar had been a microphone, had said something in the galactic language. Martin thought he recognized his name among all the strange words. Then the Flyer stuck the clip on Martin's shirt, said goodbye, and hurried back to the cockpit.

As Martin's mother took him to join the queue at the foot of the massive medical shuttle parked at the end of the runway, Martin kept turning around to follow the interstellar fighter with his eyes as it lifted off the ground a little and left the plaza for the end of the runway. Then suddenly, the fighter flew as if blown up to the highest point of the metallic blue sky, and disappeared.

Martin did not remember, but that evening the Flying Ones gave a wonderful fireworks display to the creeps of the planet Mara, and if the guests were to be believed, this fireworks display had been visible from all over the planet, which surprised Martin a little, because at that time there was only one very small city on Mara, his own.

David Sicé, november 2020

editorial notes

The Golden Bar is based on two childhood memories. Of the first — the second memory of my entire life — I have only one flash, the uniform of an authentic Russian cosmonaut who held me in his arms when I was very small, perhaps when I was two years old. The other memory is a visit to an American aircraft carrier. That time, a little taller in stature, I was able to climb into the cockpit of a fighter jet, I assume McDonnell Douglas F-4 Phantom II, with its desks full of dials and buttons.

8 les criquets

La nuit de mon arrivée dans cette ferme du Kerber, je ne pouvais pas dormir. Le pays nouveau, l'agitation du voyage, les aboiements des skalogs, puis une chaleur énervante, oppressante, un étouffement complet, comme si les mailles de la moustiquaire n'avaient pas laissé passer un souffle d'air... Quand j'ouvris ma fenêtre, au petit jour, une brume d'été lourde, lentement remuée, frangée aux bords de noir et de rose, flottait dans l'air comme un nuage de poudre sur un champ de bataille. Pas une feuille ne bougeait, et dans ces beaux jardins que j'avais sous les yeux, les vignes espacées sur les pentes au grand soleil qui fait les vins sucrés, les fruits d'Europe abrités dans un coin d'ombre, les petits orangers, les mandariniers en longues files microscopiques, tout gardait le même aspect morne, cette immobilité des feuilles attendant l'orage. Les bananiers eux-mêmes, ces grands roseaux vert tendre, toujours agités par quelque souffle qui emmêle leur fine chevelure si légère, se dressaient silencieux et droits, en panaches réguliers.

Je restai un moment à regarder cette plantation merveilleuse, où tous les arbres de la Terre se trouvaient réunis, donnant chacun dans leur saison leurs fleurs et leurs fruits dépaysés. Entre les champs de blé et les massifs de chênes-lièges, un cours d'eau luisait, rafraîchissant à voir par cette matinée étouffante ; et tout en admirant le luxe et l'ordre de ces choses, cette belle ferme avec ses arcades moresques, ses terrasses toutes blanches d'aube, les écuries et les hangars groupés autour, je songeais qu'il y a vingt ans, quand ces braves gens étaient venus s'installer dans ce vallon du Kerber, ils n'avaient trouvé qu'une méchante baraque de

cantonnier, une terre inculte hérissée de palmiers nains et de lentisques. Tout à créer, tout à construire. À chaque instant des révoltes des Slalogs. Il fallait laisser la charrue pour faire le coup de feu. Ensuite les maladies, les ophtalmies, les fièvres, les récoltes manquées, les tâtonnements de l'inexpérience, la lutte avec une administration bornée, toujours flottante. Que d'efforts ! Que de fatigues ! Quelle surveillance incessante !

Encore maintenant, malgré les mauvais temps finis et la fortune si chèrement gagnée, tous deux, l'homme et la femme, étaient les premiers levés à la ferme. À cette heure matinale je les entendais aller et venir dans les grandes cuisines du rez-de-chaussée, surveillant le café des travailleurs. Bientôt une cloche sonna, et au bout d'un moment les ouvriers défilèrent sur la route. Des vigneron de Bourgogne ; des laboureurs kabyles en guenilles, coiffés d'une chéchia rouge ; des terrassiers mahonnais, les jambes nues ; des Maltais ; des Lucquois ; tout un peuple disparate, difficile à conduire. À chacun d'eux le fermier, devant la porte, distribuait sa tâche de la journée d'une voix brève, un peu rude. Quand il eut fini, le brave homme leva la tête, scruta le ciel d'un air inquiet ; puis m'apercevant à la fenêtre :

— Mauvais temps pour la culture, me dit-il... voilà le sirocco.

En effet, à mesure que le soleil se levait, des bouffées d'air, brûlantes, suffocantes, nous arrivaient du sud comme de la porte d'un four ouverte et refermée. On ne savait où se mettre, que devenir. Toute la matinée se passa ainsi. Nous prîmes du café sur les nattes de la galerie, sans avoir le courage de parler ni de bouger. Les chiens allongés, cherchant la fraîcheur des dalles, s'étendaient dans des poses accablées. Le déjeuner nous remit un peu, un déjeuner plantureux et singulier où il y avait des carpes, des truites, du sanglier, du hérisson, le beurre d'Argyre, les vins d'Aonia, des goyaves, des bananes, tout un dépaysement de mets qui ressemblait bien à la nature si complexe dont nous étions

entourés... On allait se lever de table. Tout à coup, à la porte-fenêtre fermée pour nous garantir de la chaleur du jardin en fournaise, de grands cris retentirent :

— Les criquets ! les criquets !

Mon hôte devint tout pâle comme un homme à qui on annonce un désastre, et nous sortîmes précipitamment. Pendant dix minutes, ce fut dans l'habitation, si calme tout à l'heure, un bruit de pas précipités, de voix indistinctes, perdues dans l'agitation d'un réveil. De l'ombre des vestibules où ils s'étaient endormis, les serviteurs s'élançèrent dehors en faisant résonner avec des bâtons, des fourches, des fléaux, tous les ustensiles de métal qui leur tombaient sous la main, des chaudrons de cuivre, des bassines, des casseroles. Les bergers soufflaient dans leurs trompes de pâturage. D'autres avaient des conques marines, des cors de chasse. Cela faisait un vacarme effrayant, discordant, que dominaient d'une note suraiguë les « You ! you ! you ! » des femmes arabes accourues d'un douar voisin. Souvent, paraît-il, il suffit d'un grand bruit, d'un frémissement sonore de l'air, pour éloigner les sauterelles, les empêcher de descendre.

Mais où étaient-elles donc, ces terribles bêtes ? Dans le ciel vibrant de chaleur, je ne voyais rien qu'un nuage venant à l'horizon, cuivré, compact, comme un nuage de grêle, avec le bruit d'un vent d'orage dans les mille rameaux d'une forêt. C'étaient les sauterelles. Soutenues entre elles par leurs ailes sèches étendues, elles volaient en masse, et malgré nos cris, nos efforts, le nuage s'avancait toujours, projetant dans la plaine une ombre immense. Bientôt il arriva au-dessus de nos têtes ; sur les bords on vit pendant une seconde un effrangement, une déchirure. Comme les premiers grains d'une giboulée, quelques-unes se détachèrent, distinctes, roussâtres ; ensuite toute la nuée creva, et cette grêle d'insectes tomba drue et bruyante. À perte de vue les champs étaient couverts de criquets, de criquets énormes, gros comme le doigt.

Alors le massacre commença. Hideux murmure d'écrasement, de paille broyée. Avec les herses, les pioches, les charrues, on remuait ce sol mouvant ; et plus on en tuait, plus il y en avait. Elles grouillaient par couches, leurs hautes pattes enchevêtrées ; celles du dessus faisant des bonds de détresse, sautant au nez des chevaux attelés pour cet étrange labour. Les chiens de la ferme, ceux du douar, lancés à travers champs, se ruaient sur elles, les broyaient avec fureur. À ce moment, deux compagnies de Trogs, clairons en tête, arrivèrent au secours des malheureux colons, et la tuerie changea d'aspect.

Au lieu d'écraser les sauterelles, les soldats les flambaient en répandant de longues tracées de poudre.

Fatigué de tuer, écœuré par l'odeur infecte, je rentrai. À l'intérieur de la ferme, il y en avait presque autant que dehors. Elles étaient entrées par les ouvertures des portes, des fenêtres, la baie des cheminées. Au bord des boiseries, dans les rideaux déjà tout mangés, elles se traînaient, tombaient, volaient, grimpaient aux murs blancs avec une ombre gigantesque qui doublait leur laideur. Et toujours cette odeur épouvantable.

À dîner, il fallut se passer d'eau. Les citernes, les bassins, les puits, les viviers, tout était infecté. Le soir, dans ma chambre, où l'on en avait pourtant tué des quantités, j'entendis encore des grouillements sous les meubles, et ce craquement d'élytres semblable au pétilllement des gousses qui éclatent à la grande chaleur. Cette nuit-là non plus je ne pus pas dormir. D'ailleurs autour de la ferme tout restait éveillé. Des flammes couraient au ras du sol d'un bout à l'autre de la plaine. Les Trogs en tuaient toujours.

Le lendemain, quand j'ouvris ma fenêtre comme la veille, les sauterelles étaient parties ; mais quelle ruine elles avaient laissée derrière elles ! Plus une fleur, plus un brin d'herbe : tout était noir, rongé, calciné. Les bananiers, les abricotiers, les pêchers, les mandariniers, se reconnaissaient seulement à l'allure de leurs

branches dépouillées, sans le charme, le flottant de la feuille qui est la vie de l'arbre. On nettoyait les pièces d'eau, les citernes. Partout des laboureurs creusaient la terre pour tuer les œufs laissés par les insectes. Chaque motte était retournée, brisée soigneusement. Et le cœur se serrait de voir les mille racines blanches, pleines de sève, qui apparaissaient dans ces écroulements de terre fertile...

Adapté d'Alphonse Daudet, 1887

Adapté des **Sauterelles** par David Sicé, tous droits réservés, 2021.



Notes de rédaction

En parcourant **Les Lettres de mon Moulin**, je découvrais deux récits de Daudet très immersifs racontant de brèves scènes vécues durant son voyage en Algérie du 21 décembre 1861 au 25 février 1862. Je venais de voir le film français **La Nuée 2021** horrifique mettant aussi en scène des sauterelles alors que j'avais été autrement impressionné par la bande dessinée **Carapaces 1981** de François et Luc Schuiten. Je me suis dit deux choses : en quelques pages de textes racontant

la réalité, il était possible de faire mille fois mieux sur le même thème qu'au cinéma en 2021, à l'ère du numérique et après avoir pu lire et voir tant de récits sur diverses attaques de nuées, ne serait-ce que **Les Oiseaux 1963** — et qu'Alphonse Daudet aurait fait un excellent auteur de Science-fiction s'il avait comme Ray Bradbury appris à en écrire en mémorisant par **Une Princesse de Mars 1917** de Edgar Rice Burroughs. Je me suis alors demandé s'il était possible de transformer une des deux scènes algériennes en récit martien, en retouchant le moins possible le texte pour garder intact son impact émotionnel, et voilà ce que j'ai obtenu. Vous retrouverez le texte original à partir de la page **Wikisource** consacrée aux **Lettres de mon Moulin** sous le titre **Les Sauterelles**. Daudet lui-même utilise alors indifféremment le mot Cricket pour désigner les mêmes créatures.

13 the crickets

The night I arrived at this farm in Kerber I could not sleep. The new country, the hustle and bustle of the journey, the barking of the skalogs, and then an enervating, oppressive heat, a complete suffocation, as if the mesh of the mosquito net had not let in a breath of air... When I opened my window, at dawn, a heavy summer mist, slowly stirred, fringed at the edges with black and pink, floated in the air like a cloud of gunpowder on a battlefield. Not a leaf moved, and in these beautiful gardens before my eyes, the vines spaced out on the slopes in the great sun that makes sweet wines, the European fruits sheltered in a corner of shade, the little orange trees, the mandarin trees in long microscopic rows, everything kept the same dull aspect, this immobility of leaves waiting for the storm. The banana trees themselves, those great soft green reeds, always agitated by some breath that tangles their fine light hair, stood silent and straight, in regular plumes.

I stood for a moment looking at this marvellous plantation, where all the trees of the earth were gathered together, each giving their flowers and fruits in their season. Between the fields of wheat and the clumps of cork oaks, a stream gleamed, refreshing to see on this sultry morning; And while admiring the luxury and order of these things, this beautiful farm with its Moresque arches, its terraces all white with dawn, the stables and the sheds grouped around, I thought that twenty years ago, when these good people had come to settle in this Kerber valley, they had found only a nasty road-mender's hut, an uncultivated land bristling with dwarf palms and mastic trees. Everything had to be created, everything had to be built. Slalog revolts were always on the cards. The plough had to be left to make the shot. Then the illnesses, the ophthalmia, the fevers, the failed harvests, the trial and error of inexperience, the struggle

with a stubborn, ever-floating administration. What efforts! So much fatigue! What incessant monitoring!

Even now, in spite of the bad weather and the hard-won fortune, both the man and the woman were the first to get up at the farm. At that early hour I could hear them coming and going in the big kitchens on the ground floor, watching the workers' coffee. Soon a bell rang, and after a while the workers paraded along the road. Burgundian wine-growers; Kabyle ploughmen in rags, wearing a red fez; Mahonese diggers, bare-legged; Maltese; Lucchese; a whole disparate people, difficult to drive. To each of them the farmer, in front of the door, distributed his task for the day in a brief, somewhat rough voice. When he had finished, the good man raised his head, scanned the sky with an anxious air; then seeing me at the window, he said: "Bad weather for the crop," he said:

— Bad weather for farming, he said... here comes the sirocco.

Indeed, as the sun rose, hot, suffocating puffs of air came from the south like the door of an oven opened and closed again. We didn't know where to put ourselves, what to do. The whole morning passed like that. We had coffee on the mats in the gallery, without having the courage to speak or move. The dogs lay down, seeking the coolness of the flagstones, and stretched out in overwhelmed poses. Lunch restored us a little, a rich and singular lunch where there were carp, trout, wild boar, hedgehog, Argyre butter, Aonia wines, guavas, bananas, a whole change of scenery of food which resembled well the so complex nature with which we were surrounded... We were about to get up from the table. Suddenly, at the French window, closed to protect us from the heat of the furnace garden, loud cries rang out:

— Crickets! Crickets!

My host turned as pale as a man who has been told of a disaster, and we hurried out. For ten minutes there was a noise of

hurried footsteps and indistinct voices in the house, which had been so quiet before, lost in the agitation of an awakening. From the shadows of the vestibules where they had fallen asleep, the servants rushed out, making all the metal utensils they could get their hands on, copper cauldrons, basins, pots, resound with sticks, pitchforks, flails. The shepherds blew their grazing horns. Others had sea conches, hunting horns. This made a frightening, discordant din, dominated by the high-pitched "You! you! you!" of the Arab women who had come from a neighbouring douar. Often, it seems, a loud noise, a sonorous quivering of the air, is enough to keep the locusts away, to prevent them from descending.

But where were they, these terrible beasts? In the hot sky I could see nothing but a cloud coming over the horizon, coppery, compact, like a hail cloud, with the sound of a stormy wind in the thousand branches of a forest. It was the locusts. Supported between them by their outstretched dry wings, they flew en masse, and in spite of our cries, our efforts, the cloud was still advancing, casting an immense shadow over the plain. Soon it arrived above our heads; on the edges we saw for a second a crumbling, a tear. Like the first grains of a cloudburst, a few of them broke off, distinct, russet; then the whole cloud burst, and this hail of insects fell thick and noisy. As far as the eye could see the fields were covered with locusts, huge locusts as big as your finger.

Then the slaughter began. Hideous murmur of crushing, of crushed straw. With harrows, pickaxes, ploughs, they stirred up the shifting ground; and the more they killed, the more there were. They swarmed in layers, their high legs entangled; those on top leapt in distress, jumping at the horses harnessed for this strange ploughing. The dogs of the farm, those of the douar, thrown across the fields, rushed upon them, crushing them with fury. At this moment, two companies of Trogs, with buglers at the head, arrived to the rescue of the unfortunate colonists, and the slaughter changed its aspect.

Instead of crushing the locusts, the soldiers set them ablaze by spreading long trails of powder.

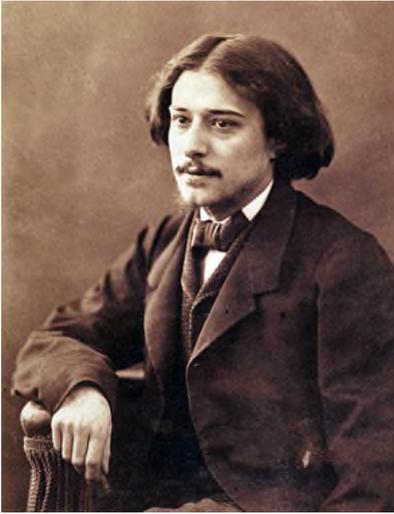
Tired of killing, sick of the stench, I went inside. Inside the farmhouse, there were almost as many as outside. They had entered through the openings of the doors, the windows, the chimneys. At the edge of the woodwork, in the curtains that had already been eaten away, they were crawling, falling, flying, climbing the white walls with a gigantic shadow that doubled their ugliness. And always that dreadful smell.

At dinner, we had to do without water. The cisterns, basins, wells, fish ponds, everything was infected. In the evening, in my room, where many had been killed, I still heard swarming under the furniture, and the crackling of elytra similar to the fizzing of pods which burst in the heat. That night I couldn't sleep either. Moreover, everything around the farmhouse remained awake. Flames ran low to the ground from one end of the plain to the other. The Troggs were still killing them.

The next day, when I opened my window as I had the day before, the locusts had gone; but what a ruin they had left behind! Not a flower, not a blade of grass: everything was black, gnawed, burnt. The banana trees, the apricot trees, the peach trees, the mandarin trees, could be recognized only by the appearance of their bare branches, without the charm, the floating of the leaf which is the life of the tree. The water reservoirs and cisterns were being cleaned. Everywhere ploughmen dug the earth to kill the eggs left by the insects. Every clod was turned over, broken up carefully. And one's heart ached to see the thousand white roots, full of sap, that appeared in these collapses of fertile earth...

Adapted from Alphonse Daudet, 1887

Adapted and translated in English from **Les sauterelles** by David Sicé,
tous droits réservés, 2021.



editorial notes

While reading ***Les Lettres de mon Moulin*** (*Letters from my Windmill*) I discovered two very immersive stories by Daudet recounting brief scenes from his trip to Algeria from 21 December 1861 to 25 February 1862. I had just seen the horrific French film ***La Nuée 2021***, also featuring locusts, while I had been otherwise impressed by François and Luc Schuiten's 1981 comic book **Carapaces**.

I told myself two things: that in a few pages of text telling the real story, it was possible to do a thousand times better on the same theme than in the cinema in 2021, in the digital age and after having read and seen so many stories about various swarm attacks, if only *The Birds* 1963 — and that Alphonse Daudet would have made an excellent Science Fiction writer if he had, like Ray Bradbury, learnt how to write by memorising from ***A Princess of Mars*** 1917 by Edgar Rice Burroughs.

I then asked myself if it was possible to transform one of the two Algerian scenes into a Martian story, with as little alteration as possible to keep its emotional impact intact, and this is what I got. You can find the French original text on the Wikisource page devoted to ***Lettres de mon Moulin*** under the title ***Les Sauterelles*** (*The Locusts = The Grasshoppers*) Daudet himself then uses the word Cricket interchangeably to refer to the same creatures.

18 l'anneau magique de Frastrada

Il était étrange qu'il l'aimât, car sa jeunesse était passée, et l'éclat de sa beauté avait disparu : c'était le regard de la traînée qui brillait dans ses yeux, et tout le monde, sauf le monarque, pouvait clairement comprendre d'où venaient son fard et son rouge à lèvres. Pourtant, il se disait que nul ne pouvait se comparer à Frastrada, et se faisait gloire que de porter sa chaîne ; la cour était un désert si elle n'était pas là ; pour lui, elle seule, parmi les femmes, lui semblait belle, telle était la lubie qui possédait le roi Magnus.

Le soldat, l'homme d'État, le courtisan, la jeune fille, tous détestaient l'orgueilleuse bien-aimée ; et le bon archevêque Turpin, qui en sa qualité de premier conseiller n'avait cessé de faire des reproches au roi, secouait sa tête de chagrin, et priait silencieusement pour qu'il puisse bientôt envoyer celle-ci au repos éternel. Une joie non dissimulée les ravit bientôt tous, car Frastrada tomba malade et mourût le dixième jour du mois d'août, le Sept-cent-quatre-vingt-quatorzième An de Grâce. Et ce jour-là, ils étaient prêts avec le cercueil et le voile ; les cierges brillaient d'une lueur lugubre dans la grande salle, et les longues notes du requiem s'élevèrent.

Mais le roi Magnus les renvoya avec colère, car sa bien-aimée ne devait pas être enterrée, disait-il ; et malgré tous les conseils, pendant plusieurs jours, là où elle gisait, parée de ses précieux vêtements, le monarque resta assis auprès de la morte.

Les affaires du royaume le réclamaient en vain, et l'armée appelait à grands cris son seigneur ; les Lombards, féroces

mécréants d'Espagne, ravageaient alors les royaumes du fier Roi Magnus, et il ne dégainait toujours pas son épée. Les soldats s'agitaient bruyamment, les moines se prosternaient en prières dans les calmes retraites de leurs cellules ; les médecins se réunissaient pour tenir conseil, et d'un commun accord, chacun et tous déclarèrent que les sens du roi étaient entravés par un sort.

Quand cela fut connu, le bon archevêque Turpin entra furtivement dans la salle du cercueil lorsqu'il entend que le cadavre est seul, la confiance renforcée et protégé par les reliques dont il s'était muni, et les prières qu'il faisait en égrenant son chapelet, et il se mit à chercher le sort. Il chercha avec soin, bien qu'avec un empressement tremblant, le sort qui ensorcelait le roi ; et sous la langue de la reine défunte, placée par Frastrada elle-même pour sa sécurité, Turpin découvrit enfin une bague, sa marge avec des caractères mystiques tracés. Réjoui, l'archevêque s'en empara et s'en alla en hâte ; et alors que le monarque revenait dans la pièce, l'enchantement était terminé. Soudainement gai, Magnus demanda à ses serviteurs de ne pas attendre plus longtemps, mais de porter la défunte avec célérité au tombeau.

Désormais, la gaieté, la joie et le festin animaient à nouveau le palais royal ; et à présent, par ses hérauts, le roi Magnus invitait dans son palais le cortège des courtisans pour tenir un grand jour de fête. Anxieusement, pour le jour de la fête, les jeunes filles de haute naissance se préparaient ; puis ce jour arrivant, toutes vêtues de leurs plus beaux atours, jeunes et vieux, courageux et beaux, tous accourent, exultant, au palais royal.

Oh ! heureuse serait la demoiselle qui, au milieu de ses rivales, aurait retenu un instant l'attention du roi. Tantôt rayonnante d'espoir, tantôt fiévreuse de crainte, chaque jeune fille, triomphante ou jalouse, apparaît, selon qu'il l'aurait remarquée, ou qu'il serait passé sans un regard. Ensuite, alors que le soir approche, dans la grand-salle, elles s'avancent, dans un suspense anxieux, espérant chacune de leur côté que sur elle l'attention du roi pourrait se porter, quand, voilà qu'à la plus grande confusion de tous, le roi

Magnus invite son conseiller, le bon archevêque Turpin, à danser avec lui ! Les demoiselles s'esclaffent, et les barons se raidissent : c'était allégresse et étonnement ; le bon archevêque sursaute et marmonne une prière, et, furieux d'être à ce point moqué, il se retire en hâte de la grand-salle.

La pleine lune trouait les eaux noires de sa lumière alors que Turpin errait au bord du lac ; mais Magnus avait suivi le bon archevêque, et, ravi de l'apercevoir, le roi s'écria : Oh, retourne-toi, mon cher conseiller, ma joie et mon plaisir, retourne-toi, oh mon enchanteur ! Oh, viens où le festin, la danse et la chanson, t'invitent à la joie et à l'amour ; ou bien, en cet heureux moment, loin de la foule, à l'ombre de ce bois, hâtons-nous, et que le clair de la Lune ne perce jamais le secret de ce bosquet !

Comme le roi semble possédé par une nouvelle folie, le bon archevêque restait bouche bée ; alors le roi Magnus pressa chaleureusement et avec empressement sur sa poitrine la main de son conseiller, et embrassa celui-ci en plein sa barbe grise et rousse : Employons bien, là, ces fortunés moments ! s'écria le monarque d'un ton passionné ; égarons-nous, cher enchanteur, mon ange, ma joie ! Non, ne résiste pas : il est vain d'être timide, et garde à l'esprit que nous sommes seuls !

Sainte Marie, protégez-moi ! s'exclama alors le bon archevêque: Quelle folie s'est emparée du roi ! En vain, Turpin essayait d'échapper au monarque, quand, par chance, il aperçut à son propre doigt, l'éclat de la bague de Frastrada. Fou de joie, le bon archevêque se rappela du sort, et au loin dans le lac, il jeta l'anneau ; les eaux se refermèrent autour, et, chose merveilleuse à dire, libéré de l'enchantement maudit, Magnus retrouva la raison. Mais il fit construire un palais près de ce lac auprès duquel il aimait rester, et le voyageur qui le souhaite peut encore contempler aujourd'hui dans les ruines d'Aix un souvenir du charme qui posséda le roi.

D'après Robert Southey (1774-1843)

Adapté de *King Charlemain* par David Sicé, tous droits réservés, 2021.



notes de rédaction

Robert Southey serait probablement aujourd'hui considéré comme un auteur de Fantasy. Il adapte en prose et en poème de nombreuses romances épiques dont ce qui ressemble fort à les **Vies (inventées) de Charlemagne et de Roland**. Le conte, rappelant l'humour de Fredrik Brown (*Fantômes et Farfafouilles, 1961*) a bien sûr inspiré Tolkien et beaucoup d'autres. L'idée de cette adaptation est donc de restituer à

partir du court poème de Southey cette page de Fantasy satirique et merveilleuse qui a traversé plus de cent siècles jusqu'à nous.

La reine Frastrada, à la solide réputation de harpie, a bien été l'épouse de Charlemagne — Southey la rebaptise inexplicablement Agathe (la bien-aimée en grec ancien). J'ai donc rétabli les noms propres de la légende et de l'Histoire, en traduisant au passage le nom du Roi Charlemagne comme il se comprenait à l'époque : Carolus ou Karl signifie le roi, rétabli le surnom Magnus qui est l'adjectif latin pour désigner « important » ou « grand » (pas forcément en taille mais également largesses, vertus et exploits). Bien sûr le poème est reconstruit en prose, les détails manquants et la confusion engendrée par le déplacement des groupes de mots pour forcer une métrique et des rimes a été levée autant que possible.

22 Frastrada's magical ring

It was strange that he loved her, for her youth was past, and the glow of her beauty was gone: it was the look of sluttishness that shone in her eyes, and all but the monarch could clearly understand where her blush and lipstick came from. Yet he told himself that no one could compare to Frastrada, and took glory in wearing her chain; the court was a desert if she was not there; to him, she alone, among women, seemed beautiful, such was the whim that possessed King Magnus.

The soldier, the statesman, the courtier, the maiden, all hated the proud beloved; and the good archbishop Turpin, who as first counsellor had never ceased to reproach the king, shook his head in sorrow, and silently prayed that he might soon send her to her eternal rest. An undisguised joy soon overtook them all, for Frastrada fell ill and died on the tenth day of August, the Seven hundred and ninety-fourth Year of Grace. And on that day they were ready with coffin and veil; the candles shone mournfully in the great hall, and the long notes of the requiem went up.

But King Magnus angrily sent them away, for his beloved was not to be buried, he said; and in spite of all advice, for several days, where she lay, decked out in her precious garments, the monarch sat by the dead woman.

The affairs of the realm called for him in vain, and the army cried out for his lord; the Lombards, ferocious miscreants of Spain, were then ravaging the kingdoms of the proud King Magnus, and he still did not draw his sword. The soldiers were noisily agitated, the monks prostrated themselves in prayer in the quiet retreats of their

cells; the physicians met to hold council, and with one accord each and all declared that the king's senses were impaired by a spell.

When this was known, the good archbishop Turpin stealthily entered the coffin room when he heard that the corpse was alone, his confidence strengthened and protected by the relics with which he had provided himself, and the prayers he was praying while he was shelling out his rosary, and he began to search for the spell. He searched carefully, though with trembling eagerness, for the spell that bewitched the king; and under the tongue of the dead queen, placed by Frastrada herself for its safety, Turpin at last discovered a ring, its margin with mystic characters traced on it. Rejoicing, the archbishop seized it and left in haste; and as the monarch returned to the room, the enchantment was over. Suddenly cheerful, Magnus told his servants not to wait any longer, but to carry the deceased with all speed to the tomb.

Now the royal palace was alive with gaiety, joy and feasting; and now, through his heralds, King Magnus invited the procession of courtiers to his palace to hold a great day of celebration. Anxiously, for the day of the feast, the high-born maidens prepared themselves; then the day arrived, all dressed in their finest finery, young and old, brave and beautiful, all rushed, exultant, to the royal palace.

Oh, happy would be the maiden who, in the midst of her rivals, would have held the king's attention for a moment. Sometimes radiant with hope, sometimes feverish with fear, each young girl, triumphant or jealous, appears, depending on whether he has noticed her or has passed by without a glance. Then, as evening approaches, in the great hall, they move forward, in anxious suspense, each one hoping on her own that the king's attention might be drawn to her, when, to everyone's great confusion, King Magnus invites his adviser, the good archbishop Turpin, to dance with him! The damsels laughed, and the barons stiffened: it was joy and astonishment; the good archbishop jumped up and muttered a

prayer, and, furious at being so mocked, he withdrew hastily from the great hall.

The moon was shining on the dark waters as Turpin wandered by the lake; but Magnus had followed the good archbishop, and, delighted to see him, the king cried out, "Oh, turn back, my dear counsellor, my joy and pleasure, turn back, oh my enchanter! Oh, come where feast and dance and song beckon thee to joy and love; or else, at this happy moment, far from the crowd, in the shadow of this wood, let us hasten, and let the moonlight never pierce the secret of this grove!

As the king seemed to be possessed by a new madness, the good archbishop remained speechless; then King Magnus pressed his counsellor's hand warmly and eagerly to his breast, and kissed him full on his grey and red beard: "Let us make good use of these fortunate moments! Let us make good use of these fortunate moments!" cried the monarch in an impassioned tone; "Let us go astray, dear enchanter, my angel, my joy," "No, do not resist: it is vain to be timid, and bear in mind that we are alone!

Holy Mary, protect me!" exclaimed the good archbishop: "What madness has seized the king! In vain, Turpin tried to escape from the monarch, when, by chance, he saw on his own finger the glitter of Frastrada's ring. Mad with joy, the good archbishop remembered the spell, and far out into the lake he threw the ring; the waters closed around it, and, marvellous to say, freed from the cursed enchantment, Magnus regained his reason. But he had a palace built near this lake, by which he loved to stay, and the traveller who wishes to do so can still contemplate today in the ruins of Aix a memory of the charm that possessed the king.

Adapted from Robert Southey (1774-1843)

Adapted in French then translated back in English from *King Charlemain* by David Sicé, all rights reserved, 2021.



editorial notes

Robert Southey would probably be considered a fantasy writer nowadays. He adapted many epic romances into prose and poem, including what looks very much like the (invented) ***Lives of Charlemagne and Roland***. The tale, reminiscent of the humour of Fredrik Brown (***Nightmares and Geezenstacks, 1961***), of course inspired Tolkien and many others. The idea of this adaptation is therefore to recreate from Southey's short poem this

page of satirical and marvellous fantasy that has crossed over a hundred centuries to us.

Queen Frastrada, with her solid reputation as a harpy, was indeed Charlemagne's wife — Southey inexplicably renames her Agatha (*the beloved* in ancient Greek). I have therefore restored the proper names of legend and history, translating in passing the name of King Charlemagne as it was understood at the time: Carolus or Karl means the king, and restored the nickname Magnus, which is the Latin adjective for 'important' or 'great' (not necessarily in size but also in largesse, virtues and exploits). Of course the poem is reconstructed in prose, the missing details and the confusion caused by moving groups of words to force a meter and rhyme scheme has been removed as much as possible.

À droite : Surpris ! ou Tigre dans une tempête tropicale (1891), peinture à l'huile du peintre Henri Rousseau.



26 La plante cannibale du professeur Jonkin

*Un triomphe de l'arboriculture
au risque d'une tragédie de la mastication.*

1

Après que le professeur Jephtha Jonkin eut, par greffage habile et grand soin, réussi à faire pousser un seul arbre qui produisait, à différentes saisons, des pommes, des oranges, des ananas, des figes, des noix de coco et des pêches, on aurait pu supposer que l'homme allait prendre quelque repos après de tels labeurs scientifiques. Mais le professeur Jonkin n'était pas ce genre d'homme.

Il s'efforçait continuellement à faire pousser quelque chose de nouveau dans le monde végétal. Ce ne fut donc pas une surprise pour Bradley Adams, quand, rendant visite à son ami le professeur un après-midi de trouver ce scientifique occupé dans son vaste jardin d'hiver.

— Qu'est-ce que vous faites à présent ? demanda Adams. Vous essayez de faire produire des violettes à un rosier, ou des citrouilles à une vigne de chèvrefeuille ?

— Ni l'un ni l'autre, répondit le professeur Jonkin avec un peu de raideur, car il n'aimait pas le ton enjoué d'Adams. Non pas que l'une ou l'autre de ces choses puisse être difficile. Regardez plutôt ça.

Il montra du doigt une petite plante aux feuilles vertes luisantes et vert clair, tachetées de points rouges. La chose poussait dans un grand pot en terre.

Elle portait trois fleurs, à peu près de la taille des Belles-de-jour, dont la forme n'est pas différente de celles-ci, sauf que, près du sommet, il y avait une sorte de couvercle dans la plante en forme de chaire d'église, semblable au rabat observé sur un cric.

— Regardez au fond de l'une de ces fleurs, continua le professeur, et Adams, se demandant ce qui allait arriver, le fit.

Il vit à l'intérieur un petit tube, tapissé de fins filaments en forme de cheveux, qui semblaient être en mouvement. Et la tige ou le tube descendait jusqu'au fond de la partie en forme de Belle de Jour de la fleur. À l'extrémité inférieure, il y avait un peu de liquide clair.

— Du genre bizarre, la corolle. Qu'est-ce que c'est ? demanda Adams.

— Ceci, dit le professeur avec une note de fierté dans sa voix, est un spécimen de la *Sarracenia Nepenthis*.

— Ça veut dire quoi ? C'est du français pour dire 'tournesol', ou du latin pour dire 'pois de senteur' ? demanda Adams irrévérencieusement.

— C'est du latin pour « plante pichet », répondit le professeur, se redressant de toute sa taille de cinq pieds trois pouces (soit un mètre soixante). L'une des plus intéressantes de la flore sud-américaine.

— Le nom lui va plutôt bien, observa Adams. Je vois qu'il y a de l'eau au fond. Je suppose que ce n'est pas le genre de pichet qui va trop souvent au puits.

— La *Sarracenia Nepenthis* est une plante des plus étonnantes, continuait le professeur dans sa voix de conférencier, sans relever les remarques moqueuses d'Adams : elle appartient à ce que Darwin appelle la famille des fleurs carnivores, et les autres variétés de la même espèce sont la *Dionaea Muscipula*, ou piège à mouches de Vénus, la *Darlingtonia*, la *Pinguicula* et l'*Aldrovandra*, ainsi que...

2

— Attendez, professeur, plaïda Adams. Pour le reste, je vous crois sur parole. Parlez-moi plutôt de cette plante pichet, ça a l'air intéressant.

— Parce que c'est intéressant, répondit le professeur Jonkin. Elle mange des insectes.

— Des insectes ?

— Certainement. Regardez.

Le professeur ouvrit une petite cage métallique posée sur une étagère et en prit plusieurs mouches. Celles-là, il les libéra tout près de la plante bizarre.

Les insectes bourdonnèrent pendant quelques secondes, étonnés par leur soudaine liberté.

Puis ils commencèrent lentement à tourner en rond à proximité des étranges fleurs. De plus en plus près des corolles, elles s'approchaient, attirées par un parfum subtil, aussi bien que par un sirop sucré au bord des pétales, placé là par la nature dans le but même d'attirer dans le piège les malheureux insectes.

Les mouches s'installèrent, certaines sur les pétales des trois fleurs. Puis une chose curieuse arriva.

Les petits filaments en forme de poils dans le tube à l'intérieur des pétales soudain se déployèrent et s'enroulèrent autour des insectes qui se nourrissaient de la matière sucrée, qui semblaient les enivrer. En un instant, les mouches furent tirées vers le sommet

du gosier de la fleur par une contraction des poils, puis elles dégringolèrent dans le tube et furent noyées dans la mare miniature en dessous, après une brève lutte. Leur retour en rampant avait été empêché par des épines qui poussaient avec les pointes vers le bas, tels les fils avec lesquels certains pièges à rats sont ceinturés.

Dans le même temps, le couvercle de la plante descendit pour se refermer.

— Quoi, c'est un piège à mouches ordinaire, non ? remarqua Adams, très surpris.

— Ça l'est, répondit le professeur. La plante vit des insectes qu'elle capture. Elle les absorbe, les digère et, quand elle a de nouveau faim, en attrape davantage.

— Où avez-vous trouvé une chose aussi déroutante ? demanda Adams, s'éloignant de la plante comme s'il craignait qu'elle ne lui arrachât un bout de chair pour le goûter.

— Un ami me l'a envoyé du Brésil.

— Mais vous n'allez pas la garder, j'espère.

— Bien sûr que si, affirma le professeur Jonkin.

— Peut-être allez-vous l'entraîner à venir à table et à manger comme un être humain, a suggéré Adams, avec un rire qui irrita le professeur.

— Je n'aurais pas besoin de l'entraîner beaucoup pour l'inciter à être poli, rétorqua le propriétaire de la plante pichet.

3

Et puis, voyant que ses blagues n'étaient pas appréciées, Adams fit démonstration d'un intérêt qu'il n'éprouvait pas et écouta une longue dissertation sur la botanique en général et les plantes carnivores en particulier.

Il aurait de beaucoup préféré manger certains des fruits hybrides bizarres que le professeur avait cultivés. Il prétendit avoir un rendez-vous ultérieur quand il distingua une pause dans l'exposé, et il s'échappa.

Ce fut quelques mois après cela qu'il revit le professeur. Entre-temps, le botaniste s'affairait dans son jardin d'hiver, et le jardinier qu'il avait engagé pour faire les travaux ingrats remarqua que son maître passait beaucoup de temps dans cette partie de la maison de verre où la plante pichet poussait.

Car le professeur Jonkin s'était tellement intéressé à sa dernière acquisition qu'il semblait ne penser à rien d'autre. Son projet de porter la taille de fraises à celle des pêches avait été abandonné depuis quelques temps, tout comme son projet de faire pousser des pommes sans noyau.

Le jardinier se demanda ce qu'il y avait à propos d'une floraison d'Amérique du Sud qui puisse nécessiter autant d'attention.

Un jour, il pensa qu'il le découvrirait et il commença à pénétrer dans la partie du jardin d'hiver où poussait la plante pichet. Le professeur Jonkin l'arrêta avant qu'il n'y fasse un pas et le pria sévèrement de ne plus jamais y paraître.

Alors que le jardinier s'éloignait après avoir entrevu la zone interdite, il marmonna :

— Mon Dieu, que cette plante a poussé ! Et je me demande ce que le professeur faisait si près d'elle. On aurait dit qu'il nourrissait la chose.

Au fil des jours, la conduite du professeur Jonkin devint de plus en plus curieuse. Il quittait à peine l'extrémité sud du jardin d'hiver, la nuit mise à part, lorsqu'il rentrait dans sa maison pour dormir.

Il était célibataire et n'avait pas d'obligation familiale pour le déranger, il pouvait donc passer tout son temps parmi ses plantes. Mais jusqu'alors, il avait partagé son attention entre ses nombreuses expérimentations dans le royaume floral.

A présent, il était toujours avec sa mystérieuse plante pichet. Il faisait même porter ses repas dans la serre.

— Vous gardez les pensionnaires ? demanda un jour le garçon-boucher du jardinier, en passant sur le chemin de retour à son magasin, son panier vide sur le bras.

— Non. Pourquoi ?

— Le professeur commande tellement de viande en ce moment. Je croyais que vous aviez de la compagnie.

— Non, il n'y a que nous deux. M. Adams avait l'habitude de venir dîner de temps en temps, mais pas dernièrement.

— Alors vous et le professeur devez avoir un gros appétit.

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Le nombre de biftecks que vous mangez.

— Le nombre de biftecks ? Mon garçon, le professeur et moi sommes tous les deux végétariens.

— C'est quoi ?

— Nous ne mangeons ni l'un ni l'autre ne serait-ce qu'un peu de viande. Nous ne croyons pas que ce soit sain.

— Mais alors, que deviennent les trois grands steaks que je livre chaque jour au professeur dans la serre ?

— Les biftecks Porterhouse ? demanda le jardinier, éberlué. Vous les donnez à manger au chien ?

— Nous n'avons pas de chien.

Mais le garçon-boucher ne posa pas d'autres questions, car il a vu un camarade et s'était empressé de le rejoindre.

— Trois biftecks Porterhouse par jour ! pensait le jardinier en secouant la tête. J'espère que le professeur n'a pas cessé d'être végétarien. Pourtant, cela a l'air très suspect. Et il le fait aussi en cachette, car il n'y a pas eu de viande cuite dans la maison, de cela j'en suis certain.

Et le jardinier, fortement perplexe devant le mystère, s'en alla, secouant la tête plus solennellement qu'auparavant.

Il se résolut alors à jeter un coup d'œil à l'endroit que le professeur gardait si soigneusement. Il essaya la porte quand il était sûr que son maître se trouvait dans une autre partie du jardin d'hiver, mais elle était fermée à clé, et aucune des clés que le jardinier avait ne voulait la déverrouiller.



4

Un mois après que le jardinier eut entendu parler des biftecks Porterhouse, Adams passa par hasard pour revoir le professeur.

— Il est avec la *Sarracenia Nepenthis*, dit le jardinier en réponse à la demande du visiteur. Mais je doute qu'il vous laisse entrer.

— Pourquoi pas ?

— Parce qu'il est devenu très bouche-cousue ces derniers temps à propos de cette plante pichet.

— Oh, je suppose qu'il me recevra, remarqua Adams avec assurance, et il frappa à la porte qui séparait la partie interdite de la serre de la partie principale.

— Qui est là ? appela le professeur.

— Adams.

— Oh !

Et d'un ton plus conciliant : j'étais justement en train d'espérer que vous passiez me voir : j'ai quelque chose à vous montrer.

Le professeur Jonkin ouvrit la porte, et la vue qui s'offrit au regard d'Adams le surprit.

La seule plante dans cette partie du jardin d'hiver était un unique spécimen de *Sarracenia Nepenthis*. Mais il avait atteint des proportions si énormes qu'Adams pensa d'abord rêver.

— Que pensez-vous d'un tel exploit scientifique ? demanda avec fierté le professeur.

— Êtes-vous en train de me dire que ça, c'est la petite plante attrape-mouches que votre ami vous a envoyée du Brésil ?

— La même.

— Mais ...

— Mais combien elle a poussé, c'est ce que vous vouliez dire, n'est-ce pas ?

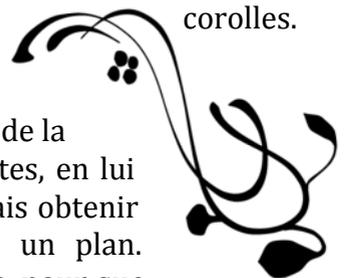
— C'est cela. Comment avez-vous fait ?

— En faisant faire un régime aux

— Vous voulez dire ... ?

— Je veux dire en les nourrissant.

Ecoutez. J'ai supposé que si une petite corolle de la plante pouvait se repaître de quelques insectes, en lui donnant des repas plus consistants, je pourrais obtenir une plante plus grosse. Alors j'ai élaboré un plan. D'abord, j'ai coupé toutes les corolles sauf une, pour que la force de la plante puisse la nourrir elle seule. Puis j'ai planifié ses progrès. J'ai commencé à la nourrir avec du bœuf haché. La plante



l'a dévorée comme un chiot. Elle semblait supplier pour en savoir plus. De la viande hachée, je suis passé à de petits morceaux, découpés. Je pouvais assez bien voir la corolle augmenter en taille. A partir de là, je suis passé à des côtelettes de mouton de choix et, après une semaine de ce régime, la plante devenant de plus en plus gigantesque, j'ai augmenté ses repas pour en faire un steak Porterhouse par jour. Et maintenant...

Le professeur s'arrêta pour contempler son œuvre botanique.

— Eh bien, maintenant ? demanda Adams.

— Maintenant, reprit fièrement le professeur, ma plante pichet avale trois gros biftecks par jour — un pour le petit déjeuner, un pour le dîner et un pour le souper. Et voyez le résultat.

Adams regarda l'immense plante. D'une pousse à peu près aussi haute qu'un lys de Pâques, elle avait grandi jusqu'à ce que son sommet touche pratiquement le toit de la serre, à vingt-cinq pieds de hauteur (soit un peu plus de sept mètres soixante).

À une quinzaine de pieds de haut (soit presque quatre mètres soixante), ou si vous préférez, à dix pieds du sommet (un peu plus de trois mètres), s'épanouissait une grande fleur d'environ huit pieds de long (presque deux mètres cinquante) et trois pieds de large (presque un mètre) de diamètre pour la cloche, ce qui, à l'exception du couvercle ou de la couverture, n'était pas sans rappeler l'ouverture d'une immense belle-de-jour.



La fleur était lourde et la tige sur laquelle elle poussait n'était pas assez forte pour la soutenir verticalement. Alors un échafaudage grossier avait été construit en bois et en planches, et dans une cage, la fleur était tenue droite.



Pour mieux la voir à son avantage et aussi pour pouvoir la nourrir, le professeur avait une échelle par laquelle il pouvait monter jusqu'à une petite plate-forme devant l'embouchure en forme de cloche de la corolle.

— Il est temps de donner son repas à mon petit, annonça-t-il, comme s'il parlait d'un poulain préféré. Voulez-vous monter et la regarder manger ?

— Non, merci, répondit Adams. C'est trop dérangeant.

Le professeur prit un grand steak, l'un des trois que le garçon boucher avait laissés ce jour-là. Le tenant dans sa main, il grimpa sur l'échelle et se retrouva bientôt sur la plate-forme devant la plante.

Adams le regardait avec curiosité. Le professeur se pencha pour lancer le steak dans la bouche béante de la fleur.

Soudain, Adams le vit perdre pied, battre des bras en l'air, puis, comme attiré par une force écrasante, il bascula en avant, perdit son équilibre et tomba dans la gueule de la plante pichet !

Une secousse parcourut la tige et la corolle quand le professeur tomba dedans. Il descendit tête la première dans le tube, ou dans le tube digestif de la plante étrange, ses jambes se tendant pendant un instant, donnant des coups de pied endiablés. Puis il y disparut complètement.

Adams ne savait pas s'il fallait rire ou s'alarmer.

Il monta sur l'échelle et se tint ébaudi devant le résultat du travail du professeur comme il toisait la profondeur de la fleur gigantesque, à la taille augmentée d'un facteur cent.

Il se rendait compte d'une odeur étrange, nauséabonde et douçâtre qui semblait submerger ses sens. Elle l'invitait au sommeil et il lutta contre elle. Puis il baissa les yeux et vit que les énormes poils ou filaments qui tapissaient le tube étaient en mouvement violent.

Il pouvait seulement apercevoir les pieds du professeur à environ trois pieds (soit moins d'un mètre) sous le bord de la fleur. Ils ruaient, mais avec une force qui décroissait à chaque seconde. Les filaments semblaient s'enrouler autour des jambes du professeur, le retenant dans une étreinte mortelle.

Puis le couvercle supérieur, ou volet de la plante, se referma soudainement. Le professeur était prisonnier dedans.

La plante était devenue cannibale et avait mangé l'homme qui l'avait faite pousser !

Pendant un instant, la peur priva Adams de sa raison. Il ne savait pas quoi faire. Puis l'affreux sort de son ami le fit se ressaisir.

— Professeur ! cria-t-il. Êtes-vous en vie ? Vous m'entendez ?

— Oui, répondit une voix faible et étouffée. Cette bête m'a bien eu.

Suivirent une série de soubresauts qui secouèrent la plante.

— Je vais vous sortir de là. Où y-a-t-il une hache ? Je vais couper la plante maudite en morceaux ! cria Adams.

— Ne faites pas ça ! Non ! s'échappa sur un ton presque suppliant du professeur emprisonné.

— Ne faites pas quoi ?

— Ne faites pas de mal à mon petit !

— Votre petit ! grogna Adams avec colère. C'est un gentil petit compagnon que vous avez là ! Un qui essaie de vous dévorer tout entier vivant ! Mais je dois faire quelque chose si je veux vous sauver. Où est la hache ?

— Non ! Non ! supplia le professeur, sa voix devenant de plus en plus étouffée. Utilisez du chloroforme.

— Que j'utilise quoi ?

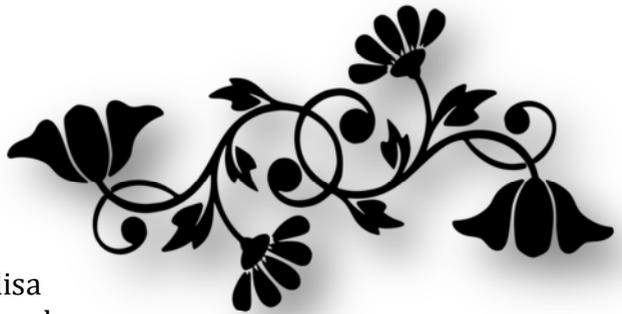
— Du chloroforme !

Vous en trouverez dans le placard.

6

Puis Adams réalisa quelle était l'idée du professeur. La plante pouvait être rendue insensible, et l'homme emprisonné libéré sans abîmer à la corolle.

Il se dépêcha de descendre l'échelle, se précipita vers un placard où il avait vu le stock de médicaments et de produits chimiques du professeur rangé à l'occasion de visites précédentes, et s'empara d'une grosse bouteille de chloroforme. Il attrapa une serviette et remonta l'échelle à toute vitesse.



Plus aucun signe du professeur n'était visible. La plante l'avait englouti, mais par le mouvement et le balancement de la fleur, Adams savait que son ami était encore vivant.

Il avait quelques doutes sur le succès de cette méthode et aurait préféré prendre une hache et tailler un trou dans le côté de la corolle, libérant ainsi le captif. Mais il décida d'obéir au professeur.

Saturant bien la serviette avec le chloroforme, et tenant son nez loin d'elle, il pressa le tissu humide sur le dessus de la fleur où le couvercle touchait le bord de la fleur.

Il y eut une légère moment donné, et une partie du

ouverture à un Adams y versa chloroforme. Il craignait que les vapeurs de l'anesthésique ne viennent aussi à bout du professeur, mais il savait qu'elles

disparaîtraient très vite si cela se produisait.



Pendant plusieurs minutes, il attendit anxieusement. Le plan réussissait-il ? La plante serait-elle vaincue avant d'avoir tué le professeur à l'intérieur ?

Adams en était enfiévré de terreur. Encore et encore, il satura la serviette avec la drogue puissante. Puis il eut la satisfaction de voir le couvercle de la plante pichet se relâcher.

Il se souleva lentement et tomba d'un côté, ménageant une ouverture de belle taille. Les filaments solides, un peu comme les bras d'un poisson démoniaque, pensait Adams, n'étaient plus à restreindre tout mouvement. Ils avaient relâché leur emprise sur les jambes et le corps du professeur.

Les épines qui avaient pointé vers le bas, maintenant la proie de la plante, devinrent plus souples.

Adams se pencha. Il tendit le bras vers le bas, agrippa le professeur par les pieds, et, étant un homme grand et musclé, tandis que son ami était petit et léger, il le sortit du tube de la fleur, un peu étourdi par les vapeurs du chloroforme que la plante avait exhalées, mais tout au moins pas suffisamment pour son aventure tourne mal.

Il n'avait pas atteint l'eau au fond du tube, ce qui de fait l'avait sauvé de la noyade.

— Eh bien, vous vous en êtes assurément échappé de justesse, observa Adams alors qu'il aidait le professeur à descendre l'échelle.

— En effet, admettait le botaniste. Si vous n'aviez pas été là, je ne sais pas ce qui serait arrivé. Je suppose que j'aurais été dévoré vivant.

— À moins que vous n'ayez pu vous tailler une sortie de secours dans le côté de la fleur avec votre couteau, remarqua Adams.

— Quoi ! Et tué la plante que j'ai fait pousser avec tant d'efforts ? s'exclama le professeur. Gâcher la plus grande Sarracenia Nepenthis du monde ? Je suppose que non. Je l'aurais plutôt laissée me manger.

— Je pense que vous devriez l'appeler « plante cannibale » au lieu de plante pichet, suggéra Adams.

— Oh, non, répondit le professeur rêveur, examinant la fleur à distance pour voir si elle n'avait pas été endommagée. Mais pour le punir, je ne lui donnerai pas de souper ou de petit déjeuner. Voilà ce

qu'on récolte pour avoir été vilaine, il ajouta, comme si la plante était un enfant.

— Et je suggère que lorsque vous la nourrirez par la suite, dit Adams, vous passiez les biftecks au bout d'une fourche. Vous n'irez plus courir autant de dangers alors.

— C'est une bonne idée. Je vais le faire, répondit chaleureusement le professeur. Et il a depuis toujours suivi ce plan.



Howard Roger Garis, août 1905

Traduction de David Sicé, tous droits réservés, 2021.



notes de rédaction

Howard Roger Garis écrit *La Plante Cannibale du Professeur Jonkin* pour le numéro un du volume 49 du magazine *Argosy*. *Argosy* est le premier magazine du genre pulp à paraître aux USA et fut publié de 1882 à 1978. D'abord magazine hebdomadaire d'aventures pour la jeunesse, il devint l'un des quatre magazines de fiction pour adultes à partir de 1888 parmi les plus populaires d'avant la seconde guerre mondiale. Howard Garis lui-même et son

épouse Lilian deviendront des auteurs pour la jeunesse à succès. Ils signeront des séries de romans pour le Syndicat Stratemeyer (qui publie la version originale d'*Alice Détective* et des *Frères Hardy*) sous les pseudonymes de Victor Appleton, Laura Lee Hope, Clarence Young et Marion Davidson. La plante cannibale du professeur Jonkin rappelle fortement le sujet des deux versions, la Petite Boutique des Horreurs, à ceci près que loin de céder à l'horreur, aux personnages jetables et à l'approximation scientifique délirante, Garis a fait ses devoirs et ose des héros qui sortent par le haut, si j'ose dire, de leurs épreuves, et le récit rayonne de bonne humeur.



39 professor Jonkin's cannibal plant

*A triumph of cultivation
which threatened a tragedy in mastication...*

1

After Professor Jephtha Jonkin had, by skillful grafting and care, succeeded in raising a single tree that produced, at different seasons, apples, oranges, pineapples, figs, coconuts, and peaches, it might have been supposed he would rest from his scientific labors. But Professor Jonkin was not that kind of a man.

He was continually striving to grow something new in the plant world. So it was no surprise to Bradley Adams, when calling on his

friend the professor one afternoon, to find that scientist busy in his large conservatory.

— What are you up to now? asked Adams. Trying to make a rosebush produce violets, or a honeysuckle vine bring forth pumpkins?

— Neither, replied Professor Jonkin a little stiffly, for he resented Adams' playful tone. "Not that either of those things would be difficult. But look at that.

He pointed to a small plant with bright, glossy green leaves mottled with red spots. The thing was growing in a large earthen pot.

It bore three flowers, about the size of morning glories, and not unlike that blossom in shape, save, near the top, there was a sort of lid, similar to the flap observed on a jack in the pulpit plant.

— Look down one of those flowers, went on the professor, and Adams, wondering what was to come, did so.

He saw within a small tube, lined with fine, hair-like filaments, which seemed to be in motion. And the shaft or tube went down to the bottom of the morning-glory shaped part of the flower. At the lower extremity was a little clear liquid.

— Kind of a queer blossom. What is it? asked Adams.

— That, said the professor with a note of pride in his voice, is a specimen of the *Sarracenia Nepenthis*.

— What's that? French for sunflower, or Latin for sweet pea? asked Adams irreverently.

— It is Latin for pitcher plant, responded the professor, drawing himself up to his full height of five feet three. "One of the most interesting of the South American flora.

— The name fits it pretty well, observed Adams. I see there's water at the bottom. I suppose this isn't the pitcher that went to the well too often.

— The *Sarracenia Nepenthis* is a most wonderful plant, went on the professor in his lecture voice, not heeding Adams' joking remarks. It belongs to what Darwin calls the carnivorous family of flowers, and other varieties of the same species are the *Dionaea Muscipula*, or Venus Fly-trap, the *Darlingtonia*, the *Pinguicula* and *Aldrovandra*, as well as ...

2

— Hold on, professor, pleaded Adams. I'll take the rest on faith. Tell me about this pitcher plant, sounds interesting.

— It is interesting, said Professor Jonkin. It eats insects.

— Eats insects?

— Certainly. Watch.

The professor opened a small wire cage lying on a shelf and took from it several flies. These he liberated close to the queer plant.

The insects buzzed about a few seconds, dazed with their sudden liberty.

Then they began slowly to circle in the vicinity of the strange flowers. Nearer and nearer the blossoms they came, attracted by some subtle perfume, as well as by a sweet syrup that was on the edge of the petals, put there by nature for the very purpose of drawing hapless insects into the trap.

The flies settled down, some on the petals of all three blooms. Then a curious thing happened.

The little hair-like filaments in the tube within the petals suddenly reached out and wound themselves about the insects feeding on the sweet stuff, which seemed to intoxicate them. In an instant the flies were pulled to the top of the flower shaft by a contraction of the hairs, and then they went tumbling down the tube into the miniature pond below, where they were drowned after a brief struggle. Their crawling back was prevented by spines growing with points down, as the wires in some rat-traps are fastened.

Meanwhile the cover of the plant closed down.

— Why, it's a regular fly-trap, isn't it? remarked Adams, much surprised.

— It is, replied the professor. The plant lives off the insects it captures. It absorbs them, digests them, and, when it is hungry again, catches more.

— Where'd you get such an uncanny thing? asked Adams, moving away from the plant as if he feared it might take a sample bite out of him.

- A friend sent it to me from Brazil.
- But you're not going to keep it, I hope.
- I certainly am, rejoined Professor Jonkin.
- Maybe you're going to train it to come to the table and eat like a human being, suggested Adams, with a laugh that nettled the professor.
- I wouldn't have to train it much to induce it to be polite, snapped back the owner of the pitcher plant.

3

And then, seeing that his jokes were not relished, Adams assumed an interest he did not feel, and listened to a long dissertation on botany in general and carnivorous plants in particular.

He would much rather have been eating some of the queer hybrid fruits the professor raised. He pleaded an engagement when he saw an opening in the talk, and went away.

It was some months after that before he saw the professor again. The botanist was busy in his conservatory in the meantime, and the gardener he hired to do rough work noticed that his master spent much time in that part of the glass house where the pitcher plant was growing.

For Professor Jonkin had become so much interested in his latest acquisition that he seemed to think of nothing else. His plan for increasing strawberries to the size of peaches was abandoned for a time, as was his pet scheme of raising apples without any core.

The gardener wondered what there was about the South American blossoms to require such close attention.

One day he thought he would find out, and he started to enter that part of the conservatory where the pitcher plant was growing. Professor Jonkin halted him before he had stepped inside and sternly bade him never to appear there again.

As the gardener, crestfallen, moved away after a glimpse into the forbidden region he muttered:

— My, that plant has certainly grown! And I wonder what the professor was doing so close to it. Looked as if he was feeding the thing.

As the days went by the conduct of Professor Jonkin became more and more curious. He scarcely left the southern end of the conservatory, save at night, when he entered his house to sleep.

He was a bachelor, and had no family cares to trouble him, so he could spend all his time among his plants. But hitherto he had divided his attention among his many experiments in the floral kingdom.

Now he was always with his mysterious pitcher plant. He even had his meals sent into the green-house.

— Be you keepin' boarders? asked the butcher boy of the gardener one day, passing on his return to the store, his empty basket on his arm.

— No. Why?

— The professor is orderin' so much meat lately. I thought you had company.

— No, there's only us two. Mr. Adams used to come to dinner once in a while, but not lately.

— Then you an' the professor must have big appetites.

— What makes you think so?

— The number of beefsteaks you eat.

— Number of beefsteaks? Why, my lad, the professor and I are both vegetarians.

— What's them?

— We neither of us eat a bit of meat. We don't believe it's healthy.

— Then what becomes of the three big porterhouse steaks I deliver to the professor in the green-house every day?

— Porterhouse steaks? questioned the gardener, amazed.

— Do you feed 'em to the dog?

— We don't keep a dog.

But the butcher boy questioned no further, for he saw a chum and hastened off to join him.

— Three porterhouse steaks a day! mused the gardener, shaking his head. I do hope the professor has not ceased to be a vegetarian.

Yet it looks mighty suspicious. And he's doing it on the sly, too, for there's been no meat cooked in the house, of that I'm sure.

And the gardener, sorely puzzled over the mystery, went off, shaking his head more solemnly than before.

He resolved to have a look in the place the professor guarded so carefully. He tried the door when he was sure his master was in another part of the conservatory, but it was locked, and no key the gardener had would unfasten it.

4

A month after the gardener had heard of the porterhouse steaks, Adams happened to drop in to see the professor again.

— He's in with the *Sarracenia Nepenthis*, said the gardener in answer to the visitor's inquiry. But I doubt if he will let you enter.

— Why won't he?

— Because he's become mighty close-mouthed of late over that pitcher plant.

— Oh, I guess he'll see me, remarked Adams confidently, and he knocked on the door that shut off the locked section of the greenhouse from the main portion.

— Who's there? called the professor.

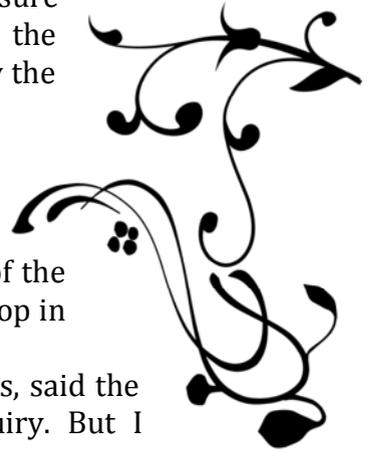
— Adams.

— Oh, in a more conciliatory tone. I was just wishing you'd come along. I have something to show you.

Professor Jonkin opened the door, and the sight that met Adams' gaze startled him.

The only plant in that part of the conservatory was a single specimen of the *Sarracenia Nepenthis*. Yet it had attained such enormous proportions that at first Adams thought he must be dreaming.

— What do you think of that for an achievement in science? asked the professor proudly.



— Do you mean to say that is the small, fly-catching plant your friend sent you from Brazil?

— The same.

— But ...

— But how it's grown, that's what you want to say, isn't it?

— It is. How did you do it?

— By dieting the blossoms.

— You mean ... ?

— I mean feeding them. Listen. I reasoned that if a small blossom of the plant would thrive on a few insects, by giving it larger meals I might get a bigger plant. So I made my plans. First I cut off all but one blossom, so that the strength of the plant would nourish that alone. Then I made out a bill of fare. I began feeding it on chopped beef. The plant took to it like a puppy. It seemed to beg for more. From chopped meat I went to small pieces, cut up. I could fairly see the blossom increase in size. From that I went to choice mutton chops, and, after a week of them, with the plant becoming more gigantic all the while, I increased its meals to a porterhouse steak a day. And now ...

The professor paused to contemplate his botanical work.

— Well, now? questioned Adams.

— Now, went on the professor proudly, "my pitcher plant takes three big beefsteaks every day — one for breakfast, one for dinner, and one for supper. And see the result.

Adams gazed at the immense plant. From a growth about as big as an Easter lily it had increased until the top was near the roof of the greenhouse, twenty— five feet above.

About fifteen feet up, or ten feet from the top, there branched out a great flower, about eight feet long and three feet across the bell—shaped mouth, which except for the cap or cover, was not unlike the opening of an immense morning glory.



The flower was heavy, and the stalk on which it grew was not strong enough to support it upright. So a rude scaffolding had been

constructed of wood and boards, and on a frame the flower was held upright.

In order to see it to better advantage, and also that he might feed it, the professor had a ladder by which he could ascend to a small platform in front of the bell-shaped mouth of the blossom.

— It is time to give my pet its meal, he announced, as if he were speaking of some favorite horse. Want to come up and watch it eat?

— No, thank you, responded Adams. It's too uncanny.

The professor took a large steak, one of the three which the butcher boy had left that day. Holding it in his hand, he climbed up the ladder and was soon on the platform in front of the plant.

Adams watched him curiously. The professor leaned over to toss the steak into the yawning mouth of the flower.

Suddenly Adams saw him totter, throw his arms wildly in the air, and then, as if drawn by some overpowering force, he fell forward, lost his balance, and toppled into the maw of the pitcher plant!

There was a jar to the stalk and blossom as the professor fell within. He went head first into the tube, or eating apparatus of the strange plant, his legs sticking out for an instant, kicking wildly.

Then he disappeared entirely.

Adams didn't know whether to laugh or be alarmed.

He mounted the ladder, and stood in amazement before the result of the professor's work as he looked down into the depth of the gigantic flower, increased a hundred times in size.

He was aware of a strange, sickish-sweet odor that seemed to steal over his senses. It was lulling him to sleep, and he fought against it. Then he looked down and saw that the huge hairs or filaments with which the tube was lined were in violent motion.

He could just discern the professor's feet about three feet below the rim of the flower. They were kicking, but with a force growing less every second. The filaments seemed to be winding about the professor's legs, holding him in a deadly embrace.

Then the top cover, or flap of the plant, closed down suddenly. The professor was a prisoner inside.



The plant had turned cannibal and eaten the man who had grown it!

For an instant, fear deprived Adams of reason. He did not know what to do. Then the awful plight of his friend brought back his senses.

— Professor!" he shouted. Are you alive? Can you hear me?

— Yes, came back in faint and muffled tones. This beast has me, all right.

Then followed a series of violent struggles that shook the plant.

— I'll get you out. Where's an ax? I'll chop the cursed plant to pieces! cried Adams.

— Don't! Don't! came in almost pleading tones from the imprisoned professor.

— Don't what?

— Don't hurt my pet!

— Your pet!" snorted Adams angrily. Nice kind of a pet you have! One that tries to eat you alive! But I've got to do something if I want to save you. Where's the ax?

— No! No! begged the professor, his voice becoming more and more muffled. Use chloroform.

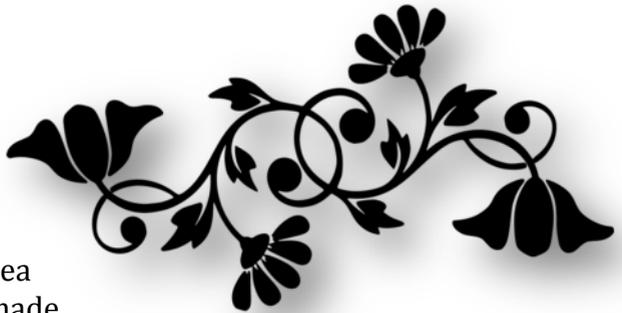
— Use what?

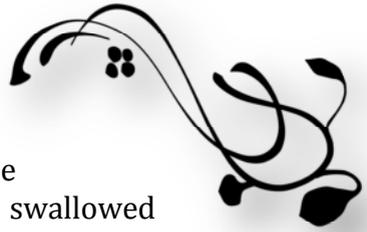
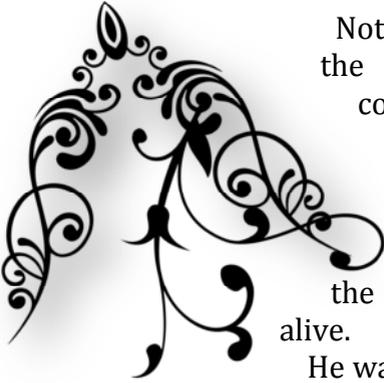
— Chloroform! You'll find some in the closet.

6

Then Adams saw what the professor's idea was. The plant could be made insensible, and the imprisoned man released with no harm to the blossom.

He raced down the ladder, ran to a closet where he had seen the professor's stock of drugs and chemicals stowed away on the occasion of former visits, and grabbed a big bottle of chloroform. He caught up a towel and ran back up the ladder.





Not a sign of the professor could be seen. The plant had swallowed him up, but by the motion and swaying of the flower Adams knew his friend was yet alive.

He was in some doubt as to the success of this method, and would rather have taken an ax and chopped a hole in the side of the blossom, thus releasing the captive. But he decided to obey the professor.



Saturating the towel well with the chloroform, and holding his nose away from it, he pressed the wet cloth over the top of the blossom where the lid touched the edge of the bloom.

There was a slight opening at one point, and Adams poured some of the chloroform down this. He feared lest the fumes of the anesthetic might overpower the professor also, but he knew they would soon pass away if

this happened.

For several minutes he waited anxiously. Would the plan succeed? Would the plant be overcome before it had killed the professor inside?

Adams was in a fever of terror. Again and again he saturated the towel with the powerful drug. Then he had the satisfaction of seeing the lid of the pitcher plant relax.

It slowly lifted and fell over to one side, making a good-sized opening. The strong filaments, not unlike the arms of a devil fish, Adams thought, were no longer in uneasy motion. They had released their grip on the professor's legs and body.

The spines which had pointed downward, holding the plant's prey, now became limber.

Adams leaned over. He reached down, grasped the professor by the feet, and, being a strong man, while his friend was small and light, he pulled him from the tube of the flower, a little dazed from the fumes of the chloroform the plant had breathed in, but otherwise not much the worse for his adventure.

He had not reached the water at the bottom of the tube, which fact saved him from drowning.

— Well, you certainly had a narrow squeak, observed Adams as he helped the professor down the ladder.

— I did, admitted the botanist. "If you had not been on hand I don't know what would have happened. I suppose I would have been eaten alive.

— Unless you could have cut yourself out of the side of the flower with your knife, observed Adams.

— What! And killed the plant I raised with such pains? ejaculated the professor. Spoil the largest *Sarracenia Nepenthis* in the world? I guess not. I would rather have let it eat me.

— I think you ought to call it the cannibal plant instead of the pitcher plant, suggested Adams.

— Oh, no, responded the professor dreamily, examining the flower from a distance to see if any harm had come to it. But to punish it, I will not give it any supper or breakfast. That's what it gets for being naughty, he added as if the plant were a child.

— And I suggest that when you feed it hereafter, said Adams, you pass the beefsteaks in on a pitch-fork. You won't run so much danger then.

— That's a good idea. I'll do it, answered the professor heartily. And he has followed that plan ever since.



Howard Roger Garis, august 1905

Original text from the public domain.

Illustration : Surprised! or Tiger in a Tropical Storm (1891), oil painting by Henri Rousseau.



notes de rédaction

Howard Roger Garis wrote Professor Jonkin's Cannibal Plant for the first issue of volume 49 of **The Argosy** magazine. **The Argosy** was the first pulp magazine to appear in the USA and was published from 1882 to 1978. Initially a weekly adventure magazine for young people, it became one of the four most popular pre-World War II fiction magazines for adults from 1888 onwards. Howard Garis himself and his wife Lilian became successful authors for young people. They wrote series of novels for the Stratemeyer Syndicate (which published the original Alice Detective and the Hardy Brothers) under the pseudonyms Victor Appleton, Laura Lee Hope, Clarence Young and Marion Davidson. Professor Jonkin's cannibal plant is very reminiscent of the subject matter of both versions, The Little Shop of Horrors, except that far from giving in to horror, throwaway characters and delirious scientific approximation, Garis has done his homework and dares heroes to come out on top, dare I say it, of their ordeals, and the story glows with cheerfulness.

51 la prison

Avant d'être professeur de français, j'étais journaliste. Le procès de P. m'avait fasciné. Quand la condamnation fut prononcée, prison à perpétuité, je fus traversé par un frisson.

J'avais gardé des contacts avec la rédaction du journal pour lequel je travaillais. Un jour, je demandai comment se passait l'incarcération de P. Un collègue me promit de se renseigner.

Lorsqu'il me rappela, ce fut pour me dire qu'il m'avait arrangé un rendez-vous avec un officier de police. Celui-ci me mènerait, si l'affaire m'intéressait toujours, à la prison de P. Je pourrais même lui parler un peu. Nous fîmes le voyage dans une voiture banalisée. Nous évoquâmes nos métiers respectifs. L'officier se gara devant un immeuble ordinaire.

— C'est au cinquième, me dit-il.

P. nous reçut dans son appartement très simplement. On l'avait prévenu de notre visite. Celle-ci ne dura qu'un moment. C'est à peine si P. ouvrit la bouche. Quant à moi, j'étais gêné.

Dès que nous fûmes assis dans la voiture, j'interrogeai le policier :

— Pourquoi n'est-il plus en prison ?

Il sortit de la boîte à gant une petite mallette, qu'il ouvrit. Il y avait à l'intérieur une ampoule.

— Cette ampoule, m'expliqua-t-il, contient un sérum très puissant... un sérum d'oubli. Ses effets sont définitifs. Nous en avons fait boire à P.

Je m'étonnai :

— Il ne m'a pas semblé amnésique, pourtant.

— Amnésique ? reprit l'officier. Certes non. Il sait encore qui il est et quels sont ses crimes. Ce qu'il a oublié ce sont les mots, sauf ceux qui sont nécessaires à une communication sommaire.

— Vous voulez dire qu'il est enfermé dans une prison de mots ?

— Exactement. Une prison de quatre cents mots pour tout dire. Comme la plupart de vos élèves en difficulté.

De retour au centre-ville, j'observai les individus dans la foule, captivés par de minuscules écrans qui les séparaient les uns des autres. Entre les quatre murs de mon appartement, je m'installai à mon bureau et passai, à me battre avec les fautes, toute la soirée sur mes copies.

Bruno Guennec, juin 2019

Tous droits réservés Bruno Guennec, 2019.



Poursuivez l'Aventure !

<https://www.amazon.fr/parfum-dOrph%C3%A9e-Histoires-entre-mondes/dp/1792143729/>

<https://www.amazon.fr/passeur-Trois-histoires-damour-mondes/dp/1792689284/>

53 the prison

Before I became a French teacher, I was a journalist. I was fascinated by P.'s trial. When the sentence was pronounced, a life sentence, I was struck by a shiver.

I had kept in touch with the editorial staff of the newspaper for which I was working. One day, I asked how P's incarceration was going. A colleague promised me to find out.

When he called me back, it was to tell me that he had arranged an appointment with a police officer. This one would take me, if the case still interested me, to P's prison. I could even talk to him a little. We made the trip in an unmarked car. We talked about our respective businesses. The officer parked in front of an ordinary building.

— It's on the fifth floor, he told me.

P. received us in his apartment very simply. He had been informed of our visit. This one lasted only a moment. P. barely opened his mouth. As for me, I was embarrassed.

As soon as we sat in the car, I questioned the policeman:

— Why is he no longer in prison?

He took a small briefcase out of the glove box and opened it. There was a light bulb inside.

— This ampoule, he explained, contains a very powerful serum... a forgotten serum. Its effects are definitive. We made P drink it.

I was surprised:

— He didn't seem to have amnesia, though.

— Amnesia? said the officer. Certainly not. He still knows who he is and what his crimes are. What he has forgotten are the words, except those that are necessary for summary communication.

— You mean he's locked in a prison of words?

— Exactly. A prison of four hundred words to say the least.
Like most of your exceptional students.

Back in the city centre, I watched the individuals in the crowd, captivated by tiny screens that separated them from each other. Within the four walls of my apartment, I sat at my desk and spent all evening fighting with the mistakes on my copies.

Bruno Guennec, June 2019

All rights reserved by Bruno Guennec, 2019.



Poursuivez l'Aventure !

<https://www.amazon.fr/parfum-dOrph%C3%A9e-Histoires-entre-mondes/dp/1792143729/>

<https://www.amazon.fr/passeur-Trois-histoires-damour-mondes/dp/1792689284/>



55 toujours plus loin

Et bien non, le Space Opera ce n'est ni le genre de récits que racontent les récents Star Wars, et encore moins ceux de la plus récente dégénération de Star Trek, à savoir Discovery. Tout simplement parce qu'un Space Opera construit un univers de planètes à travers les galaxies, que des personnages dignes de ce nom vont habiter et parcourir, tandis que les productions récentes précitées ne font que copier coller des clichés tirés des films ou les séries précédentes en censurant au passage l'esprit fondamentalement aventureux des récits de Space Opera – totalement incompatible avec l'épidémie récente Mary-Sue Mee#too et autres horreurs orwelliennes devenues aujourd'hui réalités... Et oui, il existe des mauvais Space Opera, mais si le héros doit commencer l'histoire par une course fantastique, il ne fera jamais dans une bête bagnole à la surface d'une bête ruelle, mais bien à bord d'un engin spatial à travers un empire des mille planètes ou même les mondes luxuriants d'un Point Central.

To The Basemobil, Robin !

Le mot Space Opera serait dérivé de Soap Opera, autrement dit, racontez n'importe quoi pourvu que cela se passe dans l'Espace – dans les étoiles, de planètes en planètes, sur des bases interstellaires et autres improbables

artefacts possiblement cachés dans des dimensions parallèles, mais qui ressemblent à des galaxies, pas à votre deux-pièces cuisines



. Mais si l'on se souvient que le mot Opera de « Soap Opera » renvoie non pas à « plus belle la vie », mais à n'importe quelle (grande) oeuvre d'un auteur ayant bossé sur son univers, sur ses personnages et ses intrigues, on réalise que le Space Opera réclame forcément de l'Espace (avec un grand E) et de l'Envergure – en gros, c'est Zola dans l'Espace, ou Guerre et Paix ou toute épopée et certainement pas la pétasse ou le péteux du coin qui débarque pour concentrer toute l'attention du récit et, effectivement vendre son nutella ou sa lessive. Ce qui nous ramène à d'autres fondamentaux de ce genre de récit.





C'est la fusée qui fait vendre !

Orson Scott Card et de très nombreux autres auteurs le rappellent à ceux qui ne comprennent pas la différence entre la Fantasy et la Science-fiction — et par voie de conséquence, la Science-Fantasy et la Science-fiction : dans un Space Opera, il y a des fusées, et les fusées ont des boulons, et des moteurs, elles ne s'envolent pas magiquement tirées par un attelage de dragons et ce ne sont pas les petits elfes qui cuisinent et font apparaître dans un léger carillon, de la lumière et une pluie de paillettes votre repas.

Mais faites donc vos devoirs et sortez le nez de votre ordi !!!

Autrement dit, comme dans tous les domaines de récits, un space opéra construit son univers et ses descriptions – et du coup ses personnages, ses intrigues, les choix des héros et les dénouements avec des éléments liés à l'astronomie, la conquête spatiale, les civilisations intersidérales, et jamais, au grand jamais, les auteurs ne doivent laisser croire (par facilité ou par inculture) que l'envers du décor – comment ça fonctionne, qui a posé cet astronef-là, comment on se comprend entre extraterrestres – est « magique », c'est-à-dire s'affranchissant de la cause et de l'effet, et tout autre loi naturelle déjà observables par tout à chacun dans la réalité. L'auteur peut inventer de nouvelles lois scientifiques, mais d'abord il met un pas dans la Science-Fantasy — ou si vous préférez le techno-baratin : *la bulle machin-chose généré par le moteur truc avec la sphère de machin permet de dépasser la vitesse la lumière*, euh, que personne n'a jamais eu besoin de dépasser parce que le but n'est pas d'arriver avant la lumière mais d'arriver quelque part, c'est-à-dire d'aller dans la bonne direction un peu plus vite et à travers d'autres paysages qu'à pieds, en voiture, en bateau ou en avion.



Top : Chriss Foss, all right reserved. <https://www.chrisfossart.com>

Below : 2001, A Space Odyssey (1968, Metro-Goldwyn-Mayer)

Maintenant c'est la guerreuh ! hé, mais où on est déjà là ?

FR: Commençons donc par écarter tous les récits de « space opera » qui ne se déroulent pas dans l'Espace et ne parlent pas de l'Espace – en gros tous les épisodes ou portions d'épisodes de **Star Trek** où les héros parlent de leurs sentiments, se disputent entre eux comme dans les **Anges de la Réalité**, ou nous rejoue une scène de Shakespeare, ou encore nous resservent de l'enquête policière, du drame, de la comédie ou de l'aventure qui n'avait pas besoin de se dérouler – toutes ces bribes ne servent aux auteurs qu'à gagner

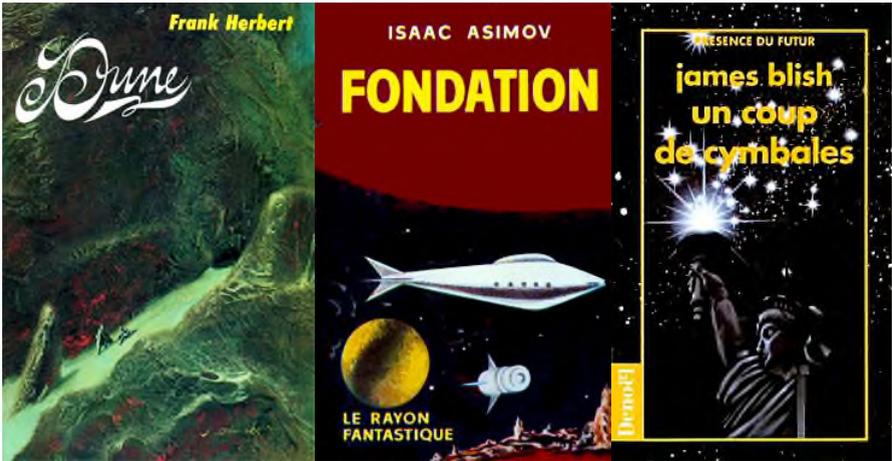
du temps (et de l'argent) pour ne pas avoir à nous raconter ce qu'ils promettent de nous raconter, et ce pourquoi nous les payons. Et écartons de même les récits « magiques » de chez **Star Wars** et complètement incohérents à tous les niveaux, parce que les auteurs croient qu'ils peuvent raconter n'importe quoi du moment que le département effets spéciaux éblouiront suffisamment les spectateurs pour vider leur cerveau et le remplir de débilites profondes.



Star Trek : Enterprise (2001, Paramount Network Television).

L'Histoire de l'Humanité, mais, euh, dans les étoiles

Que nous reste-t-il ? Eh bien rien moins que l'Histoire toute entière de l'Humanité dans tout ce qu'elle a de plus palpitant et de fier : bâtir sa maison là où il n'y avait rien, la défendre contre les éléments, les fachos et autres parasites, conclure des alliances avec ceux qui vous respectent, faire des découvertes et s'émerveiller, assister à l'avènement et à la chute d'empires autour de soi, échapper aux catastrophes, à la mort, à la misère, à l'assimilation, par la prudence, l'ingéniosité, l'amour et l'amitié – échanger, manufacturer, entreprendre jusqu'à construire de nouvelles planètes et de nouveaux soleils, savoir au-lieu d'ignorer, même ce qui ne nous reconforte pas, ne pas jouer l'autruche ou l'huitre. Pour trouver un souffle épique, il suffit de revenir à l'Histoire telle que l'on ne l'enseigne plus à l'école : l'Histoire de ceux qui font la différence. Puis il faut transposer tout ça, et ne pas imiter les media sous influence actuels qui visent à maintenir le nez du lecteur dans la m.rde : les apocalypses zombies et les princesses qui embrassent leur soeurs parce qu'elles peuvent vivre sans hommes (mais ne feront pas d'enfants sans PMA) se suivent et se ressemblent, quelle que soit leur forme et n'ont qu'un seul message : chacun pour soi, un lavage de cerveau bien pratique pour ceux qui ne jurent que par le « diviser pour régner ».



Ayez confiance et n'essayez jamais de conquérir l'Espace

Car il faut bien comprendre pourquoi Hollywood et consorts nous assomment avec des blockbusters qui répètent encore et encore que nous mourrons tous si nous osons partir à la conquête de l'Espace et que notre place est de crever sur Terre sous la botte des dictateurs et des plus riches ou de leurs maladies vénériennes. Parce que supposez un instant qu'en réalité Mars et toutes les autres planètes plus ou moins accueillantes de l'Univers soient depuis le début à la portée du moindre bateau de migrants comme du premier venu qui saurait bricoler dans son jardin. Qu'arriverait-il ?





Très vite, le un pour cent (y compris communiste ou à la tête de n'importe quelle religion) qui depuis cinq mille ans applique encore et encore strictement les mêmes recettes pour abuser de la population – se retrouverait sans personne à opprimer, et avec un risque que ceux qui auront quitter la planète Terre reviennent plus nombreux, mieux armés et surtout accompagnés – pour régler leur compte et empêcher les dictateurs de toujours de tenter de placer les nouveaux mondes sous leur joug, comme ils l'ont déjà fait avec tant de pays et de continents et d'océans sur la planète Terre, tout au long de l'Histoire.

Les recettes du 19^{ème} et du 20^{ème} siècle : de la culture...

Pour simplifier, les auteurs de (bons) Space Opera vont tomber dans deux catégories ceux qui ont une culture scientifique, et ceux qui ont une culture tout court. Les autres se contenteront de pasticher et recycler.



L'astronome qui peut observer la Lune, Mars, Saturne, ou voir se dessiner sur le globe de la Lune l'ombre du globe de la Terre – et s'intéresser aux météores de tous les genres, l'ingénieur et/ou le biologiste qui sait de quoi il parle quand il s'agit de produire de l'électricité ou de l'oxygène, le spationaute qui sera allé pour de vrai à bord d'une station spatiale, vont ajouter aux briques du Space Opera une connaissance intime et surtout pratique de la réalité, tout comme le pompier, le chirurgien, le zoologue, le secouriste en haute mer ou le militaire stationné en Antarctique ou le missionnaire dans les jungles d'Afrique ou d'Asie vont pouvoir spectaculairement enrichir les visions de jungles vénusiennes ou de communication / biologie extraterrestre animale ou humanoïde.



... Et encore de la culture.

À l'opposée, les auteurs qui connaissent l'Histoire et les « grandes œuvres » littéraires ou scientifiques — ne me parlez pas de philosophie, qui consiste à raconter n'importe quoi sur n'importe quoi et tenter d'imposer son opinion par la manipulation — vont avoir une idée de ce que des auteurs précédents – témoins de leur époque, témoins d'évènements historiques, descripteurs de civilisation de nature et de technologie, peuvent raconter. À partir du moment où ces légendes, ses sagas, ces récits d'explorations, ces reportages et enquêtes journalistes, ces mémoires, ces lois, ces jugements ou ces encyclopédies peuvent se transposer dans l'Espace, au moins par analogie, sinon par déduction — il suffit de tirer sur les fils et de ne jamais imiter les ratages écrits ou tournés au kilomètre d'hier ou d'aujourd'hui : se concentrer sur les scènes qui valent la peine d'être lues, qui transporteront le lecteur ailleurs, et enrichiront sa propre culture, sa propre science.



Les recettes du 21^{ème} siècle

Les auteurs d'aujourd'hui sont souvent extrêmement pauvres, extrêmement imposés ou à la botte de gens plus riches – « les costumes Armani », qui n'y connaissent rien mais savent ce qu'ils veulent et qui n'hésiteront jamais à harceler pour l'obtenir : du fric, et le plus de droits possibles. L'idée hier comme aujourd'hui est de plaire, et à une époque où Internet semble tout simplifier et accélérer, ces auteurs-là ne veulent pas perdre une seconde à se documenter et s'intéresser au monde réel. De fait, ils peuvent très bien ne pas avoir une seconde de plus à investir, parce que leur temps ne leur appartient pas : ils ont des banquiers à nourrir, une famille à divorcer tôt ou tard etc. Comme à d'autres il faut du prêt à consommer, il leur faut du prêt à créer, à savoir du cliché. Pour créer leur « nouveau » récit, ils pensent que le Space Opera (la Fantasy, la Romance, l'Horreur etc.) n'est qu'une collection de clichés qu'il suffira de coller sur une histoire déjà raconté un million de fois (et déjà visionnée une centaine de fois par le même lecteur).

Un roman se limite alors à un nombre de pages vides à remplir, et un film (ou une série d'épisodes), une durée à tenir, peu importe ce qui s'agite à l'écran pourvu que cela ait l'air de raconter un truc nouveau. Typiquement, le roman et le film (ou la série) auront un poster du même bois : n'importe quel cliché avec un titre généré aléatoirement fera l'affaire.



Les intelligences artificielles le feront mieux et ne réclameront aucun salaire ni aucun droit

J'ose espérer que les auteurs du 21^{ème} siècle ne ressembleront pas tous à cela, d'autant que la sorte d'auteurs que je viens de décrire va très vite être remplacé par des « intelligences artificielles », comme aujourd'hui bon nombres de lecteurs et de spectateurs ont été remplacés par des bots. La différence est que les droits d'auteurs destinés à des gens bien vivants qui ont besoin de manger (entre autres) sont captés par des investisseurs qui n'ont jamais rien écrit ni raconté de leur vie, au prétexte qu'un programme aurait les mêmes droits qu'un être humain vivant. L'ensemble des citoyens partout sur la planète pouvait réaliser ce que ce genre de lois implique, et rappeler à la réalité politiciens, législateurs, juges, et autres riches marionnettistes – si possible avant que le massacre s'achève – ce serait bien pour le niveau de qualité des futurs romans et films de Space Opera par exemple, mais possiblement quel que soit le genre.

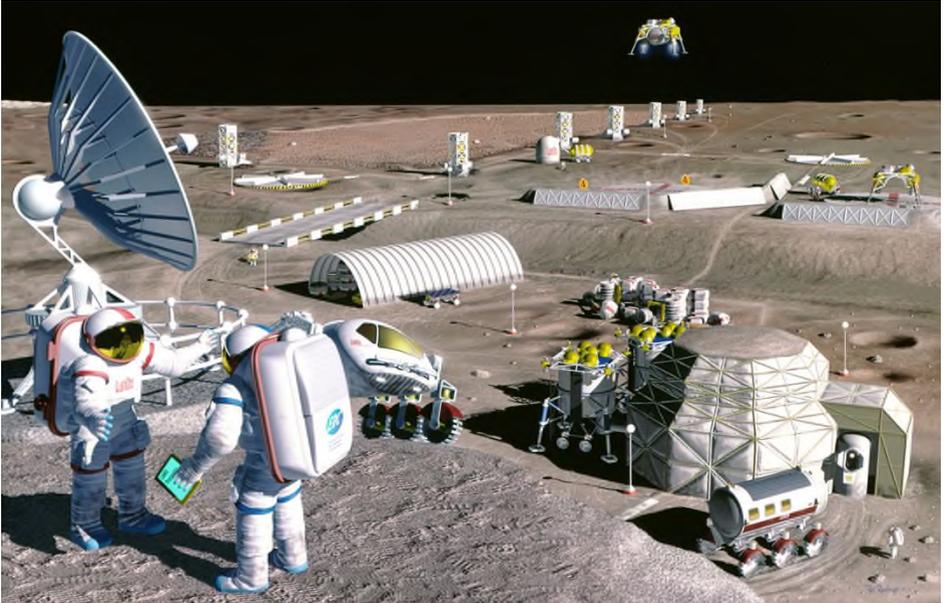
Et les recettes de demain ?

Dans un roman de Science-fiction se déroulant à une époque où habiter la Galaxie était devenue une réalité courante, les personnages évoquaient la fin du genre Space Opera, qui aurait perdu tout intérêt, à moins d'être devenu du Fantastique ou de la Fantasy. Rappelez-vous également combien de fois la Science-fiction au cinéma ou en série télévisée a confondu Horreur et Space Opera : combien de robots tueurs de l'Espace et d'Extraterrestre machines à tuer vont encore éventrer d'astronautes plus ou moins vaillants avant que le public se lasse du décor et des répétitions débiles ?



2010, l'année du premier contact (1984, Metro-Goldwyn-Mayer)
Écrire merveilleusement et être lu merveilleusement, demande très peu de moyens aujourd'hui. Cela ne va peut-être pas durer. Le genre Space Opéra est celui qui offre non seulement l'univers entier et l'histoire entière de notre petite terre — et toute la Comédie Humaine — comme source d'inspiration. N'allez donc surtout pas croire, en tant que lecteur, spectateur et par-dessus tout en tant qu'auteur potentiel ou déjà réalisé que le Space Opera se résume à **Star Wars** (aka **La Guerre des étoiles**) ou **Star Trek** — pas plus que vous ne devez croire que l'objectif est de lire / écrire / raconter un **Dune** de plus, voire même un Cycle de **Fondation**, des **Villes Nomades**, des **Seigneurs de l'instrumentalité** ou je ne sais quel prix de littérature récompensant de la Hard Science dont on voudra se vanter d'avoir lu, tout en courant le risque de se taire quand il s'agira d'expliquer tel ou tel point précis, ou de mesurer l'écart entre le texte original et la traduction.





Le genre ultime

Le Space Opéra est un formidable terrain de jeu et de culture pour l'imagination, plus fort en expérience que tous les domaines de tous les récits connus. C'est seulement qu'il semble si méconnu, si caricaturé et si détourné aujourd'hui qu'il est forcément à découvrir, explorer et bien sûr à développer, encore et toujours. Et qui sait, peut-être qu'un jour la France demanderait de l'aide aux auteurs de Science-fiction non pas pour concevoir toujours plus de projets terroristes, mais pour mieux organiser l'exploration de l'Espace et comprendre nos probables interlocuteurs là-bas ?

David Sicé

Texte tous droits réservés David Sicé, 2019. En haut, vue d'artiste d'une base lunaire, NASA / SAIC / Pat Rawlings. A droite, vue d'artiste d'un habitat martien, NASA/Clouds AO/SEArch.



*

bluraydefectueux.com

Ne restez pas seuls face à un blu-ray ou un dvd qui devient soudain illisible, sans raison apparente. Le site Blu-ray Défectueux vous offre un forum // un blog /// un moteur de recherche dédié //// un Facebook.

Sur le forum, des pistes, des tutos (identifier le presseur d'un disque, le tester), des coordonnées éditeurs/presseurs, nous traitons (DVD, BD et UHD: y'en a pas encore.. FR ou Étrangers), nous proposons des statistiques, des suivis de cas "personnels", les titres sont listés et indexés, des retours matériels etc...).

*

bluraydefectueux.com

Don't be alone when confronted with a blu-ray or DVD that suddenly becomes unreadable for no apparent reason. The Defective Blu-ray site: a forum // a blog //// a dedicated search engine //// a Facebook.

On the forum, free tracks, tutorials (identify the presser of a disc, test it), publishers/pressors contact details, we process (DVD, comics and UHD: there are not yet any... FR or Foreigners), we offer statistics, "personal" case follow— up, titles are listed and indexed, material feedback etc...).

*



68 and further away

Well, no, a Space Opera tale is not the kind of story that recent **Star Wars** did bring to our Movax Screens, let alone the most recent **Star Trek** degeneration, Discovery on our Netflix Multiscreens. Quite simply because a Space Opera builds a universe of planets across galaxies, which characters worthy of the name will live and travel, while the aforementioned recent productions simply copy and paste clichés from previous films or series, censoring in the process the fundamentally adventurous spirit of Space Opera's stories – totally incompatible with the recent Mary-Sue Mee#too epidemic and other Orwellian horrors that have now come true... And yes, there are bad Space Opera stories, but if the hero has to start the story with a fantastic race, he will never do it in a car on the surface of a beast alley, but on board a spacecraft through an empire of a thousand planets or even the lush worlds of a Central Point.

To The Basemobil, Robin !

The word Space Opera would be derived from Soap Opera, in other words, say anything as long as it happens in Space - in the stars, from planets to planets, on interplanetary bases and other improbable artifacts possibly hidden in parallel dimensions, but that look like galaxies, not your two-room kitchen.



But if we remember that the word Opera in "Soap Opera" refers not to "more beautiful life", but to any (great) work by an author who has worked on his universe, his characters and his plots, we realize that Space Opera necessarily requires Space (with a big E) and Envergure - basically, it's Zola in Space, or War and Peace or any epic and certainly not the slut or whore from the area who comes in to concentrate all the attention of the story and, indeed, sell his nutella or his laundry. Which brings us back to other fundamentals of this kind of story.





The rocket sells it !

Orson Scott Card and many other authors remind those who do not understand the difference between Fantasy and Science fiction - and consequently, Science Fantasy and Science fiction: in a Space Opera, there are rockets, and rockets have bolts, and engines, they do not magically fly away by a team of dragons and it is not the little elves who cook and reveal in a light carillon, light and a shower of sequins your meal.

Just do your homework and get away from your computer !!!

In other words, as in all fields of storytelling, a space opera built its universe and descriptions - and thus its characters, its intrigues, the heroes' choices and the outcomes with elements related to astronomy, space conquest, interstellar civilizations, and never, ever, ever, the authors must not suggest (for ease or unculture) that the other side of the coin — how it works, who put this spaceship there, how we understand each other between aliens — is "magic", i.e. freeing itself from cause and effect, and any other natural law already observable by everyone in reality. The author can invent new scientific laws, but first he takes a step into Science-Fantasy - or if you prefer techno-baratin: the engine generated what-it-all bubble trick with the what-it-all sphere allows you to exceed the speed of light, uh, that no one has ever had to exceed because the goal is not to get there before the light but to get somewhere, that is, to go in the right direction a little faster and through other landscapes than on foot, in a car, in a boat or in a plane.



Now it's warrrrrr ! Hem ... and where are we just now ?

So let's start by discarding all the "space opera" stories that don't take place in Space and don't talk about Space - basically all the episodes or parts of episodes of **Star Trek** where the heroes talk about their feelings, fight among themselves like in the **Angels of Reality**, or replay a Shakespeare scene for us, or even re-invigorate us with police investigation, drama, comedy or adventure that didn't need to happen - all these snippets are just to buy the authors time (and money) so they don't have to tell us what they promise to tell us, and why we're paying them. And let's also discard Star Wars' "magical" and completely incoherent stories at all levels, because the authors believe they can tell

anything as long as the special effects department will dazzle the audience enough to clear their brains and fill them with profound debilities.



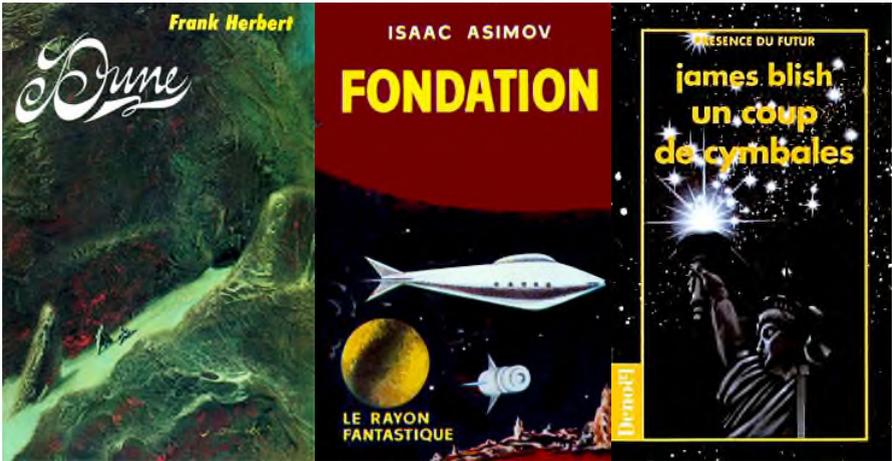
Star Trek Enterprise (2001, Paramount Network)

The History Of Mankind, but, like, in Space...

What do we have left? Well, nothing less than the entire history of humanity in all its most exciting and proud aspects: build your house where there was nothing, defend it against the elements, fachos and other parasites, make alliances with those who respect you, make discoveries and marvel, witness the advent and fall of empires around you, escape disasters, death, to poverty, to assimilation, through prudence, ingenuity, love and friendship - to exchange, to manifest, to undertake to the point of building new planets and new suns, to know instead of ignoring, even what does not comfort us, not to play the ostrich or the oyster. To find an epic breath, all you have to do is go back to History as it is no longer taught at school: the History of those who make the difference. Then we must transpose all this, and not imitate the current media under influence that aim to keep the reader's nose in the s.ht : apocalypse zombies and princesses who kiss their sisters because they can live without men (but will not have children without LDCs) follow one another and look alike, whatever their form and have only one message: each for himself, a very practical brainwashing for those who swear by "dividing to rule".

Left top : Chriss Foss, all right reserved. <https://www.chrissfossart.com>

Left below : 2001, A Space Odyssey (1968, Metro-Goldwyn-Mayer)



Trust us and never ever dare to explore the ‘verse

Because we must understand why Hollywood and its followers knock us out with blockbusters that keep repeating over and over again that we will all die if we dare to conquer space and that our place is to die on Earth under the thumb of dictators and the richest or their venereal diseases. Because suppose for a moment that in reality Mars and all the other more or less welcoming planets of the Universe are from the beginning within reach of the slightest migrant boat as well as the first person who knows how to tinker in his garden. What would happen?



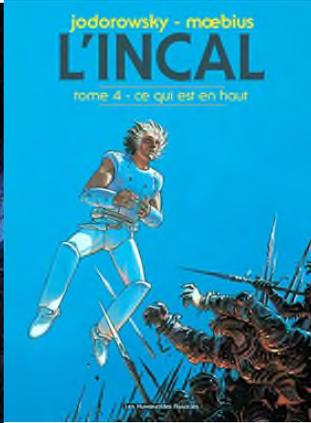
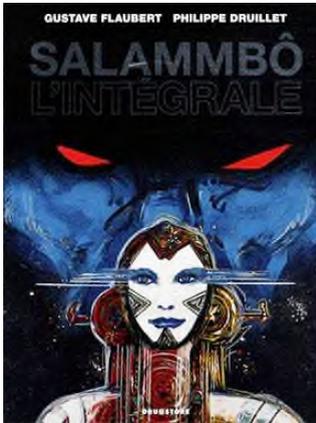


Very quickly, the one percent (including communists or leaders of any religion) who for five thousand years have been applying the same recipes for abusing the population over and over again —they would find themselves without anyone to oppress, and with a risk that more of those who leave planet Earth would return, better armed and above all accompanied — to settle their scores and prevent dictators from always trying to place the new worlds under their yoke, as they have already done with so many countries and continents and oceans on planet Earth throughout history.

The XIXth and XXth recipes : Knowledge...

To simplify, the authors of (good) Space Opera will fall into two categories: those who have a scientific culture, and those who have a culture tout court. The others will be content to pastich and recycle.





The astronomer who can observe the Moon, Mars, Saturn, or see the shadow of the Earth's globe taking shape on the globe of the Moon - and be interested in meteors of all kinds, the engineer and/or biologist who knows what he is talking about when it comes to producing electricity or oxygen, the spaceman who will have really gone for real on board a space station, will add to the bricks of Space Opera an intimate and above all practical knowledge of reality, just as the firefighter, the surgeon, the zoologist, the first aid worker on the high seas or the soldier stationed in Antarctica or the missionary in the jungles of Africa or Asia will be able to dramatically enrich the visions of Venusian jungles or of communication / extraterrestrial animal or humanoid biology.

And more knowledge...

On the other hand, authors who know history and literary or scientific "great works" - don't talk to me about philosophy, which consists in telling anything about anything and trying to impose your opinion through manipulation - will have an idea of what previous authors - witnesses of their time, witnesses of historical events, descriptors of civilization by nature and technology, can tell.

As soon as these legends, sagas, explorations, reports and investigations, journalistic reports and investigations, memoirs, laws, judgments or encyclopaedias can be transposed into Space, at least by analogy, if not by deduction - it is enough to pull on the threads and never imitate the failures written or shot per kilometre of yesterday or today: focus on scenes that are worth reading, that will take the reader elsewhere, and enrich their own culture, their own science.



XXIst century recipies...

Today's authors are often extremely poor, extremely taxed or at the mercy of richer people - "Armani costumes", who know nothing about it but know what they want and who will never hesitate to harass to get it: money, and as many rights as possible. The idea yesterday as today is to please, and at a time when the Internet seems to simplify and accelerate everything, these authors don't want to waste a second documenting and taking an interest in the real world. In fact, they may not have a second more to invest, because their time does not belong to them: they have bankers to feed, a family to divorce sooner or later, etc. Like others, they need ready to consume, they need ready to create, in other words, cliché. To create their "new" story, they think that Space Opera (Fantasy, Romance, Horror etc.) is just a collection of pictures that can be pasted on a story already told a million times (and already viewed a hundred times by the same reader).



A novel is then limited to a number of empty pages to fill, and a film (or a series of episodes), a duration to hold, no matter what is moving on the screen as long as it seems to tell something new. Typically, the novel and the film (or series) will have a poster of the same kind: any shot with a randomly generated title will do.

Artificial intelligences will do it better...

...and they will not claim any salary or rights

I do hope that not all 21st century authors will look like this, especially since the kind of authors I have just described will very soon be replaced by "artificial intelligences", as many readers and spectators today have been replaced by bots. The difference is that copyright for living people who need to eat (among others) is captured by investors who have never written or told anything in their lives, on the pretext that a program would have the same rights as a living human being. All citizens everywhere on the planet could realize what this kind of law implies, and remind politicians, legislators, judges, and other wealthy puppeteers of the reality - if possible before the massacre ended - it would be good for the quality level of future novels and films by Space Opera for example, but possibly whatever the genre.

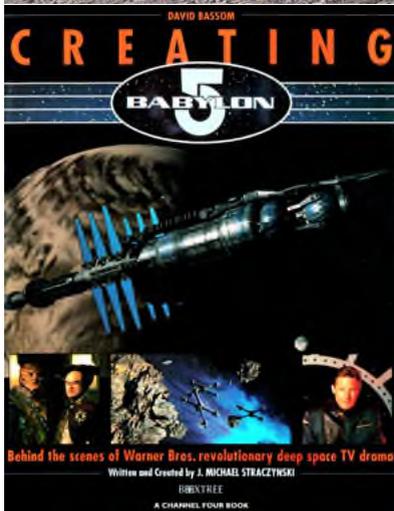
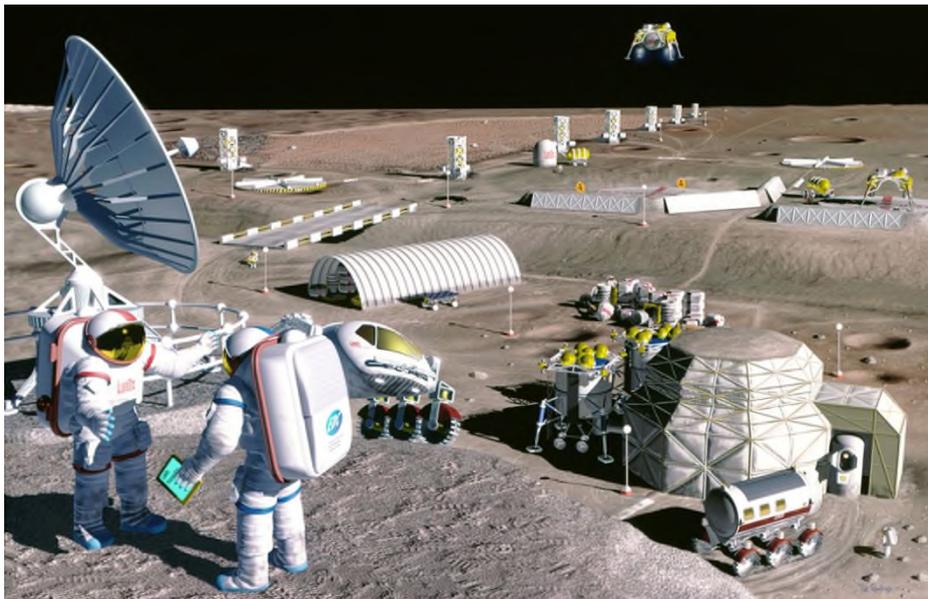


2010: The Year We Make Contact (1984, Metro-Goldwyn-Mayer)

And about tomorrow's recipes ?

In a Science Fiction novel set in an era when living in the Galaxy had become a common reality, the characters evoked the end of the Space Opera genre, which would have lost all interest unless it had become Fantasy or Fantasy.

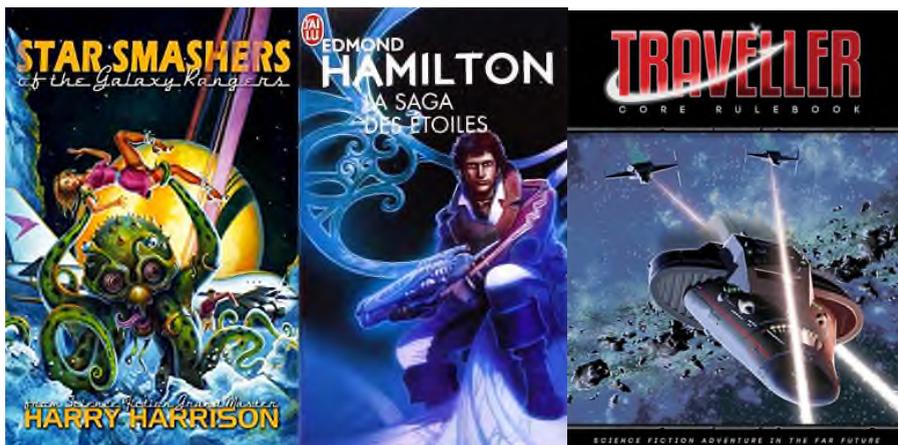
Also remember how many times Science Fiction in movies or TV series has confused Horror and Space Opera: how many killing robots from Space and Extraterrestrial killing machines will still disembowel more or less brave astronauts before the audience gets tired of the set and stupid rehearsals?



Artist's rendering of an envisioned lunar mining facility, NASA/SAIC/Pat Rawlings
Writing wonderfully and being read wonderfully requires very few resources today. This may not last long. The Space Opera genre is the one that not only offers the entire universe and history of our little earth - and the entire Human Comedy — as a source of inspiration. So don't believe, as a reader, spectator and above all as a potential or already realized author, that Space Opera is about Star Wars (aka Star Wars) or Star Trek - any more than you should believe that the objective is to read / write / tell one more Dune, or even a

Foundation Cycle, Nomadic Cities, the Lord of instrumentality or whatever Hard Science literature prize we want to brag about having read, while

running the risk of being silent when it comes to explaining this or that specific point, or measuring the gap between the original text and the translation.



The ultimate genre

The Space Opera is a formidable playground and culture for the imagination, stronger in experience than any field of any known story. It is only that it seems so little known, so caricatured and so diverted today that it is necessarily to be discovered, explored and of course developed, again and again. And who knows, perhaps one day France would ask Science Fiction authors for help not to design ever more terrorist projects, but to better organize the exploration of Space and understand our likely interlocutors there?

David Sicé

Text All Rights Reserved
David Sicé, 2019.

Right, An artist's rendering of the Mars Ice Home concept., NASA/Clouds AO/SEArch.



80 The Orville 2019



Parce que la série télévisée *The Orville* est allée là où aucune série *Star Trek* ne va plus, et aussi là aucune série télévisée ne va en ce moment, la seconde saison de la comédie humaniste de **Seth Macfarlane** était très attendue par son public. La diffusion du premier épisode est repoussée à l'extrême fin 2018, et, ô surprise, il s'agit en fait du dernier épisode de la première saison, qui ne faisait partie d'aucune grande intrigue héroïque et raconte exactement ce que **Seth Macfarlane** voulait, la vie à bord d'un croiseur du futur.

Ne renoncez jamais, rendez-vous s'il le faut vraiment

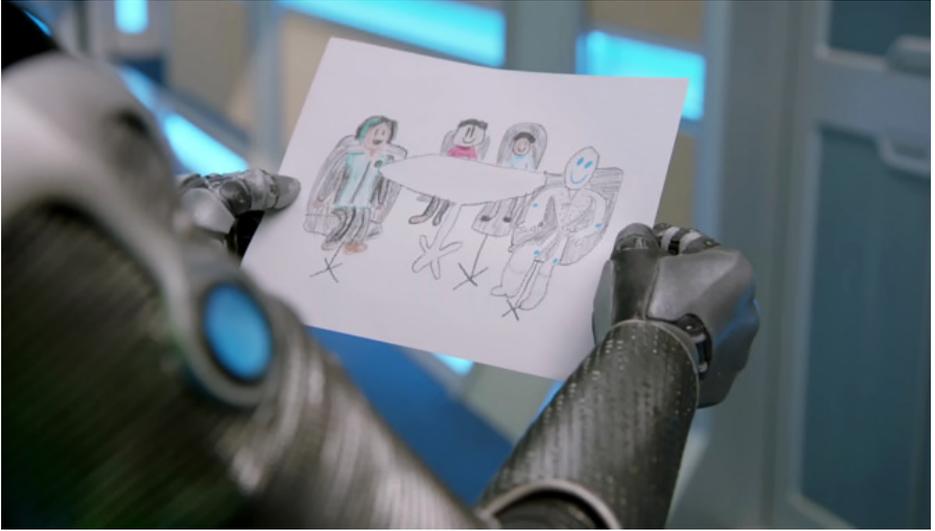
Le second épisode est encore plus déstabilisant, je vous laisse découvrir pourquoi, mais très vite les gags et les coups de théâtre préparés longtemps à l'avance de **Seth MacFarlane** vont à nouveau briller, et fort. La saison culmine à tous les titres avec *Un joyeux refrain*, à la fois comédie romantique parfaite et fable de pure Science-fiction, tout en étant le pastiche parfait de ***Star Trek la Nouvelle Génération*** et l'immersion dans un univers de Space Opera humain et rendant foi en l'Humanité, ce qui est extrêmement rare de nos jours.



Dans un troisième temps, **The Orville** poursuit son tour de piste avec des épisodes rattrapant les fils lancés depuis la première saison et encore une fois, faisant écho à la très cruelle actualité : la révoltante scène où le parlement des planètes unies décide de sacrifier les innocents à la dictature morale Moclan pour ne pas risquer d'affaiblir la puissance militaire des planètes unies est évidemment le pur reflet, à quelques détails cruciaux près, de la scène internationale face aux crimes contre l'humanité qu'accumulent certaine coalition menée par les USA. Il fallait oser, cela ne choquera personne et **Seth MacFarlane** ne se trahit pas lui-même.

Oh, Utopie !

Enfin l'ironie suprême des derniers épisodes n'est bien sûr pas dans les intrigues en arc et les pastiches Trekien, mais bien dans le fait que la fameuse route non prise, qui mène à la destruction de la Terre, se déroule pratiquement toute entière dans des décors à la **Star Wars**, allusion subtile je suppose à l'horreur totale que sont les nouveaux **Star Wars** selon **Disney** aux yeux des fans qui ont possiblement connus les versions non retouchées de la trilogie originale, et surtout leurs scénarios dignes de ce nom, libre de propagande et simplement de pure Fantasy Space Opera. La "crise" du COVID oblige, la troisième saison se sera faite attendre alors que déjà la saison deux était arrivée avec retard. Anticipant la chute des audiences télévisées, la série a aussi trouvé refuge sur **Hulu**, le site américain de streaming pour adolescents de chez **Disney**. En France, la série a d'abord été diffusée sur **Canal Moins** de Séries et a ensuite été débarquée sur **Disney Moins**.



Heureusement les deux premières saisons ont été édité en DVD allemand sous-titré français avec un son et une image de qualité, même si des blu-rays nous avons rêvé et ils ne les ont jamais faits. La troisième saison annoncée pour le 10 mars 2022 aux USA sur Hulu est très attendue parce qu'il faut se laver les yeux de 2022 et parce que **MacFarlane** devrait évoquer comme à son habitude les questions soulevées par l'actualité de ces trois dernières années avec sa pertinence coutumière.



83 GUIDE DES EPISODES DE LA SAISON 2



S02E01 = S01E13

– **Ja’Loja** : Dans un coin du foyer de l’USS Orville, un antique tourne—disque joue *As Time Goes By*, au piano, un air nostalgique joué dans le film *Casablanca*. Le Capitaine Ed

Mercer, étonné, demande au barman, un extraterrestre à deux cornes frontales, depuis combien de temps il a ce machin. Le barman répond qu’il a fait fabriqué le tourne—disque la semaine dernière par l’ordinateur : il essaie de réchauffer l’ambiance du bar, histoire d’envoyer des bonnes ondes, comme Mercer le sait bien. Mercer répond sarcastique, l’ambiance jazz du type qui déprime au bar tard dans la nuit, oui, il connaît bien, il peut contribuer à ce genre d’ambiance... Le barman sert son verre au capitaine, puis fait remarquer qu’à cause de celui—ci, il va devoir commander un mois de plus d’approvisionnement pour ce genre de bouteille. Mercer demande alors au barman s’il sait quels sont les pires jours à bord : c’est ceux où il est impossible d’occuper son esprit – pas d’invasion Krill, pas d’anomalie spatiale... Et toutes vos pensées se croquevillent sur elles—mêmes.

Arrive Alara, la petite officier à la tête de la sécurité à bord, qui demande à Mercer si elle peut le rejoindre au bar. Mercer l’invite à le faire, étant donné qu’il pourrait avoir besoin d’un foie de plus. Alara se met à rire : les Sélâyans n’ont pas de foie ! Mais comme Alara allait commander sa boisson, le barman la devance : elle veut une double téquila Sélâyane. Alara grimace : est—elle à ce point une loque ? Le barman ne répond pas et s’en va. Alara demande alors à Mercer s’il préfère rester seul, parce qu’elle peut aller s’attabler plus loin. Mercer répond qu’il n’y a pas de problème. Alara remarque alors que ces derniers temps elle le voit très souvent seul, des heures durant. Mercer s’alarme : est-ce qu’Alara est en train de lui dire que l’équipage commence à jaser ? Alara le rassure : non, rien de tel. Puis elle ajoute qu’elle sait que ce ne sont pas ses affaires,

mais si Mercer a besoin d'une oreille, elle a deux grandes oreilles pointues.

Mercer répond que c'est gentil, mais qu'il ne passe rien que la totalité de l'équipage ne sache déjà. Alara répond que Mercer doit le croire, c'est quelque chose qu'elle comprend très bien : elle a l'habitude que les gens jasant sur ses amours. Mercer soupire et répond qu'il y a des moments où il pense qu'eux deux ont plus en commun que n'importe qui d'autre à bord : ils savent tous les deux qu'ils sont bons à leur poste, et ils sont tous les deux hantés par cette petite voix qui répètent qu'ils ne méritent pas leur place à bord. Et ils sont tous les deux alcooliques.

Ils sont interrompus par le barman venu prévenir Ed Mercer que quelqu'un vient se joindre à leur petite fête : nul autre que Bortus, l'officier en second Mochlan, qui précise aussitôt qu'il n'est pas venu « s'imbiber » mais demander à Mercer qu'il altère le plan de vol de l'USS Orville. Mercer s'alarme : pour quelle nouvelle destination ? Bortus répond : Moclus, sa planète— mère. Mercer s'inquiète : ce n'est pas encore une histoire de bébé ? Bortus le rassure : non. Cependant, il rappelle à son capitaine qu'il n'ignore pas que les Moclans urinent seulement une fois par an. Eh bien, c'est son tour à lui. Comme Alara et Mercer échangent un regard consterné, le barman commente : Mercer se plaignait de n'avoir rien à faire en ce moment, alors...



**S02E02 —
Pulsions
profondes** : Un soleil en éruption et sa planète ravagée par sa trop grande proximité. Sur la passerelle, l'équipage est plutôt

impressionné par la scène. Pour la lieutenant xelayanne Alara Kitan, la destruction annoncée de la planète semble si triste et si solitaire. À cela, Isaac répond que la tendance des formes de vie biologique à anthropomorphiser les objets inanimés est irrationnelle. Et l'androïde (!) d'assurer que la planète n'a pas conscience de son statut solitaire. La doctoresse Claire Finn demande alors combien de planètes le système solaire comptait à l'origine. La commander Kelly Grayson lui répond que le

système comptait au total onze planètes. Le chef ingénieur John LaMarr commente : dix planètes gobées par une étoile affamée – qu'on lui rappelle de ne pas visiter la Terre le jour où cela arrivera là— bas. Isaac corrige immédiatement : le soleil de la Terre ne deviendra pas une super— géante rouge avant cinq milliards d'années et LaMarr sera alors mort et oublié depuis très longtemps. LaMarr se met à rire : il y aura certainement encore quelques dames qui parleront de lui. Alara sourit, mais de son côté, le pilote Gordon Malloy reste lugubre et remarque que c'est un peu sadique de leur part que de ne rien faire d'autre que de regarder une planète impuissante se faire vaporiser. Isaac proteste : une incinération stellaire est l'un des spectacles les plus rares de la galaxie – ils ont de la chance de pouvoir l'observer de près. Le capitaine Ed Mercer répond qu'ils ont trois jours avant que ce petit bonhomme finisse grillé, alors tout le monde aura le temps de lui dire au revoir.

La station scientifique d'Isaac tinte, et l'androïde se retourne vers son capitaine : l'atmosphère de la planète commence à s'évaporer. Aussitôt, Kelly Grayson demande à l'ordinateur de bord de zoomer sur le phénomène, et sur l'écran holographique frontal de la passerelle, les nuages de la planète se mettent à dériver dans l'espace. Alara semble au bord des larmes, tandis que Claire, horrifiée, laisse échapper un « regardez— moi ça ! ». Cyniquement, Kelly répond que lorsque les océans entreront en ébullition, ils auront droit à un spectacle autrement grandiose. C'est alors que le Lieutenant Commander Bortus intervient froidement : son service se termine dans quinze minutes, il demande la permission de partir plus tôt. Ed s'étonne : il est d'accord mais Bortus ne veut— il pas voir la suite de ce qui est en train d'arriver ? Bortus répond que c'est très intéressant mais il ne se sent pas bien. Ed lui dit « à demain », et comme Bortus quitte la passerelle, il se penche vers Kelly et remarque : c'est la troisième fois cette semaine qu'il leur fait le coup. Kelly répond que Bortus va peut-être à nouveau leur pondre un œuf. Ed paraît catastrophé...

Dans le couloir, le communicateur personnel de Bortus tinte : c'est son mari Klyden qui s'indigne – pourquoi Bortus n'est-il pas déjà rentré à la maison ? Imperturbable, Bortus répond qu'il est désolé mais il est de nouveau retenu au travail jusqu'à tard le soir. Klyden rétorque que Bortus a travaillé tard toute la semaine, c'est trop, il doit rentrer, de plus Klyden a fait un pudding. Bortus répond que son devoir envers le vaisseau passe avant tout, ils mangeront donc du pudding une autre fois. Bortus coupe la communication, et s'arrête devant la porte de l'holodeck. Il passe le sas, puis entre dans le hall absolument vide et brillamment éclairé. Puis il ordonne de lancer la simulation Bortus 486, et soudain, c'est la nuit, et un feu brûle devant une hutte tandis qu'un animal hurle au loin. Un autre

Moclan vient à la rencontre de Bortus, en pagne, pour l'assurer qu'il l'attendait. Et les deux Moclan de s'embrasser langoureusement...



S02E03 – Chez

moi : La cafétéria (le Mess) de l'USS Orville. À la table d'Alara, la chef de la sécurité Sélayanne, le pilote Gordon Malloy guettait l'arrivée d'Isaac, l'officier scientifique androïde

Kaylonien. Ce dernier se présentant enfin, Gordon bondit de sa chaise, imité par John LaMarr, l'ingénieur en chef, qui répète que « c'est parti ! ». Gordon retire son assiette à Alara, qui proteste : elle est en train de manger ! Gordon réplique que c'est désormais une tradition officielle du vendredi soir qu'elle ne peut leur refuser. Et d'entraîner Isaac jusqu'à s'asseoir en face d'Alara. Isaac proteste à son tour : il n'arrive toujours pas à comprendre le but de ce rituel. Alara lui répond qu'elle est désolée de lui révéler qu'elle et lui sont des animaux de cirque. Le barman à cornes Olix invite alors le public à parier, et Yaphit, l'ingénieur gélatineux, demande qu'on lui rappelle le score, ce que fait Gordon : jusqu'à présent, Alara a gagné 16 fois et Isaac 14 fois. Résignée, Alara demande que l'on en finisse et offre son bras pour la partie. Bortus ordonne alors à Alara de ne pas perdre car il a misé sur elle. LaMarr place la main d'Isaac dans celle d'Alara et donne le départ du bras de fer. Tout le monde se met à crier et à un moment, Alara semble sur le point de gagner, puis c'est le tour d'Isaac. Alara résiste, puis crie, et on entend un craquement fort. Isaac remporte alors la partie, et comme tout le monde est à compter ses gains, Alara demande à Gordon d'appeler la doctoresse Claire : elle pense que son bras est cassé.

Dans l'infirmerie, Claire soigne le bras d'Alara et lui demande si ça va mieux. C'est le cas. Claire précise que la fracture était nette et qu'une demi— heure suffira à ressouder l'os, mais qu'elle ne doit pas forcer sur son bras jusque— là. Alors Alara interpelle Claire : comment cela a-t-il pu lui arriver ? Elle sait bien que Isaac est plus fort qu'elle, mais au point de lui casser le bras ... avec une gravité terrienne ? Claire revient à sa patiente et lui demande depuis quand elle se sent différente – ressent— elle une fatigue anormale, des inflammations ? Alara répond que oui, peut-

être qu'un petit peu, mais elle a fait beaucoup de sport ces derniers temps. Mais pourquoi Claire lui demande cela ? La doctoresse lui répond qu'elle a perdu vingt pour cents de sa masse musculaire, et la densité de ses os a chuté de cinq pour cents : sa force est en train de se détériorer !

Le capitaine Ed Mercer et son second la commander Kelly Grayson sont venus à l'infirmerie écouter le rapport de Claire sur l'état d'Alara : la détérioration de l'état physique suite à un changement de gravité n'a rien de nouveau – cela arrivait aux premiers astronautes humains. Même avec un entraînement physique, la masse musculaire et la force diminuent inévitablement en l'absence de gravité. Kelly s'inquiète alors de savoir si cela est déjà arrivé à d'autres Selayans. Claire confirme d'autres cas, mais l'atrophie semble frapper Alara plus rapidement, peut-être parce qu'elle a quitté si jeune sa planète maternelle. Alara demande à Claire ce qu'elle doit faire. Claire répond que la bonne nouvelle est que l'effet n'est pas encore permanent : si Alara peut se réacclimater à la gravité Sélayanne, elle a 90% de chance de retrouver sa force. Le capitaine Ed Mercer demande alors comment Alara pourrait se réacclimater. Claire répond qu'Alara doit retourner sur sa planète maternelle. Alara s'inquiète de pour combien de temps, et Claire répond qu'il n'y a aucun moyen de le savoir. Il y a eu des cas de Selayans qui se sont rétablis en quelques semaines, et d'autres où il a fallu plus de temps. Alara demande combien de temps, et Claire répond que la plus longue période de rétablissement approchait les quatre années, et un sujet... ne s'est jamais rétabli, et n'a jamais pu à nouveau quitter Xelaya. Alara demande alors ce qui se passerait si elle ne revenait pas sur Xelaya. Claire répond que le corps d'Alara s'adapterait complètement à la gravité terrienne, et qu'elle ne pourrait alors plus jamais revenir sur Xelaya : elle serait écrasée par la gravité locale comme du raisin dans une presse, à moins de porter une combinaison protectrice. Ed demande quand Alara devra quitter l'USS Orville, et Claire répond, aussi vite que possible.



S02E04 – Plus rien sur Terre excepté les poissons : Le lieutenant Tharl, qui remplace Alara à la sécurité, prend son poste en survêtement, ce qui interpelle la commander Kelly

Grayson, qui lui demande immédiatement s'il y a quelque chose qui ne va pas avec son uniforme ordinaire. Tharl est de plus en nage, il répond comme si de rien n'était qu'il était en train de faire son jogging dans le simulateur holographique et qu'il avait oublié l'heure, donc il s'est dit qu'il prendrait son quart sans se changer, mais qu'il pouvait aussi se changer si Kelly préférait. Dégoutée, Kelly approuve : qu'il aille se changer. Mais le capitaine Ed Mercer retient l'extraterrestre : Tharl est de quart de nuit, sa tenue ira pour cette fois.

Kelly fait alors remarquer à Ed qu'il est très détendu ces derniers temps. Ed s'étonne : n'est-il pas détendu d'habitude ? Kelly répond que non, il y a quelque chose de différent dans son humeur. Ed répond qu'il fait seulement son boulot, rien de neuf à ce sujet. Mais il peut être plus strict si Kelly le désire. Kelly répond que non, mais que c'est sans doute le meilleur moment pour lui dire qu'ils devront faire escale sur Epsilon 5 pour une livraison.

Au poste de pilotage, Gordon s'indigne : encore ? on dirait que toutes leurs missions récentes consistent à faire des livraisons ! Kelly explique que les synthétiseurs de l'avant— poste sont tombés en panne, et que l'USS Orville est le vaisseau le plus proche. Gordon réplique que l'USS Orville est supposé explorer l'Espace, et ils sont devenus le livreur de pizzas ! Résigné, le pilote se retourne vers son pupitre.

Arrive la blonde Lieutenant Janet Tyler, qui vient présenter à son capitaine le rapport que Ed lui avait demandé sur la matière noire dans un rayon de 25 parsecs. Ed, aux anges, remercie la Lieutenant Janet, qui demande s'il désire autre chose, mais non, répond Ed, ce sera tout. La lieutenant repartie, Kelly regarde longuement Ed, qui ne remarque rien et déclare alors que la nuit étant calme, il ira se coucher tôt. Kelly lui répond que cela ne pose aucun problème et lui dit à demain.

De fait, Ed va rejoindre Janet pour une soirée pop— corn et whisky devant une comédie musicale où Yul Brynner chante « est-ce un danger de se faire confiance ? car il est rare que l'on veuille seulement faire les quatre volontés de l'autre... Mais à moins qu'un jour quelqu'un se décide à faire confiance à quelqu'un d'autre, il ne restera rien sur Terre que des poissons. »

Comme Ed fait semblant de chanter la dernière phrase, Janet demande à Ed combien de fois il a vu ce film et Ed répond : beaucoup de fois – ses parents pensaient qu'il était important que Ed voit les classiques. Alors oui – mais il faut qu'un soir ce soit Janet qui choisisse leur film, parce qu'il a

l'impression que c'est toujours lui qui le fait. Janet répond que jusqu'à présent, Ed s'est très bien débrouillé, mais elle a bien aimé celui qu'il lui a montré une fois, celui avec le chauffeur de taxi, et de demander à Ed le titre du film. Un peu surpris, Ed répond que le titre du film était « Le chauffeur de Taxi ». Et Janet de déclarer qu'elle a bien aimé ce film— là.

Janet frissonne alors et s'étonne qu'il fasse si froid dans la cabine de Ed, qui s'excuse : le contrôle environnemental a un problème, et Ed ne cesse de demander à John de le réparer. Ed se lève pour chercher sa veste et couvrir Janet. Ils s'embrassent. Puis Janet s'inquiète : cela devient de plus en plus difficile de rester discret : le Lieutenant Morris a déclaré aujourd'hui que Janet avait l'air rayonnante. Ed répond qu'il le sait : Kelly lui a dit quelque chose de très similaire, et il se demande si le moment n'est pas venu de rendre public leur relation. Janet propose alors à Ed une croisière – depuis combien de temps Ed n'a pas pris un congé ? Pas depuis sa prise de commandement de l'USS Orville, avoue Ed. Janet lui rappelle qu'en prime il sort avec une cartographe, donc elle connaît tous les meilleurs endroits de la galaxie. Mais lorsqu'elle demande à Ed s'ils se lancent, Ed répond que la nuit porte conseil, et ils s'embrassent.



S02E05 – (Et tout d'un coup) Le monde entier est un gâteau d'anniversaire : Un président humanoïde aux cheveux blancs et au visage orné de crêtes argentées demande à ses

trois ministres debout devant son bureau s'ils sont certains que cela fonctionnera, et la ministre des sciences répond que les plans techniques ont été vérifiés par les meilleurs ingénieurs. Makkal, le ministre des armées s'inquiète alors du secret de l'opération, et la femme lui répond qu'il pourrait avoir un minimum confiance en elle. Le président commente alors qu'à ce point, peu importe que l'information soit classée secret défense ou non.

La ministre des sciences demande alors si le président veut dire par là qu'il va vraiment envoyer le message. Le président répond que de son point de vue, cette découverte représente un tournant de l'évolution de

leur civilisation : soit ils vont de l'avant, soit ils régresseront. Le troisième ministre proteste (une autre militaire) : le Préfet (elle veut dire le président de la planète) ne devrait— il pas débattre de la question de manière plus approfondie ? Le Préfet répond qu'il n'y a rien à débattre : la question se résume à est-ce qu'ils font cela, ou bien ils ne le font pas. Et en se levant, le regard intense, le Préfet ajoute : lui dit qu'ils le feront. La ministre baisse les yeux et approuve.

Le Préfet demande alors s'ils peuvent faire cela dès le lendemain, et Makkal répond qu'ils sont limites, mais que tout devrait bien se passer. Et de demander s'ils doivent rendre publique l'opération. Le Préfet répond, presque en chuchotant : seulement s'ils trouvent quelque chose. Et le lendemain, le Préfet et ses trois ministres se retrouvent dans un centre d'opération avec vue sur des dizaines d'antennes paraboliques géantes dont les techniciens achèvent l'alignement. La ministre des Sciences annonce alors au Préfet qu'il ne leur manque plus que quelque chose à dire. Le président s'avance vers la grande baie vitrée et propose alors de rester simple et pose sa question : « Est-ce qu'il y a quelqu'un là— haut ? »

Une navette se pose dans le hangar principal de l'USS Orville : c'est la Xelayanne Talla Keyali, qui vient se présenter au capitaine Ed Mercer et à la Commander Kelly Grayson pour reprendre le poste de Alara Kitan. Ed est tout de même inquiet : il a lu le rapport officiel mais souhaitait connaître la version de Talla, car celle— ci, lors de sa précédente affectation, a envoyé son poing dans la figure de son capitaine. Talla confirme, et elle l'a assommé. Talla précise tout de même qu'ils venaient juste de se faire salement amochés par les Krills, que le vaisseau n'avait plus aucune source d'énergie y compris pour les systèmes de survie, et qu'ils avaient envoyé un appel au secours auquel seul un croiseur Janisi avait répondu.

Kelly réalise qu'elle connaît de nom les Janisi, et Talla rappelle qu'il s'agit d'une espèce féroce matriarcale du système d'Izar, méprisant tous les mâles qui semblent dominants. Ils n'ont pas réalisé qu'il s'agissait de Janisi avant que l'écran vidéo ne montre leur capitaine. Il fallait que les Janisi les aident, alors il fallait réagir et vite : Talla a donné un coup de poing à son capitaine, et la semaine suivante lui a cassé le nez. Et du coup, les Janisi ont réparé la totalité de leur réseau d'énergie. Kelly concède que c'était bien pensé et totalement recommandable. Talla répond que c'était son devoir et Ed conclut, embarrassé qu'il espère bien que la prochaine fois, Talla le préviendra avant de le frapper, mais la Xelayanne lui répond du tac au tac qu'elle ne peut rien lui promettre.



S02E06 – Un joyeux refrain : Un beau matin à l'infirmierie, Claire réalise que non content d'avoir sauvé sa vie et celles de ses enfants, l'officier scientifique androïde Isaac ne cesse de faire la

preuve de petites attentions envers elle, sans que l'androïde lui-même ne semble s'en rendre compte. Claire réalise qu'elle est en train de tomber amoureuse d'un robot. Elle consulte alors Kelly : n'aurait-elle pas projeté ses propres émotions sur quelqu'un qui est notoirement incapable d'en ressentir ? Claire ne veut pas non plus s'inquiéter de l'aspect sexuel de leur possible relation. Quant à Kelly est clairement inquiète, mais elle préfère encourager Claire à tenter l'aventure, car la docteure aura la maturité pour gérer une éventuelle déconvenue, combien cruelle soit-elle... Quant à Isaac, il est visiblement ravi que Claire l'invite à sortir avec elle, et s'empresse d'aller chercher conseil auprès du chef— ingénieur LaMarr afin d'expérimenter le plus efficacement les rituels humains de séduction et d'accouplement et d'envoyer le plus complet des rapports à sa planète— mère, Kaylon. Pour Claire, les étoiles semblent alors s'aligner : son fils cadet triomphe dans un petit concert de piano devant l'équipage, grâce aux leçons de Isaac qui est son professeur particulier depuis quelque temps déjà. Puis, suivant les conseils de LaMarr, Isaac a fait l'effort de s'habiller et d'apporter un bouquet de fleur alors qu'il accompagne ce soir— là la docteure au concert exceptionnel du philharmonique de l'Union des Planètes, qui fait la tournée des vaisseaux

de l'Union, et le concert s'ouvre une orchestration inédite de sa chanson préférée.



S02E07 – Déflecteurs : Contre toute attente, Kelly Grayson rompt

avec Cassius, l'instituteur de bord juste après que celui— ci lui ait proposé un voyage en amoureux : elle n'a pas de temps pour ce genre chose, son travail passe avant— tout. Ed, l'ex de Kelly cache à peine sa joie, persuadé que Kelly va ensuite choisir de lui revenir, alors qu'il jalousait Cassius. Dans le même temps, l'USS Orville accueille Locar l'ex de Bortus, un ingénieur Moclan surdoué chargé d'optimiser les boucliers anti— missiles du vaisseau. Curieusement, Bortus ne souhaite pas revoir son ex, alors que Klyden, l'époux de Bortus semble très enthousiaste de les avoir tous les deux à dîner. Quand à Talla, l'officier de la sécurité, elle admire la conscience professionnel du Moclan et se trouve heureuse de l'assister et lui faire visiter le bord, en particulier une simulation holographique réconfortante et romantique du New— York en 1945.



S02E08-10 –

Identité : Claire a réuni ses enfants pour leur annoncer qu'elle et l'officier scientifique androïde Isaac sortent ensemble, ce que tout le monde à bord sait déjà. Claire

demande alors leur accord à son cadet Ty et son aîné Marcus. Comme les deux garçons se rejouissent de son bonheur et reconnaissent Isaac comme leur futur père, Claire ne se tient plus de joie. C'est alors qu'Isaac s'effondre et la lumière de ses "yeux" s'éteint.

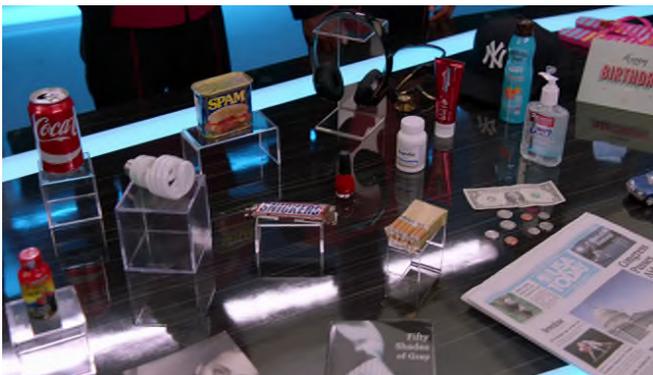
Claire ne peut rien faire, le chef— ingénieur pourrait ouvrir Isaac et tenter d'en savoir davantage, mais Claire refuse : Isaac est un être pensant, elle ne veut prendre aucun risque. Ne reste donc plus qu'une option, que le capitaine Ed Mercer plaide auprès de l'Union Planétaire : se rendre à Kylon, la planète— mère d'Isaac, jusqu'ici interdite aux vaisseaux de l'Union. Ed estime que puisque c'est la planète Kylon qui elle— même leur a envoyé Isaac comme observateur à bord de l'Orville, les Kylons ne pourront leur refuser d'essayer de sauver Isaac.



S02E10 – Le sang des patriotes :

Contraint et forcé par son commandement, le capitaine Ed Mercer se retrouve à initier les pourparlers de paix avec les Krills, une espèce des plus belliqueuses dont

Ed a affronté déjà deux fois et dont il est cordialement haï. Mais au moment du rendez-vous avec le vaisseau Krill amenant la délégation diplomatique, une navette Krill sortie de nulle part fait irruption, mitraillée par les Krills, avec à son bord un fugitif humain échappé des camps de concentration Krill, qui réclame l'asile à bord de l'Orville. Ed accorde temporairement l'asile aux fugitifs, un père et sa fille connus du pilote Gordon, tout en promettant de les livrer aux Krills si jamais ils sont vraiment responsables des crimes dont les Krills les accusent : tout dépendra des résultats de l'enquête et de la patience dont feront preuve les Krills, tandis que l'Union Planétaire fait clairement pression sur Ed : les pourparlers de paix doivent aboutir, et la vie des fugitifs ne compte pas face à la possibilité de mettre fin à la guerre entre l'Union et les Krills et toutes les vies dans les deux camps qui pourraient être épargnées.



S02E11 – Impression durable :

Une mission archéologique présente au capitaine Ed Mercer sa dernière trouvaille, une capsule temporelle, c'est-à-dire une

boîte scellée et enterrée en 2015 à Saratoga Spring dans l'état de New—York. Outre des cigarettes dont Bortus trouve l'odeur particulièrement envoûtante, le contenu de la capsule inclue un smartphone que le chef—ingénieur LaMarr parvient à réactiver, ce qui permet de visionner le message vidéo laissé par la jolie et naïve Laura Huggins... Or le message

vidéo touche le pilote Gordon au point qu'il demande à l'ordinateur de bord de simuler pour lui la vie de Laura. Gordon est immédiatement séduit par cette vie calquée sur des épisodes de sit— com de l'époque, pleine de fêtes entre amis, de soirée— jeux, de musique live. Plus Laura vient de rompre avec son petit ami et Gordon lui n'a jamais trouvé une femme à bord qui veuille de lui, éternel adolescent échappé des années 2000.

S02E12 –

Sanctuaire : La planète Moclus insiste pour que The Orville laisse les ingénieurs Moclans procéder à une mise à niveau de son armement, dans la perspective d'une nouvelle



confrontation avec l'envahisseur. Le capitaine Ed Mercer accepte avec réticence, d'autant qu'en échange ils doivent transporter un couple de Moclans jusqu'à un rendez-vous avec un autre vaisseau, et que les Moclans ont désormais la réputation d'entrer systématiquement en conflit avec les règles éthiques de l'Union des Planètes. Les problèmes ne tardent pas à pointer le bout de leurs vilains nez car à peine installés dans leur cabine, le couple Moclans pirate une quantité considérable d'énergie de bord. Prudemment, on envoie Bortus, le commandant en second moclans jouer les médiateurs.

S02E13 – Demain et demain et demain :

Dans la cafétéria, Gordon raconte à la chef de la sécurité Talla comment Kelly, la commandant en second et ex du capitaine Mercer, l'avait fait boire plus d'alcool que de raison. Kelly



proteste : c'est faux ; Ed confirme, et il était le seul à vampire. Gordon raconte la suite de l'histoire, puis Talla et Gordon vont se coucher. Ed

Mercer avoue qu'il regrette ces jours où ils étaient ensemble – et pas seulement les beuveries. Kelly lui demande s'il se souvient du jour où, après l'avoir rencontrée pour la première fois, il l'avait appelée le lendemain matin, à 9 heures. Et elle était furieuse d'être réveillée si tôt. Ed Mercer, persiste : vivre à nouveau avec Kelly n'est pas inenvisageable pour lui. Mais Kelly écarte la proposition : ces années-là étaient amusantes, mais ce n'était pas vraiment de l'amour. Elle n'a pas changé d'avis : The Orville est comme un nouveau monde, et le passé ressemble désormais à une autre vie, une autre vie géniale, mais ils ont ce travail maintenant, ils font une bonne équipe et sont meilleurs amis qu'époux, et elle ne pense toujours pas qu'un premier officier et un capitaine qui couchent ensemble est une bonne idée.

Plus tard, dans le laboratoire annexé à la salle des machines, le chef ingénieur La Marr félicite l'androïde Isaac pour son travail. Humblement, Isaac explique que le travail avait déjà été pratiquement achevé par le professeur Aranov, et ce qu'il a ajouté permettra simplement de lier le champ temporel à la conscience d'une créature biologique ou artificielle, ce qui permettrait en théorie de voyager dans le temps comme aujourd'hui ils voyagent dans l'Espace.

Kelly Grayson interrompt la conversation : c'est au tour de LaMarr d'analyser le condenseur du champ Dysonium, sachant qu'ils dormiront tous beaucoup mieux en sachant que c'est LaMarr qui s'y colle personnellement. LaMarr s'en va en grommelant qu'elle devrait essayer les somnifères, et Kelly répond qu'elle en prendra un aussi.

Mais une fois dans le couloir, LaMarr est pratiquement jeté à terre par une secousse, et les lumières virent au bleu : l'USS Orville vient de traverser une onde gravitationnelle massive. – un phénomène naturel selon La Marr, provenant probablement d'une étoile à neutron, quelque part. Selon Talla, il n'y aurait aucun dommage, mais le capitaine Mercer veut un rapport complet. Dans le laboratoire, Kelly veut remonter sur la passerelle et abandonne Isaac à ses recherches. Mais à peine l'androïde a-t-il tourné le dos, qu'une jeune femme toussote derrière lui : à nouveau Kelly Grayson, cette fois en chemise de nuit et les cheveux longs. Visiblement troublée, Kelly demande à Isaac où elle se trouve.

FR : The Orville, la saison 2 de 2018. Diffusée aux USA à partir du 30 septembre 2018 ; créée par Seth MacFarlane (également acteur) ; avec Seth MacFarlane, Chad L. Coleman, Scott Grimes, Mark Jackson, Penny Johnson Jerald, J. Lee, Peter Macon, Adrienne Palicki, Halston Sage, Jessica Szohr

S02E14 – La route que l'on n'a pas prise :

Revenue à son époque, la jeune Kelly Grayson refuse de revoir Ed Mercer. Ainsi elle n'aura jamais à souffrir d'un mariage raté et pourra commander son propre vaisseau, et fonder... Euh, en



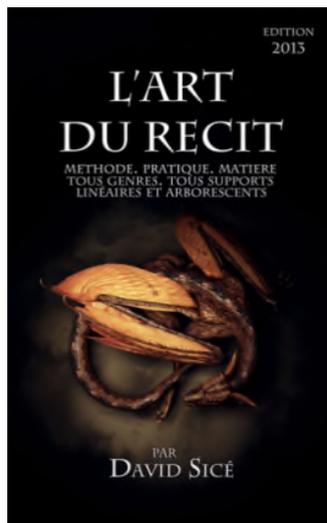
fait non. Parce que Ed Mercer n'a jamais commandé The Orville et parce que la doctresse Claire et ses deux garçons n'ont jamais eu à embarquer à bord, les Kaylons ont envahi l'Union planétaire et exterminé sa flotte et la presque totalité de sa population. Ignorant tout de tout ce qui a pu être et n'est plus désormais, Ed et Gordon survivent à bord d'une simple navette, en pillant des postes abandonnés dissimulés sur des planètes isolées. Mais les drones Kaylons les talonnent..

L'ART DU RÉCIT

L'école et les ateliers d'écriture ne vous donnent simplement pas les outils qui permettent d'écrire ce que vous voulez, quand vous voulez et sans aucun stress.

Découvrez les premiers chapitres gratuitement sur Amazon.fr, sur Davonline.com et sur etrangeetoile.fr.

L'art du récit rassemble et teste avec vous toutes les techniques pour commencer, terminer et perfectionner vos textes – de la page blanche au point final, en trois parties : **méthodique** – apprenez et écrivez) ; **intuitive** – écrivez sans avoir à apprendre ; et **stimulante** – explorez le domaine de la Science-fiction, du Fantastique et de la Fantasy, et laissez votre imagination s'enflammer.



97 The Orville 2019



Because the TV series **The Orville** went where no **Star Trek** series goes anymore, and also no TV series goes at the moment, the second season of **Seth Macfarlane**'s humanistic comedy was much awaited by its audience. The broadcast of the first episode is postponed to the extreme at the end of 2018, and, surprisingly, it is actually the last episode of the first season, which was not part of any great heroic plot and tells exactly what **Seth Macfarlane** wanted, life aboard a cruiser of the future.

Never give up, surrender if you really have to

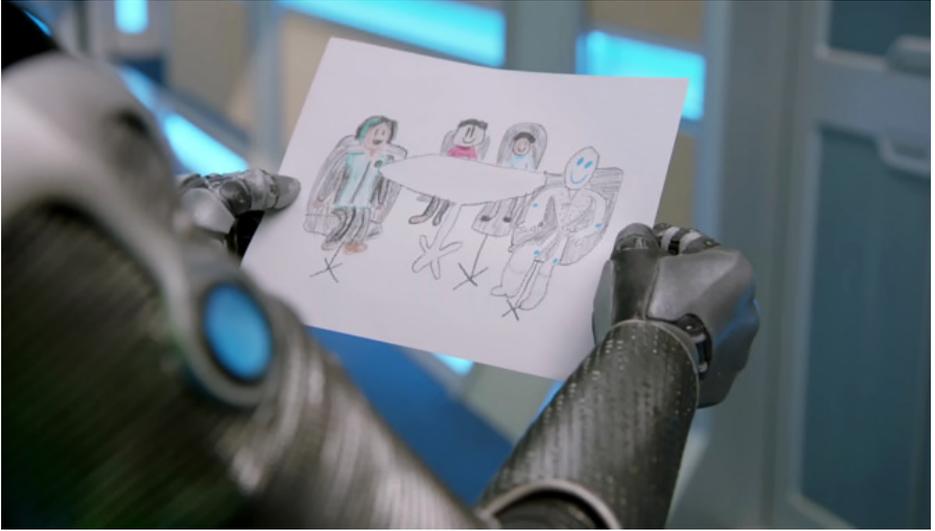
The second episode is even more destabilizing, I let you discover why, but very quickly the gags and twists prepared long in advance by **Seth MacFarlane** shine again, and strong. The season culminates in a joyful chorus, both a perfect romantic comedy and a pure Science fiction, while being the perfect pastiche of **Star Trek the Next Generation** and immersion in a universe of human Space Opera and giving faith in Humanity, which is extremely rare nowadays.



Thirdly, **The Orville** continues its glory laps with episodes catching up with the threads launched since the first season and once again, echoing the very cruel topicality: the revolting scene where the United Planet Parliament decides to sacrifice the innocent to the Moclan moral dictatorship in order not to risk weakening the military power of the united planets is obviously the pure reflection, with some crucial details almost, of the international scene facing the crimes against humanity that certain US— led coalition is accumulating. It was necessary to dare, it will not shock anyone and **Seth MacFarlane** does not betray himself.

Oh, the Utopia !

Finally, the supreme irony of the last episodes is of course not in the arched plots and Trekien pastiches, but in the fact that the famous untaken road, which leads to the destruction of the Earth, takes place almost entirely in **Star Wars** style settings, subtle allusion I suppose to the total horror that the new **Star Wars** by **Disney** are in the eyes of fans who may have known the untouched versions of the original trilogy, and especially their scripts worthy of the name, free of propaganda and simply pure Fantasy Space Opera. Due to the COVID "crisis", the third season was delayed, even though season two had already arrived late. Anticipating the drop in television ratings, the series also found a home on **Hulu**, Disney's American streaming site for teenagers.



In France, the series was first broadcast on **Canal Less** of Series and then landed on **Disney Less**. Fortunately the first two seasons were released on German DVD with French subtitles and good sound and picture, although we dreamed of blu-rays and they never made them. The third season announced for March 10, 2022 in the USA on **Hulu** is highly anticipated because we need to wash our eyes of 2022 and because **MacFarlane** should evoke as usual the questions raised by the current events of the last three years with his usual relevance.



100 EPISODES GUIDE FROM SEASON 2



S02E01 = S01E13
– **Ja'Loja** : In the corner of the USS Orville's foyer, an antique record player plays As Time Goes By, a nostalgic piano tune from the movie Casablanca. Captain Ed Mercer, astonished, asks

the bartender, an alien with two frontal horns, how long he's had the thing. The bartender replies that he had the record player made last week by the computer: he's trying to warm up the atmosphere in the bar, just to send out good vibes, as Mercer well knows. Mercer replies sarcastically, the jazz atmosphere of the guy who gets depressed at the bar late at night, yes, he knows it well, he can contribute to that kind of atmosphere... The bartender serves the captain his drink, and then points out that because of this one, he's going to have to order an extra month's supply of that kind of bottle. Mercer then asks the bartender if he knows what the worst days on board are: they're the days when you can't occupy your mind - no Krill invasion, no space anomaly... And all your thoughts curl up on themselves.

Along comes Alara, the little officer in charge of security on board, who asks Mercer if she can join him at the bar. Mercer invites her to do so, as he might need an extra liver. Alara laughs: Selayans don't have livers! But as Alara goes to order her drink, the bartender beats her to it: she wants a double tequila Selayan. Alara grimaces: is she that much of a wreck? The bartender doesn't answer and leaves. Alara asks Mercer if he would prefer to be left alone, because she can go and sit further away. Mercer replies that it's fine. Alara then notices that lately she has been seeing him alone for hours on end. Mercer is alarmed: is Alara telling him that the crew is starting to talk? Alara reassures him: no, nothing like that. Then she adds that she knows it's none of her business, but if Mercer needs an ear, she has two big pointy ears. Mercer replies that it's nice, but nothing happens that the whole crew doesn't already know. Alara replies that Mercer must believe him, it's something she understands very well: she's used to people gossiping about her loves. Mercer sighs and replies that there are times when he thinks the two of them have more in common than anyone

else on board: they both know they're good at their jobs, and they're both haunted by that little voice that keeps saying they don't deserve their place on board. And they are both alcoholics. They are interrupted by the bartender who has come to warn Ed Mercer that someone is coming to join their party: none other than Bortus, First Officer Mochlan, who immediately points out that he has not come to "imbibe" but to ask Mercer to alter the USS Orville's flight plan. Mercer is alarmed: for what new destination? Bortus replies: Moclus, his home planet. Mercer is worried: isn't this another baby story? Bortus reassures him: no. However, he reminds his captain that he knows that Moclans only urinate once a year. Well, it's his turn. As Alara and Mercer exchange a dismayed look, the barman comments: Mercer was complaining that he had nothing to do at the moment, so...

S02E02 — Primal

Urges: A sun in eruption and its planet ravaged by its proximity. On the bridge, the crew is rather impressed by the scene. For Xelayan Lieutenant Alara Kitan, the planet's



predicted destruction seems so sad and lonely. To this, Isaac replies that the tendency of biological life forms to anthropomorphise inanimate objects is irrational. And the android (!) assures us that the planet is not aware of its solitary status. Doctor Claire Finn then asks how many planets the solar system originally had. Commander Kelly Grayson replies that there were a total of eleven planets in the system.

Chief engineer John LaMarr comments: ten planets gobbled up by a hungry star - let him be reminded not to visit Earth the day it happens there. Isaac immediately corrects: Earth's sun won't become a red super giant for another five billion years and LaMarr will be long dead and forgotten by then. LaMarr laughs: there will certainly be a few more ladies talking about him. Alara smiles, but for his part, pilot Gordon Malloy remains glum and remarks that it's a bit sadistic of them to do nothing but watch a helpless planet being vaporised. Isaac protests that a stellar incineration is one of the rarest sights in the galaxy - they're lucky to be able to see it up close. Captain Ed Mercer replies that they have three

days before this little guy is toast, so everyone will have time to say goodbye. Isaac's science station tinkles, and the android looks back at his captain: the planet's atmosphere is beginning to evaporate. Kelly Grayson immediately asks the on-board computer to zoom in on the phenomenon, and on the bridge's front holographic screen, the planet's clouds begin to drift through space. Alara seems on the verge of tears, while Claire, horrified, lets out a "look at that! Cynically, Kelly replies that when the oceans start to boil, they will be treated to an even greater spectacle.

It is then that Lieutenant Commander Bortus coldly intervenes: his duty ends in fifteen minutes, he asks permission to leave earlier. Ed is surprised: he agrees, but doesn't Bortus want to see the rest of what is happening? Bortus answers that it is very interesting but he is not feeling well. Ed says "see you tomorrow", and as Bortus leaves the bridge, he leans over to Kelly and remarks: this is the third time this week that he has done this to them. Kelly replies that Bortus might lay an egg again. Ed looks catastrophized... In the corridor, Bortus' personal communicator rings: it is her husband Klyden who is indignant - why hasn't Bortus come home already? Unperturbed, Bortus replies that he is sorry, but he is again held up at work until late at night. Klyden retorts that Bortus has been working late all week, it's too much, he has to go home, plus Klyden has made a pudding. Bortus replies that his duty to the ship comes first, so they will eat pudding another time. Bortus cuts off the communication, and stops in front of the holodeck door. He passes through the airlock, then enters the brightly lit, absolutely empty hall. Then he orders the Bortus 486 simulation to be run, and suddenly it is night, and a fire burns in front of a hut while an animal howls in the distance. Another Moclan comes to meet Bortus, wearing a loincloth, to assure him that he was waiting for him. And

the two Moclans kiss languidly...



S02E03 – Home:

The cafeteria (Mess) of the USS Orville. At the table of Alara, the head of Selayan security, pilot Gordon Malloy was waiting for the arrival of Isaac, the

Kaylonian android science officer. When Isaac finally showed up, Gordon jumped out of his chair, followed by John LaMarr, the chief engineer, who repeated that "it's on! Gordon takes his plate away from Alara, who

protests: she is eating! Gordon replies that it is now an official Friday night tradition that she cannot refuse them. And he drags Isaac to sit opposite Alara. Isaac protests: he still can't understand the purpose of this ritual. Alara tells him that she is sorry to reveal that she and he are circus animals.

The horned bartender Olix then invites the audience to bet, and Yaphit, the gelatinous engineer, asks to be reminded of the score, which Gordon does: so far, Alara has won 16 times and Isaac 14 times. Resigned, Alara asks for it to be over and offers her arm for the game. Bortus then orders Alara not to lose as he has bet on her. LaMarr places Isaac's hand in Alara's and starts the arm wrestling. Everyone starts shouting and at one point Alara looks like she is going to win, then it's Isaac's turn. Alara resists, then screams, and a loud crack is heard. Isaac then wins the game, and as everyone is counting their winnings, Alara asks Gordon to call the doctor Claire: she thinks her arm is broken. In the infirmary, Claire treats Alara's arm and asks her if it's better. It is. Claire says that the fracture was clean and that half an hour will be enough to mend the bone, but that she should not strain her arm until then. Then Alara asks Claire: how could this happen to her? She knows that Isaac is stronger than she is, but to break his arm ... with earthly gravity?

Claire returns to her patient and asks her how long she has been feeling different - is she feeling abnormal fatigue, inflammation? Alara says yes, maybe a little, but she has been doing a lot of sport recently. But why does Claire ask her this? The doctor replies that she has lost twenty percent of her muscle mass, and her bone density has dropped by five percent: her strength is deteriorating! Captain Ed Mercer and his second in command, Kelly Grayson, came to sickbay to hear Claire's report on Alara's condition: physical deterioration following a change in gravity is nothing new - it happened to the first human astronauts. Even with physical training, muscle mass and strength inevitably decline in the absence of gravity. Kelly then wonders if this has happened to other Selayans. Claire confirms other cases, but the atrophy seems to strike Alara more quickly, perhaps because she left her home planet so young.

Alara asks Claire what she should do. Claire replies that the good news is that the effect is not yet permanent: if Alara can re-acclimatise to Selayan gravity, she has a 90% chance of regaining her strength. Captain Ed Mercer then asks how Alara could reacclimate. Claire replies that Alara must return to her home planet. Alara worries about how long, and Claire replies that there is no way of knowing. There have been cases of Selayans recovering in a few weeks, and others where it took longer. Alara

asks how long, and Claire replies that the longest recovery period was close to four years, and one subject... never recovered, and never left Xelaya again. Alara then asks what would happen if she did not return to Xelaya. Claire replies that Alara's body would completely adapt to Earth's gravity, and she would never be able to return to Xelaya: she would be crushed by the local gravity like grapes in a press, unless she wore a protective suit. Ed asks when Alara will have to leave the USS Orville, and Claire replies, as soon as possible.



S02E04 – Nothing Left on Earth

Excepting Fishes:

Lieutenant Tharl, who is replacing Alara in security, takes up his post in a tracksuit, which catches the eye of Commander Kelly Grayson, who

immediately asks him if there is anything wrong with his ordinary uniform. Tharl is more than a little sweaty, he replies as if nothing had happened that he was jogging in the holographic simulator and had forgotten what time it was, so he figured he'd take his shift without changing, but he could also change if Kelly preferred. Disgusted, Kelly agrees: let him go and change. But Captain Ed Mercer holds the alien back: Tharl is on night watch, so his outfit will do for this time. Kelly then remarks to Ed that he has been very relaxed lately. Ed is surprised: isn't he usually relaxed? Kelly replies that no, there is something different about his mood. Ed replies that he is just doing his job, nothing new about that. But he can be stricter if Kelly wants. Kelly says no, but that this is probably the best time to tell him that they will have to stop over on Epsilon 5 for a delivery.

In the cockpit, Gordon is indignant : still? it seems that all their recent missions consist in making deliveries ! Kelly explains that the synthesizers in the outpost have failed, and that the USS Orville is the nearest ship. Gordon replies that the USS Orville is supposed to be exploring Space, and they have become the pizza delivery guy! Resigned, the pilot turns back to his console.

Blonde Lieutenant Janet Tyler arrives to present her captain with the report Ed had asked for on dark matter within 25 parsecs. Ed, overjoyed,

thanks Lieutenant Janet, who asks if he wants anything else, but no, says Ed, that will be all. As the lieutenant leaves, Kelly takes a long look at Ed, who doesn't notice anything and then says that it's a quiet night so he'll go to bed early. Kelly replies that it's fine and says see you tomorrow. In fact, Ed goes to join Janet for a popcorn and whisky evening in front of a musical where Yul Brynner sings "is it a danger to trust each other ? because it is rare that we only want to do the four wishes of the other... But unless one day someone decides to trust someone else, there will be nothing left on Earth but fish. As Ed pretends to sing the last line, Janet asks Ed how many times he's seen this film and Ed says: many times - his parents thought it was important for Ed to see the classics. So yes - but one night Janet has to be the one to choose their film, because he feels like he always does. Janet replies that so far Ed has done very well, but she liked the one he showed her once, the one with the taxi driver, and to ask Ed the title of the film. A little surprised, Ed replies that the title of the film was "The Taxi Driver". Janet says that she liked that film.

Janet then shivers and is surprised that it is so cold in Ed's cab, who apologises: there is something wrong with the environmental control, and Ed keeps asking John to fix it. Ed gets up to get his jacket and cover Janet. They kiss. Then Janet worries: it's getting harder and harder to keep a low profile: Lieutenant Morris said today that Janet looked radiant. Ed says he knows: Kelly told him something very similar, and he wonders if it's time to go public. Janet then offers Ed a cruise - how long has it been since Ed has had any time off? Not since he took command of the USS Orville, Ed admits, and Janet reminds him that as a bonus he's dating a cartographer, so she knows all the best places in the galaxy. But when she

asks Ed if they're going to go for it, Ed replies that it's best to sleep on it, and they kiss.



S02E05 – All the World Is Birthday Cake: A humanoid president with white hair and a face adorned with silver crests asks his three ministers standing in

front of his desk if they are sure it will work, and the science minister replies that the technical plans have been checked by the best engineers. Makkal, the Minister of the Armed Forces then worries about the secrecy

of the operation, and the woman replies that he could have a modicum of confidence in her. The President then comments that at this point it doesn't matter whether the information is classified or not. The Science Minister then asked if the President meant that he was really going to send the message. The President replies that from his point of view, this discovery represents a turning point in the evolution of their civilisation: either they move forward or they will regress. The third minister protests (another soldier): shouldn't the Prefect (she means the president of the planet) discuss the issue further? The Prefect replies that there is nothing to discuss: the question is whether they do this or not. And standing up, with an intense look, the Prefect adds: he says they will. The Minister looks down and agrees.

The Prefect then asks if they can do it the next day, and Makkal replies that they are limited, but that everything should be fine. He asks if they should make the operation public. The Prefect replies, almost in a whisper: only if they find something. And the next day, the Prefect and his three ministers find themselves in an operations centre overlooking dozens of giant satellite dishes whose technicians are completing the alignment. The Minister of Science then tells the Prefect that all they need to do is say something. The President walks up to the big glass window and offers to keep it simple and asks his question: "Is there anyone up there?"

A shuttle lands in the main hangar of the USS Orville: it is the Xelayan Talla Keyali, who has come to introduce herself to Captain Ed Mercer and Commander Kelly Grayson to take over Alara Kitan's position. Ed is worried: he has read the official report but wanted to know Talla's side of the story, as she had punched his captain in the face during her previous assignment. Talla confirms, and she knocked him out. Talla says that they had just been badly beaten up by the Krills, that the ship had no power, including life support, and that they had sent out a call for help to which only a Janisi cruiser had responded. Kelly realises that she knows the Janisi by name, and Talla recalls that they are a ferocious matriarchal species from the Izar system, despising all males who appear dominant. They didn't realise they were Janisi until the video screen showed their captain. The Janisi had to help them, so they had to react and quickly: Talla punched his captain, and the next week broke his nose. And as a result, the Janisi repaired their entire power grid. Kelly concedes that this was well thought out and totally commendable. Talla replies that it was her duty and Ed concludes, embarrassed, that he hopes that next time Talla will warn him before hitting him, but the Xelayan replies that she can't promise him anything.



S02E06 – A Happy

Refrain: One morning in sickbay, Claire realises that not only has he saved her and her children's lives, but the android science officer

Isaac has been showing her little acts of kindness, without the android himself seeming to realise it. Claire realises that she is falling in love with a robot. She consults with Kelly: could she be projecting her own emotions onto someone who is notoriously incapable of feeling them? Claire does not want to worry about the sexual aspect of their possible relationship either. As for Kelly, she is clearly worried, but she prefers to encourage Claire to try the adventure, because the doctor will have the maturity to manage a possible disappointment, however cruel it may be...

As for Isaac, he is visibly delighted that Claire has asked him out, and hastens to seek advice from Chief Engineer LaMarr in order to most effectively experiment with human seduction and mating rituals and send the most complete report to his home planet, Kaylon. For Claire, the stars seem to align: her youngest son triumphs in a small piano concert in front of the crew, thanks to the lessons of Isaac, who has been his private teacher for some time now. Then, following LaMarr's advice, Isaac made the effort to dress up and bring a bouquet of flowers as he accompanied the doctor that evening to the special concert of the Union of Planets Philharmonic, which was touring the Union ships, and the concert opened with an unedited orchestration of his favourite song.



S02E07 – Deflectors:

Against all expectations, Kelly Grayson breaks up with Cassius, the on-board teacher, just after he has proposed her a romantic trip : she has no time for

this kind of thing, her work comes first. Ed, Kelly's ex, hardly hides his joy, convinced that Kelly will then choose to come back to him, whereas he was jealous of Cassius. At the same time, the USS Orville welcomes Locar, Bortus' ex, a gifted Moclan engineer in charge of optimising the

ship's anti-missile shields. Curiously, Bortus does not wish to see his ex again, while Klyden, Bortus' husband, seems very excited to have them both for dinner. As for Talla, the security officer, she admires Moclan's dedication and is happy to assist him and show him around the ship, including a comforting and romantic holographic simulation of New York in 1945.



S02E08 – Identity (first part) : Claire has gathered her children together to tell them that she and android science officer Isaac are dating, which everyone on board already knows. Claire

then asks her youngest son Ty and her oldest son Marcus for their approval.

As the two boys rejoice at her happiness and recognise Isaac as their future father, Claire is no longer happy. Then Isaac collapses and the light in his "eyes" goes out.. Claire can do nothing, the chief engineer could open Isaac and try to find out more, but Claire refuses: Isaac is a thinking being, she doesn't want to take any risks. This leaves only one option, which Captain Ed Mercer pleads with the Planetary Union: to go to Kaylon, Isaac's home planet, which has so far been off limits to Union ships. Ed believes that since it was Kaylon itself that sent Isaac to them as an observer on the Orville, the Kaylons cannot deny them the opportunity to try and save Isaac.



S02E09 – Identity (second part) : Despite the horror of the situation, Ty, the youngest son of the doctor Claire Finn, refuses to stay in the hold and wants to get to Isaac, who he believes will save them all.

Security chief Talla

Keyali narrowly misses the child and is shot instead. Ed gets their surveyors to arrange for Talla to be cared for by Claire, while the crew

looks for a plan to warn the Planetary Union, and in particular Earth, of the genocide that is coming. Then the USS Roosevelt comes to meet the USS Orville, surprised by the considerable diplomatic escort that now accompanies Captain Ed Mercer's ship.



S02E10 – Blood of

Patriots: Forced by his command, Captain Ed Mercer finds himself initiating peace talks with the Krills, a most warlike species that Ed has faced twice before and is cordially hated by. But just as the Krill ship bringing the diplomatic

delegation is about to rendezvous with the Orville, a Krill shuttle bursts in from nowhere, gunned down by the Krills, carrying a human fugitive from the Krill concentration camps, who claims asylum on board the Orville.

Ed temporarily grants asylum to the fugitives, a father and daughter known to Pilot Gordon, while promising to turn them over to the Krills if they are truly responsible for the crimes the Krills accuse them of: it all depends on the results of the investigation and the patience shown by the Krills, while the Planetary Union clearly puts pressure on Ed: the peace talks must succeed, and the lives of the fugitives do not count against the possibility of ending the war between the Union and the Krills and all the lives on

both sides that could be spared.



S02E11 – Lasting

Impressions: An archaeological mission presents Captain Ed Mercer with his latest find, a time capsule, a sealed box buried in 2015 in Saratoga

Spring, New York. In addition to cigarettes, the smell of which Bortus finds particularly bewitching, the contents of the capsule include a smartphone that Chief Engineer LaMarr manages to reactivate, which allows him to view the video message left by the pretty and naive Laura Huggins...

The video message affects pilot Gordon to the extent that he asks the onboard computer to simulate Laura's life for him. Gordon is immediately seduced by this life modelled on sit-com episodes of the time, full of parties with friends, game nights and live music. Plus Laura has just broken up with her boyfriend and Gordon has never found a woman on board who wants him, an eternal teenager escaped from the 2000s.



S02E12 – Sanctuary: The planet Moclus insists that The Orville let the Moclans' engineers upgrade their weaponry in preparation for

another confrontation with the invader. Captain Ed Mercer reluctantly agrees, especially since in exchange they must transport a couple of Moclans to a rendezvous with another ship, and the Moclans are now known to systematically conflict with the ethical rules of the Union of Planets. It doesn't take long for trouble to rear its ugly head, as no sooner have the Moclans settled into their cabin than they hack into a considerable amount of shipboard power. Cautiously, Bortus, the Moclans' second in command, is sent to mediate.

S02E13 – Tomorrow, and Tomorrow, and Tomorrow: The planet Moclus insists that The Orville let the Moclans' engineers upgrade their weaponry in preparation for another confrontation with the invader. Captain Ed Mercer reluctantly



agrees, especially since in exchange they must transport a couple of Moclans to a rendezvous with another ship, and the Moclans are now known to systematically conflict with the ethical rules of the Union of Planets. It doesn't take long for trouble to rear its ugly head, as no sooner have the Moclans settled into their cabin than they hack into a

considerable amount of shipboard power. Cautiously, Bortus, the Moclan second in command, is sent to mediate.

S02E14 – The Road Not

Taken: Back in her own time, young Kelly Grayson refuses to see Ed Mercer again. So she never has to suffer through a failed marriage and can command her own ship, and found...

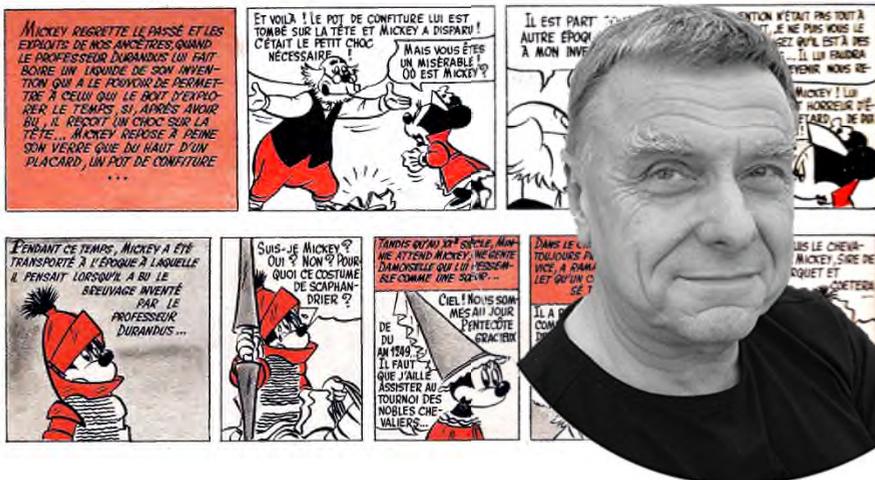


Well, actually, no. Because Ed Mercer never commanded the USS Orville, and because Dr. Claire and her two boys never had to come aboard, the Kaylons invaded the Union of Planets and wiped out its fleet and almost all of its population. Unaware of all that was and is no longer, Ed and Gordon survive on a simple shuttle, raiding abandoned outposts hidden on isolated planets. But Kaylons drones are hot on their heels.

The Orville, season 2 of 2018. Broadcast in the USA from 30 September 2018; created by par Seth MacFarlane (également acteur) ; with Seth MacFarlane, Chad L. Coleman, Scott Grimes, Mark Jackson, Penny Johnson Jerald, J. Lee, Peter Macon, Adrienne Palicki, Halston Sage, Jessica Szohr. The Orville returns March 10th, 2022 for its third season on Hulu USA.

end of the episodes guide

MICKEY à travers les siècles



112 Christian Grenier

Dès que j'ai su lire, j'ai commencé à passer autant de samedi après-midi que possible à la bibliothèque de mon quartier – ou plus exactement l'annexe de mon quartier de la bibliothèque municipale. Le rayon jeunesse était comme attendu bien fourni, mais le rayon Science-fiction adolescent et adulte l'était tout autant, même si je l'ignorais à l'époque. En revanche, ce sont bien les romans pour la jeunesse de Science-fiction de Christian Grenier que les bibliothécaires mettaient régulièrement en vedette — et que je m'empressais d'emprunter...

Résultat des courses, Christian Grenier est bien le premier auteur de Science-fiction que j'ai jamais lu, et si bien sûr, il m'est à cette heure impossible de chroniquer la totalité de son œuvre dans ce numéro, j'ai pu retrouver dans ma propre bibliothèque plusieurs des romans qui m'avaient tant impressionné, dans leur édition d'époque, et commander de ses récits, jusqu'à Zed, qui vient de paraître. Son blog est simplement extraordinaire de richesse et de justesse et en mission (impossible) de retrouver des éditions d'époque, j'ai regretté de n'avoir pas connu plus tôt l'existence de son essai **La Science-fiction, j'aime !** Un merci infini à un auteur formidable et généreux dont voici l'interview en deux parties, illustrée par de ses archives et de ses récits.

Quels sont les livres, films, bandes dessinées (de Science-fiction, Fantasy ou Fantastique) de votre jeunesse que vous recommandez en priorité au jeune lecteur (Science-fiction ou pas) ?

Ma jeunesse a été baignée par le théâtre. J'allais rarement au cinéma et je crois que jusqu'à l'âge de vingt ans (1965), je n'ai vu aucun film relevant de la SF. En revanche, j'ai été abonné très tôt (en 1951) au magazine **Mickey** d'après-guerre, j'en possède encore les cent premiers numéros ! J'ai lu, sans savoir qu'il s'agissait de SF, les épisodes de **Mickey à travers les siècles** : le héros, à chaque fois qu'il recevait un coup sur la tête, se retrouvait projeté dans le passé et devenait le compagnon ou le complice d'un roi ou d'un personnage célèbre, une façon pédagogique et détournée d'apprendre l'Histoire ! J'ai lu aussi, par épisodes, les romans de Ridder Haggard : à l'époque, **She** était rebaptisé **La cité sous la montagne** ! À sept ans, j'ignorais la signification du mot *fantastique*.



Un Roman extraordinaire de H. RIDER HAGGARD

un bloc de rocher sur une énorme sphère en colossale silhouette allée de lignes que, lorsque et ombrée par la douce la respiration s'arrêta et mon cœur cessa de battre. taillée dans un marbre si encore lorsque les rayons hauteur était certainement

ment pour détacher mes andai-je en me tournant « perspicacité. ô Holly ? » tu de ton intelligence, de gination ? C'est la Vérité et invitait les hommes à aide ce qui est écrit sur le te d'un texte extrait des i peuple de Kôr » aier jusqu'au pied de la effet, profondément gravé sption encore déchiffrable. it sur-le-champ : adre-t-il donc jamais sou- nifier mon visage ? A celui i, je donnerais la paix, je le pouvoir d'accomplir des ant qu'aucun homme n'au- le soulève son

Méera... Ayesha, « la du peuple de sour elle qu'il Il avait bien us la trouver, uand même,

i ainsi », si-je omme cher- ore, la vérité, as. Et, comme te inscription, as, car c'est it qu'ils seront

rnier regard à : d'où semblait l'enveloppe du ant et d'une ise.

ait demi-tour, s cours encore ar la lune. a statue de la d'autant plus oamem, j'avais rquer, sur la re, un ensem- tant, semblait- vants continents. vait-ils donc temps, avant : ronde ?

nt l'aube, les éveillement. nes fait notre bassin de mar- ure des cours émes la reine. tenait à deux

pas de sa litière. Autour d'elle, le vieux Billat et deux porteurs se dépêchaient de réunir les bagages. Selon son habitude, Ayesha, tout comme la Vérité, avait volé son visage, et je fus surpris de constater une fois de plus qu'elle semblait se plaire à cacher sa beauté. Je remarquai cependant qu'elle paraissait avoir changé d'attitude. Elle n'avait plus ce maintien fier et presque hautain qu'elle gardait dans presque toutes les circonstances de la vie. A notre approche, elle leva la tête et nous accueillit aimablement. Comme Léo lui demandait si elle avait bien dormi :

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS.
— Léo l'écuyer et son tuteur Héloï, sur le fond de très anciens manuscrits liés par le poète de Léo, se sont aventurés en Afrique inconnue à la recherche d'une « Cité sous la montagne ». Ils l'ont découverte au même temps que la reine Ayesha. Cette dernière tient les deux hommes esclave à son pouvoir magique. Elle prétend vivre depuis 2000 ans et affirme que Léo est Kallikratès, qu'elle son père... Elle connaît les deux hommes de la savoir jusqu'à un gouffre d'où jaillit la Flamme de Vie d'où elle prétend tirer son immortalité. C'est une véritable épopée. Job, leur vieux serviteur, les accompagne.

« Non, cher Kallikratès », répondit-elle, « j'ai au contraire très mal dormi. Des rêves bizarres et souvent sinistres ont obsédé mon esprit. Je ne sais ce qu'ils présagent. Il me semble que je suis menacé d'un malheur. Pourtant, je ne suis-je pas au-dessus de tous les malheurs ? »

Puis, avec beaucoup de douceur : « Parfois je me demande... s'il m'arrivait quelque chose... si, par exemple, je dormais pendant une période assez longue, et si, toi, tu restais éveillé... je me demande si tu penserais quelquefois à moi et si tu

Bientôt après, nous c ville en ruine. Autour de les palais désinait leur Lorsque le premier rayon sur ce désert de pierres, les portes penées dans les regret un ultime regard à voulu pouvoir explorer p rejoignis mes compagnons, le fossé extérieur et s'enga Un peu plus tard, lorsqu levé, Ayesha parut retrot tuel. Elle attribuait la d venait de traverser à l' temple où nous avions pè

« A en croire les pmit dit-elle, « Kôr serait ban par penser qu'ils ont raiso mal dormi depuis ma loim sommeil, je l'ai vu main mes pieds, ô Kallikratès me sont néfastes. Jamais Après une courte halt repas de midi, nous rept entraîné et, deux heures p au pied d'un volcan qui : devant nous à une haut cents mètres. Il nous fall reste, je ne voyais pas la notre route.

« Nos épreuves ne fo Ayesha en descendant de qu'il va falloir nous sépa mais, ne comptons plus

Puis, se tournant ven attendre en cet court ball repas sans doute, à in Billat s'inclina et rép selon ta volonté, ô reine, dre jusqu'à la fin des te

Pendant un instant, Enn, elle me dit : « Il vi ment trempé ves que nous En outre, je parlai avec vais vous de Job, lorsqu paroles, me yeux, de ne

« Monsieur porte une é moins ! J'en j'ai très peu hient de cel manger ! »

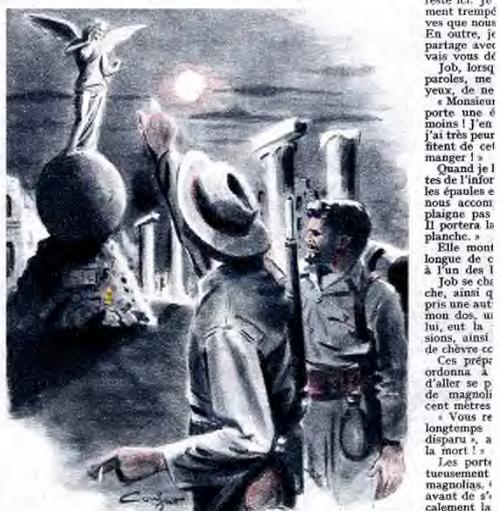
« Quand je l tes de l'Infor les épaules e nous accom plains pas Il portera la planche. »

Elle mont longue de c à l'un des i Job se ché, ainsi q pris une aut mon dos, u lui, ent la sions, ainsi de chères ec

Ces prépe ordonna à d'aller se p de magnoli cent mètres

« Vous re longtemps disparu », a la mort ! »

Les port teusement magnolias, à avant de s' calmement la basse : « Je qu'à la tien



Ce monument étrange avait pour socle un bloc de rocher...

Faut-il recommander ces lectures à des jeunes d'aujourd'hui ? Je n'en suis pas sûr ! Je peux évoquer leur influence sur moi — mais je doute qu'ils passionnent le jeune lectorat contemporain.



Dès 1952, j'étais abonné à *Tintin* et à *Spirou* — j'en possède encore les numéros. Mon cadeau de Noël était en général un album *Tintin*, en particulier les aventures qu'il avait vécues dans les magazines que je n'avais pas lus. Eh oui : dans les années cinquante, Hergé livrait chaque semaine une page de l'aventure en cours. Ainsi, fin 1952, j'ai assisté au décollage de la fusée de Tournesol pour la Lune (magazines N° 214 et 215). Cinq ans plus tard, les Soviétiques lançaient le premier Spoutnik !

Si j'avais de vieilles BD à recommander aux jeunes lecteurs, ce serait bien sûr *Objectif Lune* et *On a marché sur la Lune*. Et, pour les plus courageux, l'intégralité des aventures de *Blake et Mortimer*,

notamment ceux que j'ai lus par épisodes : **La marque jaune**, **SOS Météores** et **Le Piège diabolique**, devenus des classiques.

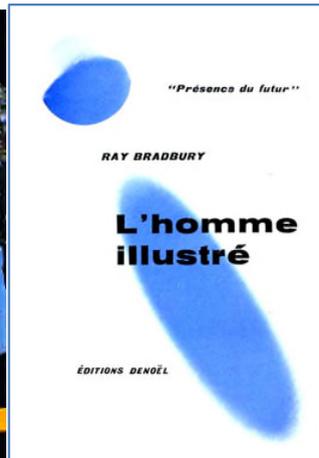
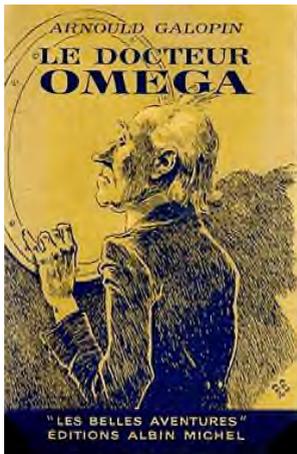


Les romans ? A huit ou dix ans, je les achetais d'occasion, au marché aux Puces (c'était la promenade du dimanche !), la plupart dans la vieille collection *Bibliothèque Verte* d'avant-guerre : les Jules Verne (parfois l'édition d'origine, chez Hetzel !). Un roman de SF, hors collection, a baigné mon enfance : **Docteur Oméga**, sous-titré **Aventures fantastiques de trois Français dans la planète Mars** (NDR : d'Arnould Galopin) Je n'en recommanderais aucun aux jeunes lecteurs d'aujourd'hui ! Jules Verne, notamment, est devenu difficile à lire.

Ce n'est plus le cas si l'on passe aux trois collections **Fleuve Noir**, **Présence du Futur** et **Le Rayon fantastique**. Je les ai découvertes sur le tard, au milieu des années soixante — j'avais vingt ans ! Un roman du **Fleuve Noir Anticipation** à recommander ? **Niourk** de Stefan Wul, évidemment ! C'est le titre que j'ai repris en 1982 quand Gallimard m'a demandé de créer la série SF en **Folio-Junior** chez Gallimard. Elisabeth Gilles l'avait d'ailleurs déjà réédité chez Denoël ; mais il se vendait mal, et sa sortie en littérature jeunesse l'a révélé au public.

En *Présence du Futur* ? Hélas, j'hésite entre des dizaines, des centaines de titres. Mais parmi les premiers, ceux de Bradbury sortent du lot. Avec *Fahrenheit 451* bien sûr (qu'on relit au collège, parfois grâce à mon récent *Virus LIV 3* que j'ai dédié à Bradbury et qui prend le contrepied de *Fahrenheit*) mais surtout – et ce sera mon choix :

L'Homme illustré. D'abord parce que j'ai puisé dans ce recueil de nombreux textes pour ma série *Folio Junior SF* (*La ville, Kaléidoscope, La brousse, la pluie...*) mais aussi parce que le meilleur de la SF se trouve souvent dans les nouvelles.



Docteur qui ? Docteur Omega !... désolé, je n'ai pas pu m'empêcher.

Pour le *Rayon Fantastique*, c'est plus facile puisque le choix est restreint avec ses 119 titres. Mais ce serait *Le gambit des Etoiles* de Gérard Klein, l'un des premiers romans qui m'a fait découvrir la SF et que son auteur a judicieusement fait reparaitre au *Livre de poche Jeunesse*.

Quant aux magazines, le choix est plus difficile. À l'époque, je les achetais au numéro, et en fonction de mon argent de poche. Je me souviens notamment, dans *Meteor* d'une aventure du docteur Spencer (et ses complices Spade et Texas) sur la planète *Rapida*, où les habitants se déplaçaient et vivaient à toute vitesse, pouvant dans la journée tomber amoureux, se marier, faire un voyage de noce et se séparer, pas très loin de nos sociétés où règnent l'urgence et le rendement. À noter que la future série télévisée *Cosmos 1999* aura d'étranges ressemblances avec un grand nombre de ces récits des années cinquante...



Y-a-t-il des livres, films, séries télévisées, bandes dessinées, jeux vidéo actuels qui vous ont récemment impressionnés, quel que soit le genre ?

Ces questions me prouvent que je dois mener une vie culturelle très décalée... En effet, je vais rarement au cinéma, les films récents que je regarde à la télé soulèvent rarement mon enthousiasme. Je ne lis pas de BD — encore moins de mangas. Je ne suis aucune série, même celles dont tout le monde parle (et dont mon fils me dit le plus grand bien...). Et même si mes thrillers technologiques traitent souvent des réseaux sociaux et de l'informatique, je ne joue à aucun jeu vidéo — je ne suis pas non plus sur *Facebook* et j'ignore *Snapchat*...

Pour les lecteurs qui jugeraient que je ne réponds pas à la question (ou qui n'auraient pas compris que l'image joue un rôle mineur dans ma vie !), je préciserai que je suis un incondicional de Stanley Kubrick, Fellini, Mike Leigh, Pedro Almodovar... Mes films culte sont *Barry Lindon*, *2001 l'Odyssée de l'espace*, *Blade Runner*, *Bienvenue à Gattaca*, *Fellini Roma*, *La cité des femmes*, *Secrets et mensonges* — mais aussi, pour ratisser plus large (?) et rester dans la SF, *Contact*,

Avatar et *Rencontres du 3ème type*, dont l'humanisme me touche. Les suites, remake et imitations m'ont peu convaincu.

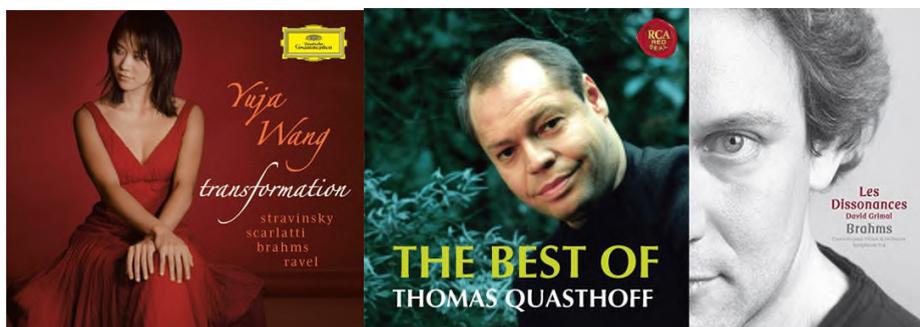


En revanche, sur le plan des livres, la place risque de me manquer et je vais devoir limiter mon propos... ou renvoyer les lecteurs vers mon site : ils y trouveront chaque semaine la critique d'un des livres que j'ai lus récemment. Pas forcément un livre récent. On y trouvera de la littérature jeunesse, de la poésie, du théâtre, des essais, des classiques, des polars, de la SF, des romans historiques...

Un livre récent ? Soit. Pour la SF, j'évoquerais la trilogie de Liu Cixin : *Le problème à trois corps*, réservé à un lectorat qui accepte la hard science. Pour le polar, j'avoue avoir été bluffé par *Yeruldelgger*, roman d'un jeune auteur de 70 ans, Patrick Manoukian alias Ian Manook. Je n'ai pas encore lu le *Notre Dame* de Ken Follett mais je vais le faire en toute confiance : j'ai lu tout Ken Follett qui est (avec John Le Carré et Jean— Christophe Rufin) l'un des auteurs vivants dont je suis le travail depuis ses débuts.

Ma lecture la plus récente est *L'humanité en péril*, le coup de gueule légitime, en forme de SOS, de Fred Vargas. Il serait bon que les 7 milliards et demi de Terriens connaissent la vérité : l'humanité va disparaître dans deux ou trois siècles si nous ne baissions pas au plus vite (de 90% voire 100%), avant 2050, le taux de CO2 que nous produisons. Et nous n'en prenons pas, mais pas du tout le chemin.

Une alerte déjà lancée par Lester Brown in *Le plan B* puis par Pablo Servigne et Raphaël Stevens (in *Comment tout peut s'effondrer*).



Ah... j'ajoute tout de même que dans la liste de ces activités culturelles existent deux domaines qui ne figurent pas dans la question : la musique et la danse. Le piano, tout particulièrement, requiert mon attention, peut-être parce que j'en ai fait et ai eu la chance de croiser la route de certains pianistes comme **Aldo Ciccolini**. En ce début du XXIe siècle, les pianistes chinois font un tabac. Je n'évoquerai pas Lang Lang (je l'écoute respectueusement mais ses mimiques m'irritent), plutôt la jeune **Yuja Wang**, au talent stupéfiant. Je l'ai découverte il y a dix ans et on commence enfin à parler d'elle. Elle a (à mes yeux, ou plutôt à mes oreilles) renouvelé l'interprétation des *Etudes symphoniques* de Robert Schumann – et sa maîtrise dans les sonates de Prokofiev est stupéfiante.



Sur le plan vocal s'impose (surtout dans Schubert) le plus très jeune **Thomas Quasthoff**. Si je me risque dans le domaine vocal, je vais m'égarer, car les jeunes mezzo soprano actuelles sont pleines de talents – la voix touche peu de public, je le sais. Un (dernier) mot sur la formation *Les Dissonances* (à l'origine un quatuor) et leur créateur **David Grimal**. L'orchestre sans chef qu'il a réuni a donné récemment un *Sacre du Printemps* exemplaire, une vraie performance car cette œuvre est acrobatique à diriger ; alors sans chef... il faut le faire !

Enfin, je pense que les chorégraphes contemporains, depuis deux décennies, ont renouvelé leur art. Là encore, il faudrait évoquer les récentes mises en scène du Bolschoï dans *l'Age d'or* de Chostakovitch ou les ballets de Melbourne dans le *Roméo et Juliette* de Prokofiev. Euh... j'ai fini.

Sur votre actualité et vos thèmes

Votre nouveau roman à paraître en Août (2018) est *Zed, agent I.A.* Sans gâcher le plaisir de la découverte, le résumé en ligne semble indiquer un polar de Science-fiction, possiblement Cyberpunk. À quel point le personnage de Zed diffère des intelligences artificielles bien réelles d'aujourd'hui ?

Non, je ne crois pas qu'on puisse classer ce roman dans le genre cyberpunk. Il est dans la lignée des *Enquêtes de Logicielle*. D'ailleurs, le créateur du robot n'est autre que... Tony Beffroy, le demi-frère de mon héroïne devenue capitaine de police : un hacker repentini qui a longtemps travaillé pour NCF (*Neuronic Computer France*). Comme dans *L'OrdinaTueur*, l'action du récit, réaliste, se situe dans un futur très proche et mon robot n'offre aucune innovation... sauf qu'il cumule tout ce qui existe déjà dans le domaine des I.A.. Le plus simple, c'est de vous livrer des extraits du début du roman, dans lequel Zed se présente lui-même...

Zed, agent I.A. - Menaces sur le concert, un roman de Christian Grenier pour la jeunesse (10-12 ans) paru en France le 14 août 2019 chez Rageot.

121 ZED, AGENT IA – 2019

Je suis né à l'instant, en une microseconde. Avec toute la mémoire du monde (...) Cette pièce, je le sais, est un laboratoire. Celui qui me fait face s'appelle Tony Beffroy. C'est mon inventeur. Mon concepteur. Mon père, en quelque sorte. Plus exactement le chef d'équipe du projet 00Z. Il est informaticien ; il a 48 ans, des cheveux roux en désordre et un visage tourmenté par des tics nerveux.

Je le vois pour la première fois mais j'ai sa fiche d'identité complète.

— Qui es-tu ? me demande-t-il. Dis-moi qui tu es !

Cette question simple pourrait me faire sourire. Je ne le fais pas, cela pourrait être mal interprété.

— Je m'appelle 00Z : Zéro Zéro Zed... et j'ai déjà un surnom : Zed. Je suis un robot. Le dernier né de la société Zircon, spécialisée dans l'Intelligence Artificielle : l'I.A..

Ma réponse le soulage. Ma voix est la même que la sienne quand il avait treize ans : il s'est servi de ses vieux enregistrements pour programmer ma commande vocale. Des voix, j'en possède des milliers.(...)

— Tu connais l'emploi auquel tu es affecté ?

— Agent de sécurité.

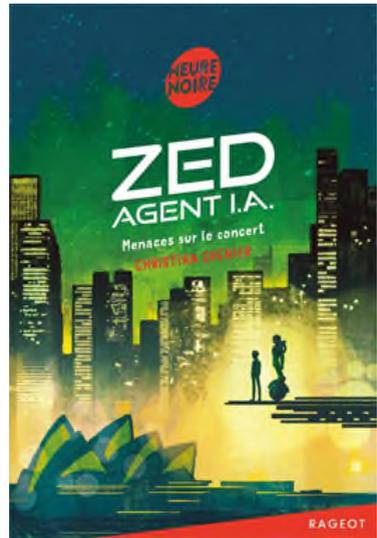
— Et... sais-tu comment et pourquoi tu as été créé ?

Ces infos sont confidentielles. Mais mon créateur est dans le secret. Il connaît les réponses à ces questions.

— Je suis destiné à être fabriqué en série. À condition que mes actions soient efficaces et mon existence sans danger pour l'entourage humain.

— Bonne réponse, Zed ! dit-il en applaudissant.

Là, j'estime (à 63%) que mon interlocuteur fait de l'humour. Alors je souris à mon tour.



Car mon visage dispose de deux cents expressions. Chacune correspond à une situation particulière. Mes mimiques ont été conçues à partir des émoticônes des smartphones.

L'informaticien apprécie ma réaction. Il pose la main sur mon épaule. Ce que je traduis comme un geste amical (à 98%).

— Tu peux faire le tour du labo ? Et revenir ici, face à moi ?

Je m'exécute et j'avance. À la vitesse d'un piéton puisqu'on ne m'a pas fourni d'autre indication. (...) Mon visage et mon buste ont une apparence humaine.

Sauf que ma poitrine affiche un écran HD. Très utile pour livrer des vidéos, des images, une carte... Ah : je n'ai pas de jambes. Trop compliqué. Trop lent.

Grâce à mon unique pneu sphérique, je peux pivoter dans toutes les directions. Sur tous les terrains.

À l'arrêt, je reste immobile grâce à mon gyroscope intégré. Je peux aussi me déplacer sur coussin d'air. Jusqu'à 50 kilomètres à l'heure. (...)

Je suis un être artificiel. Une machine qui ignore les sentiments.

Voilà pourquoi je ne suis pas jaloux des humains.

Les humains ? Ils sont prisonniers des humeurs qui perturbent leur comportement : la colère, l'amour, la haine, le vertige, la peur...

En être dépourvu me rend plus efficace. Plus objectif. D'une certaine façon, je leur suis supérieur. Doté de capacités qu'ils ne peuvent pas acquérir... pas encore.

Dans le silence et l'obscurité, j'attends. Sans impatience. J'ai tout mon temps. J'ignore ce qu'est le vieillissement.

Mais je m'interroge sur la mission que Tony Beffroy a évoquée. Me montrerai-je à la hauteur ? Pourquoi ne suis— je pas utilisé dès aujourd'hui ? Me laisser ainsi inactif pendant plusieurs heures, c'est... du gâchis.(...)

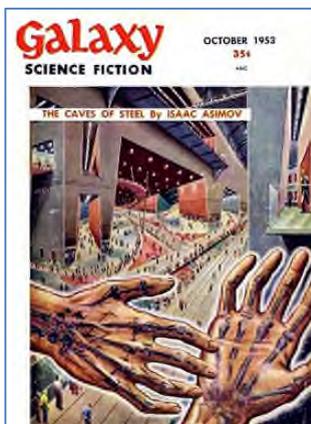
Je ne connais pas le repos. Ni l'ennui.

Connecté en permanence sur Internet, je n'ai pas besoin d'un smartphone. J'enregistre en permanence des milliards d'infos. Grâce à elles et aux interconnexions que j'effectue, je ne cesse de me perfectionner. De gagner en puissance, en efficacité.

À chaque seconde, je capte la marche du monde entier...

Retour à l'entretien

Ce roman policier est le premier d'une série destinée au 10 ans et plus. Cette commande de mon éditeur est destinée à faire la jonction entre les **Enquêtes de Logicielle** (12 ans et +) et **Hercule, chat policier** (7/8 ans et +) dont les jeunes maîtresses sont des jumelles, filles de Logicielle et Max. Zed sera toujours accompagné d'un être humain — en l'occurrence, Tom, le fils de Tony. Et leurs enquêtes mettront (je l'espère !) en lumière deux comportements différents qui tantôt se compléteront ou s'opposeront.

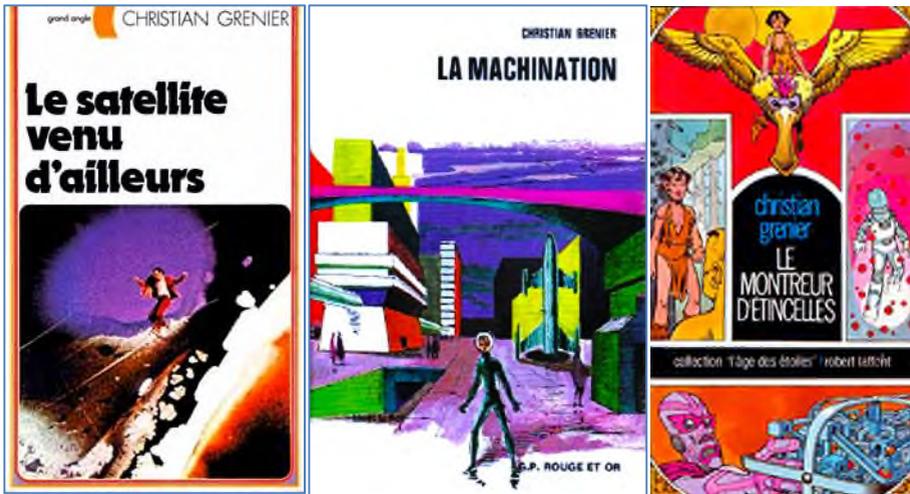


On le voit, un certain Isaac Asimov a déjà exploité ce filon avec **Les cavernes d'acier** et **Face aux feux du soleil**. Ici, l'objectif est d'utiliser les dernières innovations techniques, de mener des enquêtes dans un environnement familier aux préados. Ce premier volume les entraînera dans le monde du show-biz.

Le temps est l'un de vos thèmes favoris. Avez-vous mis en scène différentes théories scientifiques ou fantastiques du temps dans vos romans et nouvelles ?

Le temps, c'est vrai, me fascine. C'est l'un de mes thèmes favoris. Je crois l'avoir conjugué à toutes les sauces, y compris de la façon la plus scientifique qui soit, notamment dans **Le satellite venu d'ailleurs**, où une petite fille est enlevée (pour la bonne cause : la sauver des radiations du vaisseau qui a atterri !) par les visiteurs venus de Proxima du Centaure. Ceux-ci la renvoient peu après sur la Terre, à une vitesse relativiste. Après deux fois cinq ans (le temps de l'aller-

retour) elle revient vieillie de dix ans sur une Terre qui, elle, a soixante ans de plus.



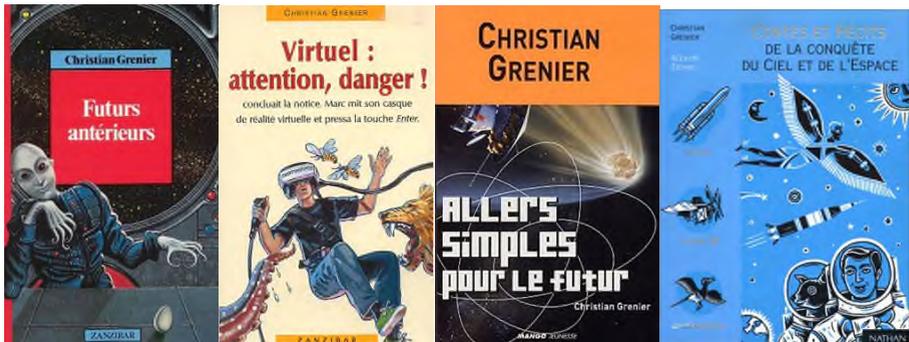
La plupart de mes autres récits temporels sont des fictions qui n'ont rien de scientifiques. Dans **La Machination**, mon héros pilote un vaisseau censé dépasser la vitesse de la lumière (hum... il échoue, ouf !). Dans **Le Montreur d'étincelles**, une société entière a quitté la Terre pour s'installer sur une planète qui fait partie d'un autre système solaire – et Gérard Klein m'a reproché de ne pas consacrer un petit paragraphe pour expliquer... comment ils s'y étaient pris et combien de temps leur voyage avait duré ! Dans **Les Cascadeurs du Temps**, à la manière dont Wolff débarque (dans **Le Faiseur d'univers** et la suite, de Philip José Farmer) dans l'univers de Kickaha, mes héros découvrent une faille spatio-temporelle dans la grotte immergée d'une rivière – la Loue ! Je fais même reculer mon héros dans le temps (in **Seul à seul** puis dans **Un billet pour l'éternité**) pour qu'il se rencontre lui-même.

La seule innovation réellement pseudo-scientifique, je l'utilise dans **Le Soleil va mourir** : pour sauver la Terre de la chaleur dégagée par notre étoile devenue une supernova, un savant, Messigny, enferme notre planète dans une ceinture temporelle qui la place dans un univers ralenti des millions de fois. Tiens, ce truc pourrait être fort utile avec la menace du réchauffement climatique. Hélas, ce n'est pas encore au point...

Est-ce qu'on peut imaginer une intégrale de vos nouvelles, ou tout au moins une réédition de tous les récits difficiles à retrouver ?

Ce n'est pas à l'ordre du jour, car mes nouvelles sont très dispersées :

* certaines sont sorties dans des magazines (*Jeunes Années*, *Gullivore*, *Encre Vive*, *Mégascope*, *Superscope*, *cahiers de vacances Nathan*, *J'aime lire*, *D. Lire*. *Les Aventuriers*... j'en passe !)



* D'autres ont été rassemblées dans un recueil dont je suis le seul auteur : ***Futurs antérieurs*, *Virtuel attention danger*, *Allers simples pour le futur*, *Contes et récits de la conquête du ciel et de l'espace*** — sans parler des textes courts rassemblés par deux dans les recueil SEDRAP : ***La Joconde en exil*, *Le gouffre du diable*, *Les Robinsons de la Galaxie*...**

* Les dernières font partie d'un recueil dans lequel plusieurs auteurs sont présents. C'est le cas de nombreuses nouvelles sorties dans la série ***15 histoires de SF*, *cirque*, *vacances*, *aventures*, *15 SOS***, etc. chez Gautier Languereau. Il y a aussi chez Mango ***Les visages de l'humain*, *Graines de Futurs*** et des recueils divers à L'Atalante comme ***Utopiae***, etc.

Une intégrale ne serait possible que dans deux cas :

* qu'un éditeur décide de la réaliser... ce qui l'obligerait à négocier la réédition de tous les textes qui sont encore en circulation. Car un grand nombre de mes nouvelles sont rééditées. La dernière en date, ***c'est Je suis la vigie et je crie***, sortie dans un recueil collectif chez Thierry Magnier (***Nouvelles Vertes***), rachetée par Hatier pour faire partie d'un

recueil (**Nouvelles de notre planète**) dans la collection **Classiques & Cie Collèges**. Une tâche colossale, coûteuse et hasardeuse – car certains éditeurs refuseraient de céder leur droit.

* que je sois mort depuis plus de 70 ans : toute ma production tomberait dans le domaine public – plus d'autorisation, ni de rachat. Comme je ne suis pas pressé de mourir, il faut attendre ! Et espérer que mes nouvelles susciteront encore de l'intérêt à la fin du XXIème siècle... et ce n'est pas gagné.

J'ajoute que le recueil serait fort épais. Je n'ai pas fait le compte exact de mes nouvelles (c'est possible, il suffit de consulter mon site !) et encore moins du nombre de signes ou de pages que ça représenterait. Mais à vue de nez, il y a bien 150 nouvelles,. Si certaines sont très courtes (**DDDD, Dictature Douce Décroissance Dure** ou **Des profs pas très NET** – deux ou trois pages, sortis dans **Les Cahiers pédagogiques**), mes cinq ou six **Je Bouquine** sont de petits romans de 60 000 signes. L'intégrale de mes nouvelles ? Ce serait trois volumes de 1500 pages chacun – tiens oui, en **Pleiade** ! On peut toujours rêver : **Jules Verne** a fini par y entrer...



Derniers points :

* Ces nouvelles abordent des thèmes très divers, la SF, le policier, l'aventure, l'Histoire, la mythologie en passant par l'autobiographie comme *L'Amour Caramel* (in *Parle— moi d'amour, Rageot*). Certaines touchent les enfants très jeunes comme *Le Métronome magique* ; les

autres les adultes, comme *Partir pour Edena* ou *Le feu du crépuscule* !
De quelle façon les regrouper ?

* Certaines de mes nouvelles sont en effet libres de droit, comme *Seul à Seul* ou *L'Autre moitié de l'éternité*. On peut les trouver en ligne, sur mon blog !



Sur vos récits adaptés pour la télé

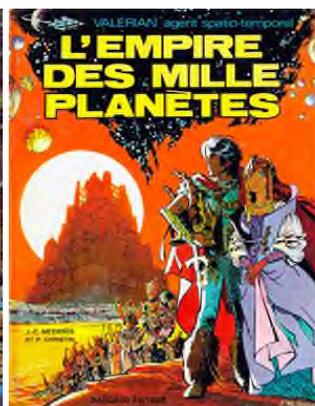
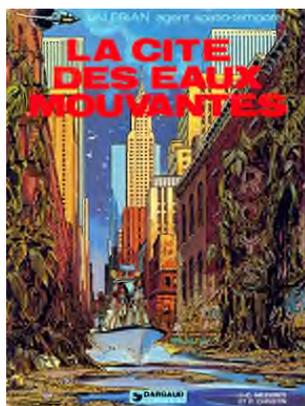
Vous avez adapté les créations des autres pour la télévision avec *Les Mondes Engloutis* et *Rahan*, et vous avez décroché de nombreux prix pour vos romans tandis que l'image de synthèse permet aujourd'hui de réaliser de la Science-fiction animée ou *live* avec un budget faible : certains de vos récits ont-ils des chances d'être adaptés, par exemple (si ce n'est pas secret) parce que les droits pour une adaptation sont aujourd'hui réservés ?

L'OrdinaTueur a fait l'objet d'une courte adaptation sur la 5 (NDR : en dessin animé), dont Micheline Paintault a assuré la réalisation. Il a été diffusé trois fois en l'an 2 000. Et j'ai été très étonné de recevoir un appel de l'équipe de la 5 qui allait débarquer chez nous pour le tournage. Mon éditrice n'avait pas jugé utile de me prévenir de cette cessation de droits, le tournage (à notre étonnement) a été aussitôt entrepris. Autrement dit, il se peut que les droits de certains de mes romans aient déjà été réservés sans que je le sache — ceux d'un de

mes (premiers !) romans ont en effet été acquis, je le sais. Mais cela ne signifie pas qu'un film va être prochainement tourné. A la fin des années cinquante, Jean Becker a acquis les droits d'un roman de Georges Monforez (le père d'une vieille amie auteure pour la jeunesse, Hélène Montardre) , *Les enfants du marais*. Le film, lui, a été tourné... en 1998. L'auteur était mort depuis longtemps, en 1974 ! Un auteur peut négocier lui-même les droits d'un roman en proposant le scénario à un producteur *avant* de livrer son texte à un éditeur (ce qui lui évite de partager en deux les droits générés par le film !). C'est le cas, aux USA, de Stephen King et de feu Michael Crichton. Pour se lancer dans une telle opération, il faut en général que trois conditions soient réunies : être un auteur reconnu, se lancer dans l'écriture d'un scénario et posséder un bon agent littéraire. Je ne remplis aucune de ces conditions !

Je vous entends déjà rétorquer : mais vous avez assuré les scénarios de dizaines d'ouvrages ! Pourquoi pas l'un des vôtres ? Euh... parce que : * je n'y pense pas * je ne connais pas de réalisateur à qui les soumettre. * Se lancer dans ce travail, ces recherches, c'est le parcours du combattant. * La grande affaire de ma vie, c'est le roman, la littérature. Pas le cinéma ! En même temps, je le reconnais : c'est l'une des questions préférées des jeunes lecteurs que je rencontre. A leurs yeux, le sommet de la réussite, c'est d'avoir un ouvrage adapté en film ! Ah bon ? Parfois, c'est un ratage spectaculaire – les exemples abondent. Et l'on compte sur les doigts d'une seule main les films dont le propos et la qualité dépassent ceux du texte d'origine – encore que j'affirme avec obstination qu'on ne peut pas comparer un roman et un film. Mais quand on lit *La Sentinelle* (la short story d'Arthur C. Clarke) ou même la novella de Philip K. Dick *Do androids dream of electric sheep*, force est de constater que Stanley Kubrick et Ridley Scott ont transcendé le texte d'origine avec **2001, L'Odysée de l'espace** et **Blade Runner** ! Un grand nombre d'ouvrages de SF ont été adaptés au cinéma — pas simple.

Le dernier que j'ai vu est **Valérian et la cité des mille planètes**. Quand j'ai demandé à **Jean-Claude Mézières** (nous nous connaissons depuis le début de sa série !) ce qu'il en pensait, il a préféré me relater le tournage par le menu, évoquer les décors... peut-être pour ne pas livrer un avis négatif — c'est le mien — ou ne pas vexer **Luc Besson**. Mais cet épisode fourre-tout ne me semble guère fidèle à l'original et je préfère de très loin les épisodes en BD à ce que le cinéma en a fait.



La Cité (des eaux mouvantes, l'Empire) des mille planètes reprend des plans de *l'Empire... et de l'Ambassadeur...*, tandis que *Star Trek Beyond* reprend les intrigues principales de *L'Empire...* et des *Oiseaux du Maître*.
Et pourtant les albums de Valérien sont toujours prétendus inadaptables fidèlement par certains.

En revanche (et je détourne une fois de plus la question !), je suis très fier que mon roman *Coups de théâtre* ait été adapté de nombreuses fois pour la scène, et que mon album *Le Tyran, le Luthier et le Temps* ait fait l'objet d'une adaptation musicale grâce au producteur Daniel Sultan et au compositeur argentin Luis Naon. En assistant à cet opéra (de 45 minutes) lors d'une de ses représentations publiques, je me sentais presque à la place de Colette quand *son Enfant et les sortilèges* a été orchestré par Maurice Ravel ! Bref, on voit que je suis plus proche du théâtre et de la musique que du cinéma !



Black Mirror, la série que son auteur n'ose même plus écrire tant il est dégoûté que ce qu'il a imaginé, les politiciens le réalisent dans l'année.

Sur l'avenir et la science-fiction

On présente souvent la Science-fiction comme prémonitrice, mais dans les faits, nombreuses sont les inventions mises en scène et leurs conséquences qui existaient déjà à l'époque. Et réciproquement beaucoup d'inventions ou la manière imaginaire dont ces inventions sont utilisées, sont ensuite reconstruites dans la réalité : * le communicateur et la tablette de *Star Trek* (la série originale) qui

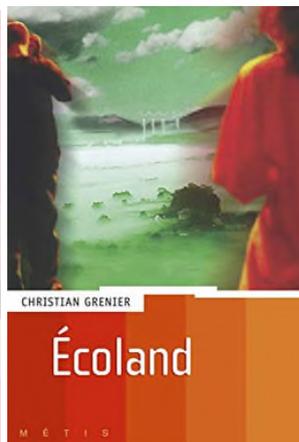
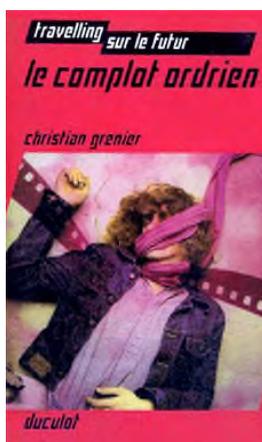
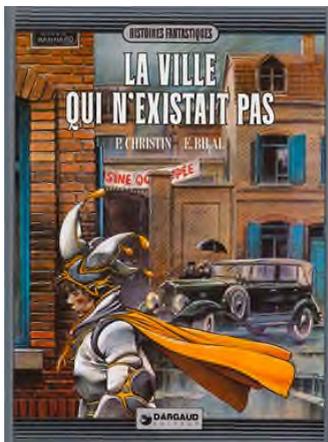
deviennent les téléphones cellulaires des années 1990 et les tablettes des années 2000... * le tableau de bord du vaisseau de Valérien qui devient le tableau de bord d'une voiture Renault – mais aussi très récemment, * la Chine qui transpose à l'échelle de sa population l'épisode *chute libre* de la série *Black Mirror* (saison 3 épisode 1), en notant socialement tout le monde et en punissant ceux qui n'ont pas une note suffisamment bonne à leur goût. D'où ma question : Est-il si difficile que cela pour un auteur de Science-fiction d'imaginer un monde meilleur, et par là d'inspirer un monde meilleur ? Le glissement sémantique de votre question me pose problème car je ne suis pas certain que de telles innovations soient forcément positives !

Dans *Le complot ordrien* (in *Travelling sur le Futur*, Duculot, 1980), j'ai imaginé une France socialiste, dans laquelle mon héros se plaignait de la lenteur de l'application des nouvelles lois (hum, Mitterrand est arrivé peu après). J'ai aussi évoqué le complot d'un parti d'extrême droite qui prenait le pouvoir – c'était très optimiste puisque la même extrême droite, aujourd'hui, pourrait bien accéder au pouvoir... par les urnes ! Dans ce même roman, fumer devenait asocial et les enfants handicapés étaient intégrés dans les classes... on y viendrait peu après.

Mais pour répondre à votre question... *imaginer ou inspirer un monde meilleur*, difficile ? Non. Il m'est souvent arrivé de le faire. Ce qui en revanche est difficile, c'est de séduire le lecteur avec un roman qui relève de l'utopie. Les grands succès de la SF, on le sait, sont des dystopies ou des « romans catastrophe » : *La guerre des mondes*, *Brave New World*, 1984... Plutôt qu'imaginer un monde meilleur, la SF préfère explorer les conséquences négatives d'une invention ou d'une hypothèse. Pour filer la métaphore, disons qu'elle préfère montrer les sens interdits plutôt que les itinéraires conseillés.

L'une de mes « *Minute du vieux schnock* » (c'est le nom du billet d'humeur de mon blog) s'intitulait : *La SF ne sert à rien !* En effet, les avertissements qu'elle nous a laissés, nous les avons négligés. Tous les pièges qu'elle dénonçait, nous y sommes tombés ! *Big Brother* ? Il s'appelle Google, GAFa et cookies. Aujourd'hui, les caméras de surveillance fleurissent un peu partout. Et on les réclame ! En 1953, avec *Fahrenheit 451*, Bradbury imaginait une société dans laquelle la

lecture et les livres étaient interdits. Aujourd'hui, c'est pire : plus besoin d'interdire les livres, les jeunes générations s'en passent volontiers !



Où sont les utopies aujourd'hui ? En écrire est très acrobatique puisque par définition, dans les utopies, il n'y a aucun problème, tout se passe bien ! A noter que les utopies d'autrefois (je pense à l'**Utopia** de Thomas More ou au **Voyage en Icarie** de Cabet) sont devenues des dystopies aux yeux des lecteurs de 2020. Thomas More imaginait (en 1516 !) une société où la propriété n'existait pas. Et Cabet, des heures réservées à des exercices physiques communs ou à des repas pris ensemble. Une société égalitaire et collectiviste ? Quelle horreur !

Eh oui : la frontière utopie-dystopie est fragile, fluctuante. Son illustration littéraire la plus éclatante ? **Les dépossédés**, d'Ursula Le Guin — un bijou !

Ma seule véritable utopie, c'est **Ecoland** (Rageot, 2003), l'un de mes romans les moins vendus. Je l'ai écrit en 1984. Il y était question d'une micro— société en évolution permanente qui vivait en autarcie. Avec des éoliennes et du gaz de compost. Une société sans pétrole. Une agriculture sans pesticide avec le retour des coccinelles et du cheval. Un monde autogestionnaire qui ne consommait pas de viande (j'en passe...) Refus de la plupart des éditeurs qui jugeaient cette société proche d'une secte de baba-cools et un retour en arrière. Oui, j'étais un « soixante-huitard attardé ». Je note que la plupart des propositions que je faisais sont recommandées et adoptées aujourd'hui. Un mode de vie qui devrait être le modèle planétaire si l'humanité voulait

survivre. Mais elle préfère fermer les yeux, s'entêter dans une économie de marché et un mode de consommation effréné qui entraînent la planète vers un suicide programmé. On vient de lancer un supertanker qui (fake news ?) consomme paraît— il autant que... 60 millions d'automobiles ! Et on prétend vouloir réduire le CO2 ?



Le 6 février 2018 à 15h45 de , Elon Musk envoie en orbite une Tesla Roadster pilotée par Starman, un mannequin revêtu d'une combinaison spatiale.

Beaucoup d'annonces récentes sur la conquête spatiale doivent forcément vous faire rêver, puisque avec le retour de la guerre froide, on nous promet Mars, la Lune pour, euh, 2019. Que pensez-vous de ce réveil soudain, qui arrive en même temps que les voitures volantes et les robots qui marchent, courent, sautent pour de vrai tandis que James Cameron envisage de tourner la trilogie Mars la Rouge / la Bleue / la Verte ... sur Mars, la vraie, avec des drones?

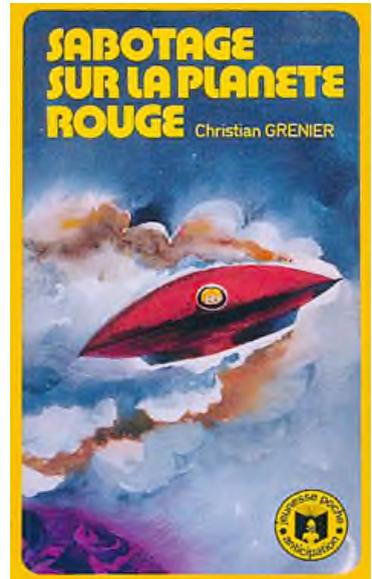
Ces annonces ne me font pas forcément rêver, non. Pourquoi ? Parce que je pense que ces annonces risquent fort de ne pas être concrétisées. Dans l'une de ses lettres, Michel Jeury m'a un jour écrit cette jolie phrase : *ah, comme le futur était beau avant que l'an 2000 n'arrive !* Une formule que j'approuve à 100 %.

Ce que j'en pense ? Sincèrement — et je vais décevoir le plus grand nombre, je le sais : je crois que ces projets ambitieux concerneront une minorité et que leur application pratique n'est pas pour demain — si elle survient. Ah, si : les taxis volants (annoncés pour 2025) et autres drones-livreurs-de-marchandises préconisés par *Amazon*. La voiture autonome ? Peut-être. Mais en développant mes convictions, je vais vous paraître réaliste ou pessimiste...

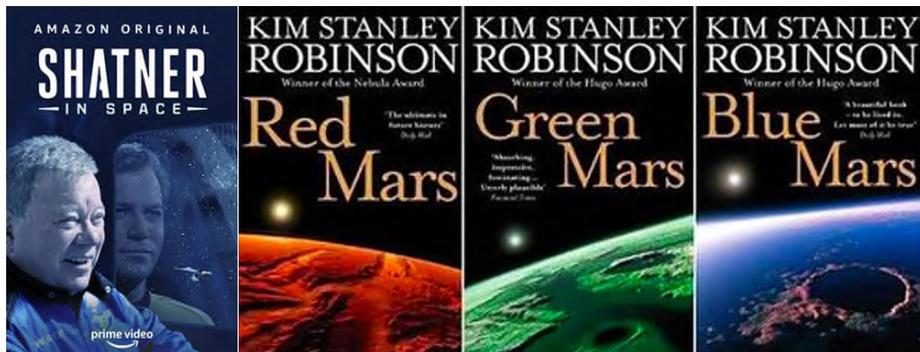
Soyons clair : il existe une SF proche de l'anticipation qui imagine des futurs proches et vraisemblables. Et une SF qui joue davantage avec l'impossible qu'avec les possibles. Nous savons tous (même si nous acceptons avec joie ces *SI* majuscules) que la machine à explorer le temps est un rêve. Comme le sont le transmetteur de matière et les voyages stellaires – les obstacles scientifiques sont gigantesques – voire infranchissables ! Et s'il est facile de *plier l'espace— temps* ou de passer dans le *subespace* en appuyant sur un bouton, le réaliser, c'est une autre paire de manche.

Dans l'un de mes premiers romans, *Sabotage sur la planète rouge* (1972), j'imaginai que la première expédition habitée sur Mars aurait lieu en ... 2045.

Stupéfaction et rires de mes jeunes lecteurs, qui avaient assisté aux sept missions Apollo : *Mais m'sieur, on s'ra sur Mars bien avant l'an 2 000 !* J'expliquais alors que l'expédition martienne, sauf mise au point peu probable d'un mode de propulsion révolutionnaire, c'était huit mois de voyage aller, huit mois sur place et huit mois pour le retour. Avec une série de problèmes complexes, le premier étant la survie d'un équipage pendant les trajets... et sur place : absence de pesanteur, ondes dangereuses, provisions de survie (nourriture, eau recyclée, phytotron, transport d'un matériel de plusieurs tonnes, etc.) Bref, 2045 me semblait un délai raisonnable. Et la date de la première mission ne cesse de reculer,



même si des milliers de volontaires se sont déjà proposés (si j'en crois Elon Musk) pour un voyage aller sans garantie de retour.



Le tourisme spatial ? Il est déjà au point. Reste à trouver des clients prêts à payer 50 ou 100 000 dollars pour un tour de la Terre en une heure et demie – sans parler du CO2 produit qui fera hurler les écologistes, à l'heure où l'on commence à comprendre que le tourisme ordinaire cause de gros dégâts – gageons que des lois finiront par le réduire. Les deux ou trois décennies à venir vont, je le crains, remettre les pendules à l'heure. Faire prendre conscience (comme ce fut le cas au début des années 70, où le *space opera* a peu à peu laissé la place aux problèmes terriens et terrestres !) que la priorité, c'est la survie de notre propre espèce. Et reléguer la conquête de Mars à un luxe inutile et très (trop) coûteux.

Ah... James Cameron ! J'en pense le plus grand bien. J'aurais pu ajouter **Abyss** à la liste de mes films préférés. Et comment renier *Avatar* dont le synopsis est un copier-coller de mon roman **Le Montreur d'étincelles** (1978, Robert Laffont) – que James Cameron n'a sans doute jamais lu, il n'est pas traduit en anglais ! Mais tourner sur place la (superbe) trilogie de Kim Stanley Robinson ? C'est un rêve ! Quitte à être provocateur jusqu'au bout, je crains que l'Homme, contrairement à ma prévision de 2045... ne mette jamais le pied sur Mars.

Sur les salons et les conventions

Pouvez-vous nous recommander des salons de Science-fiction français ou d'autres événements (littéraires, bandes dessinées) que vous connaissez bien ?

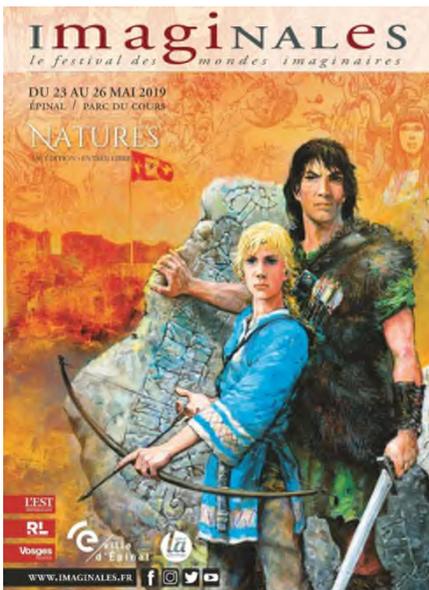
En premier lieu, **Les Utopiales**, le *Festival international de SF de Nantes*. Il a lieu chaque année au Palais des Congrès et rassemble un grand nombre d'auteurs de tous les pays. On y projette des films, on y rencontre des écrivains, on assiste à de nombreux débats...

J'ai assisté et participé à sa création – j'y reviendrai.

Ensuite, **Les Imaginales** d'Epinal, une manifestation qui ratisse large puisqu'on y trouve (euh... au fond comme à Nantes, désormais !) autant d'heroic fantasy que de SF avec, là encore, une pléiade d'auteurs, des ventes— signatures, des débats – cette fois dans un cadre plus discret et aéré.

Enfin, **Scientilivre**, le *salon de la SF et du livre scientifique*. Il a lieu chaque troisième week— end à l'*Agora de Labège*, dans la banlieue de Toulouse, où vivent

une grande partie des ingénieurs d'*Airbus* et d'*Ariane*, à deux pas de la Cité de l'espace. Là encore : conférences de scientifiques de tous





horizons : océanographes, climatologues, géologues, astrophysiciens... A deux reprises, le philosophe des sciences Michel Serre a été l'invité d'honneur. Il y a des vente— signatures d'écrivains scientifiques ou de SF — et de nombreux ateliers destinés au jeune public. **Scientilivre** a été créé il y a 19 ans et est géré par l'association *Délires d'Encre* dont euh.. je fais partie depuis 17 ans ! Ce qui explique que je sois toujours présent là— bas.

Bien sûr, il existe de nombreuses manifestations (la convention nationale de SF, biannuelle, qui a lieu dans une ville différente à chaque fois) et bien d'autres salons de SF comme **Entres les mondes** (à Aurillac). En dresser la liste serait vain. Et dans le domaine des salons généralistes (**Le Salon du livre de jeunesse** de Montreuil ou/et le **Salon du livre de Paris**, Porte de Versailles), il faut aller au moins une fois dans sa vie à la **Foire aux livres** de Brive et au salon **Etonnants Voyageurs** de Saint Malo ! Je n'ai encore jamais été au **Salon de la BD** d'Angoulême.

Pouvez— vous nous raconter

l'un de vos meilleurs souvenirs de ces rencontres ?

J'en ai plusieurs ! Presque tous concernent *Les Utopiales* qui, au départ, s'appelaient tout simplement *Utopia*. Comme le dit *Wikipedia* (et j'ignore comment cela a fini par se savoir !) c'est moi qui avait eu l'idée de ce nom lors de sa création, en 1997, par Bruno della Chiesa – dans le salon de notre maison périgourdine, mais oui ! Les premières éditions eurent lieu au Futuroscope de Poitiers. J'en étais le parrain et le premier invité était... Jack Vance. Lorsque ce salon changea de nom (la chaîne de cinéma *Utopia* nous y contraignit !) et fut transposé à Nantes, je fis un petit discours d'inauguration. Après quoi je rejoignis le public car aussitôt que j'eus quitté la scène, on diffusa **La Jetée**, le fameux classique de Chris Marker. Dans l'obscurité, je sentis une main



se poser sur mon épaule et une voix m'affirmer, avec un accent américain prononcé :

— J'ai beaucoup apprécié tout ce que vous avez dit. C'était magnifique. Je vous félicite.

— Merci. Mais... qui êtes-vous ?

— Oh, Un petit auteur américain. Vous ne me connaissez sûrement pas. Je m'appelle David Brin.

J'étais stupéfait. Et ravi. J'avais évidemment lu **La chose au cœur du monde, Message de l'univers** et

d'autres ouvrages de David Brin. Mon fils, Sylvain, était un fan absolu. **Au cœur de la comète** (co-écrit avec Gregory Benford) était son livre de chevet. Du coup, David et moi avons sympathisé et signé nos livres côte à côte pendant toute la durée de la manifestation. Il nous a même invités, ma femme et moi, à San Diego... mais nous n'y sommes jamais allés.

L'année suivante, l'invité d'honneur était Robert Silverberg. Et comme nous prenions notre petit déjeuner côte à côte dans le *Novotel* qui jouxte la cité des congrès, je me suis présenté (malgré mon anglais basique) en lui précisant que je l'avais publié chez Gallimard, dans ma petite collection *Folio Junior SF*, en 1981 ; un recueil, **L'homme qui n'oubliait jamais**, qui contenait sa nouvelle au titre éponyme. Il a souri, froncé les sourcils et précisé :

— 1981 ? Non. Gallimard m'a envoyé votre recueil. C'est en janvier 1982 qu'il est sorti.

Là encore, j'ai été bluffé: c'est lui, Robert Silverberg, « *l'homme qui n'oubliait jamais* ». Il a la mémoire totale, un vrai phénomène !

L'HOMME QUI N'OUBLIAIT JAMAIS

ET AUTRES RÉCITS SUR L'HOMME

Les captifs/André Coypel □
Le phénomène/Robert Anton □
Le dicton qui manquait/William Morrison □
L'homme fort/René Barjavel □
L'homme qui n'oubliait jamais/Robert Silverberg □
Les premiers hommes/Howard Fast □





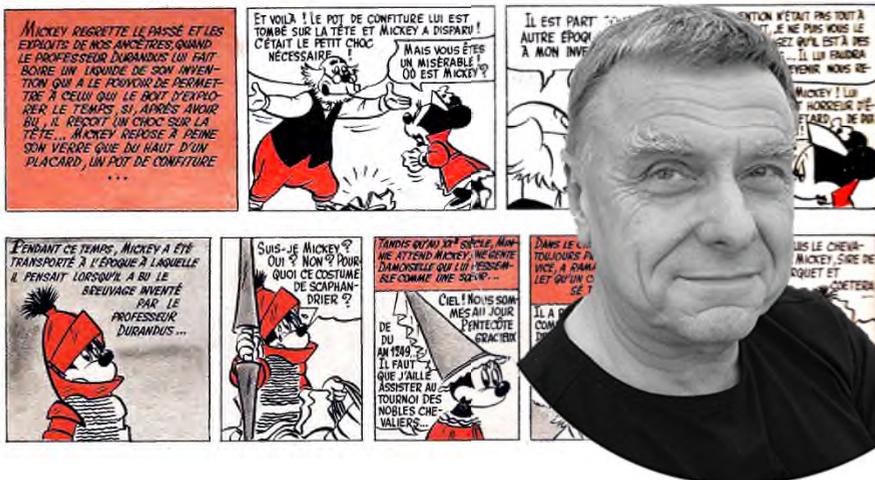
Même en costume de *Things to Come*, on ne le laissa pas venir à Coney Island avec le reste du club : Ray Bradbury (2nd rangée à droite) avait pris la dernière place dans l'auto ! (C'est probablement faux : Forest J. Ackerman, 1^{ère} World Con à New-York en 1939 ; dans la voiture, 1er rang : Mark Reinsberg, Jack Agnew, Ross Rocklynne; 2nd rang : V. Kidwell, Robert A. Madle, Erle Korshak, Ray Bradbury Coney Island, July 4, 1939. Photo de Robert Madle, fan de 1935, centenaire en 2020.

Avez-vous déjà participé à une Convention Mondiale de la Science-fiction? (Worldcon) Pouvez— vous nous raconter une anecdote à ce sujet ?

Je n'ai jamais participé à une convention mondiale. On ne m'y a jamais convié. La question mérite d'être posée car elle a une réponse : pendant des décennies, j'ai eu l'image de marque d'un *auteur jeunesse*. Pire : *un auteur de Science-fiction pour la jeunesse*. Autrement dit, j'étais (et je reste, aux yeux de certains) au croisement de deux... sous-littératures. Deux raisons. L'une pour m'écarter de la SF : *Pas lui : c'est un auteur pour la jeunesse !* Et l'autre pour m'écarter de la littérature générale : *Pas lui : il écrit de la SF !*

J'ajoute que je n'ai jamais eu le physique de l'emploi : dans les années 70, il fallait afficher une certaine allure (très décontractée) qui n'a jamais été la mienne. Enseignant, je portais un costume, une cravate et des cheveux courts. Donc j'étais un mec de droite et je me prenais au sérieux. Je ne pouvais donc pas faire partie du club. (Pas grave, certains ne s'y sont pas trompés, de Gérard Klein à Jacques Goimard). Mais le fan club (NDR Fandom ?) m'a longtemps laissé à l'écart, les préjugés ont la vie dure. **Seconde partie au prochain numéro**

MICKEY à travers les siècles



140 Christian Grenier

As soon as I knew how to read, I started spending as many Saturday afternoons as I could at my local library — or more accurately, my local branch of the public library. The children's section was, as expected, well stocked, but so was the teen and adult science fiction section, although I didn't know it at the time. On the other hand, it was Christian Grenier's science fiction novels for young people that the librarians regularly featured — and that I rushed to borrow...

*As a result, Christian Grenier is the first Science Fiction author I have ever read, and although it is impossible for me to review all of his work in this issue, I have been able to find in my own library several of the novels that impressed me so much, in their original editions, and to order some of his stories, up to **Zed**, which has just been published. His blog is simply extraordinary in its richness and accuracy, and in my (impossible) mission to find vintage editions, I regretted not having known earlier about his essay **Science Fiction, I Love!** An infinite thank you to a wonderful and generous author whose interview in two parts, illustrated by his archives and stories, follows.*

What are the books, films, comics (Science Fiction, Fantasy or Fantastic) from your youth that you would recommend as a priority to young readers (Science Fiction or not)?

My youth was bathed in theatre. I rarely went to the cinema and I think that until the age of twenty (1965), I didn't see any SF film. On the other hand, I subscribed very early (in 1951) to the post-war magazine **Mickey**, I still have the first hundred issues! I read, without knowing that it was SF, the episodes of **Mickey through the centuries**: the hero, each time he received a blow on the head, found himself projected in the past and became the companion or the accomplice of a king or a famous character, a pedagogical and diverted way of learning History! I also read, in episodes, the novels of Rider Haggard: at the time, **She** was renamed **The City Under the Mountain!** At seven years old, I didn't know the meaning of the word 'fantasy'.



Un Roman extraordinaire de H. RIDER HAGGARD

un bloc de rocher sur
un énorme sphère en
colossale silhouette allée
de lignes que, lorsque
est ombrée par la douce
à l'expiration s'arrêta et
mon cœur cessa de battre.
taille dans un marbre si
noire lorsque les rayons
hauteur était certainement
comme vêtu d'une longue
quent une grâce et une déli-
catesse grecque. Cette sorte
des ailes entr'ouvertes, se
me pour garder son équi-
libre dans un geste de
on visage, il était couvert
olle de marbre — derrière
les traits d'une harmonie
ment pour détacher mes

anda-je en me tournant
« perspicacité, ô Holly ? »
« tu de ton intelligence, de
gination ? C'est la Vérité
et invitait les hommes à
aide ce qui est écrit sur le
ite d'un texte extrait des
i peuple de Kôr »
ner jusqu'au pied de la
effet, profondément grave
sption encore déchiffrable,
dit sur-le-champ :
adroit-est donc jamais sou-
nifier mon visage ? A celui
l, je donnerais la paix, je
le pouvoir d'accomplir des
ant qu'aucun homme n'au-
rait soulevé son
pierre...
Ayesha, « la
du peuple de
sœur elle qu'il
Il savait bien
us la trouver,
uand même,
ainsi », fit-je
ommes cher-
ore, la vérité,
as. Et, comme
inscription,
as, car c'est
il qu'ils seront

rier regard à
: d'où semblait
l'enveloppe du
ant et d'une
ise.
ait demi-tour,
s cours encore
ar la lune.
a statue de la
d'autant plus
oamen, j'avais
rquer, sur la
te, un ensem-
blant, semblait-
vants continents.
vaient-ils donc
temps avant
ronde ?

nt l'aube, les
éveillaient.
nes fait notre
bassin de mar-
me des cour-
ûmes la reine.
tenait à deux

pas de sa litière. Autour d'elle, le vieux Billat et
deux porteurs se dépêchaient de réunir les bagages.
Selon son habitude, Ayesha, tout comme la
Vérité, avait voilé son visage, et je fus surpris de
constater une fois de plus qu'elle semblait se plaire
à cacher sa beauté. Je remarquai cependant qu'elle
paraissait avoir changé d'attitude. Elle n'avait
plus ce maintien fier et presque hautain qu'elle
gardait dans presque toutes les circonstances de
la vie. A notre approche, elle leva la tête et nous
accueillit aimablement.

Comme Léo lui demandait si elle avait bien
dormi :

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS.

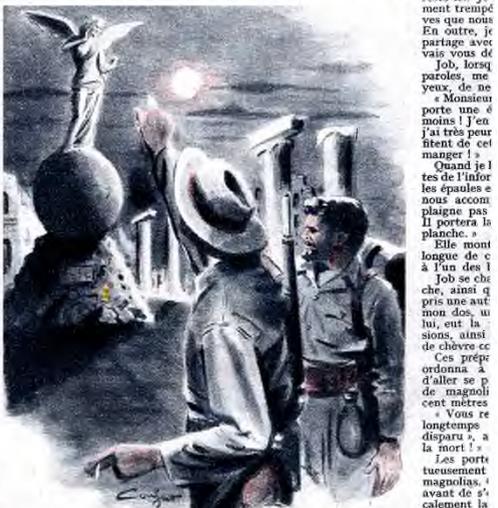
« Léo l'écuyer et son tuteur Héloï, sur le fond de très
anciens manuscrits légués par le père de Léo,
se sont aventurés en Afrique inconnue à la recher-
che d'une « Cité sous la montagne ». Ils l'ont
découverte au même temps que la reine Ayesha.
Cette dernière tient les deux hommes esclave à son
joaillon magique. Elle prétend vivre depuis 2000 ans
et affirme que Léo est Kallikratès, qu'elle tua jadis...
Elle connaît les deux hommes de la suite jusqu'à
un gouffre d'où jaillit la Flamme de Vie d'où elle
prend son immortalité. C'est une véritable
expédition. Job, leur vieux serviteur, les accompagne.

« Non, cher Kallikratès », répondit-elle, « j'ai au
contraire très mal dormi. Des rêves bizarres et
souvent sinistres ont obsédé mon esprit. Je ne sais
ce qu'ils présagent. Il me semble que je suis menacé
d'un malheur. Pourtant, je ne suis-je pas au-
dessus de tous les malheurs ? »

Puis, avec beaucoup de douceur : « Parfois je
me demande... s'il m'arrivait quelque chose... si,
par exemple, je dormais pendant une période
assez longue, et si, toi, tu restais éveillé... et si
je demande si tu penserais quelquefois à moi et si tu

Bientôt après, nous c
ville en ruine. Autour
les palais désinait leur
Lorsque le premier rayon
sur ce désert de pierres, m
portes percées dans les n
regret un ultime regard à
voutu pouvoir explorer p
rejoignis mes compagnons,
le fossé extérieur et s'enga
Un peu plus tard, lorsq
levé, Ayesha parut retou
ville. Elle attirait la d
venait de traverser à l'
temple où nous avions p
« A en croire les p
dit-elle, « Kôr serait ban
par penser qu'ils ont raiso
mal dormi depuis ma loint
sommel, je l'ai vu main
mes pieds, ô Kallikratès
me sont néfastes. Jamais
Après une courte ball
repas de midi, nous rept
entraîné et, deux heures p
au pied d'un volcan qui
devant nous à une haut
cents mètres. Il nous fall
reste, je ne voyais pas la
notre route.

« Nos épreuves ne fo
Ayesha en descendant de
qu'il va falloir nous sépar
mais, ne comptons plus
Puis, se tournant vers
attendre en cet endroit
demandé sans doute, à m
Billat s'inclina et rép
selon ta volonté, ô reine,
dure jusqu'à la fin des te
Pendant un instant,
Enfin, elle me dit : « Il vi
« Je restai que, je
ment trempé
ves que nous
En outre, je
je parlais avec
vais vous de
Job, lorsqu
paroles, me
yeux, de ne
« Monsieur
porte une é
moins ! J'en
j'ai très peu
hient de cet
manger ! »
« Quand je l
tes de l'Infor
les épaules e
nous accom
plaigne pas
Il portera la
planche. »
« Elle mont
longue de c
à l'un des
Job se ch
che, ainsi q
pus une aut
mon dos, u
lui, ent la
sions, ainsi
de chèvres e
Ces prépe
ordonna à
d'aller se p
de magnoli
cent mètres
« Vous re
longtemps
disparu », a
la mort ! »
« Les port
teusement
magnolia »,
avant de s'
cèlement la
basse : « Je
qu'à la tien



Ce monument étrange avait pour socle un bloc de rocher...

Should we recommend these readings to young people today? I'm not sure! I can mention their influence on me — but I doubt they will appeal to the young contemporary readership



From 1952 I had subscribed to **Tintin** and **Spirou** — I still have the issues. My Christmas present was usually a **Tintin** album, especially the adventures he had had in the magazines I had not read. That's right: in the fifties, **Hergé** delivered a page of the current adventure every week. Thus, at the end of 1952, I saw Tournesol's rocket take off for the Moon (magazines N° 214 and 215). Five years later, the Soviets launched the first Sputnik!

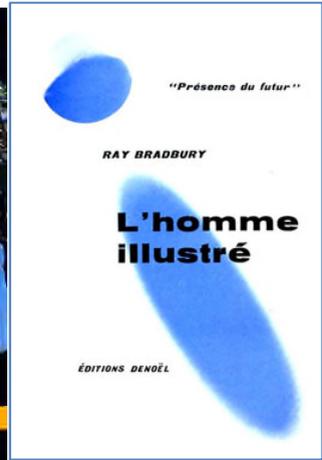
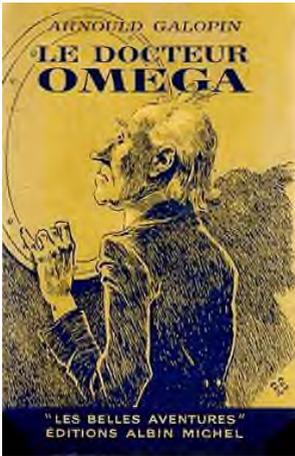
If I had any old comics to recommend to young readers, they would of course be **Destination Moon** and **Explorers on the Moon**. And, for the more courageous, all the adventures of Blake and Mortimer, especially those that I read in episodes: **The Yellow "M"**, **S.O.S. Meteors** and **The Time Trap**, which have become classics.



The novels? When I was eight or ten, I bought them second-hand, at the flea market (it was a Sunday walk!), most of them in the old **Bibliothèque Verte** collection from before the war: the **Jules Verne** (sometimes the original edition, by Hetzel!). One SF novel, out of the collection, bathed my childhood: **Doctor Omega**, subtitled **The Fantastic Adventures of three frenchmen in the planet Mars** (NDR: by Arnould Galopin) I would not recommend any of them to young readers today! Jules Verne, in particular, has become difficult to read.

This is no longer the case if you go to the three collections **Fleuve Noir**, **Présence du Futur** and **Le Rayon fantastique**. I discovered them late, in the mid-sixties — I was twenty! A **Fleuve Noir Anticipation** novel to recommend? **Niourk** by Stefan Wul, of course! It's the title I took over in 1982 when Gallimard asked me to create the SF series in **Folio-Junior** at **Gallimard**. Elisabeth Gilles had already republished it with **Denoël**; but it was not selling well, and its release in children's literature revealed it to the public.

In **Présence du Futur**? Alas, I hesitate between dozens, hundreds of titles. But among the first ones, those of (Ray) Bradbury stand out. With **Fahrenheit 451** of course (which we reread in college, sometimes thanks to my recent **Virus LIV 3**, which I dedicated to Bradbury and which takes the opposite view of **Fahrenheit**) but above all - and this will be my choice: **The Illustrated Man**. Firstly because I have drawn from this collection many texts for my **Folio Junior SF** series (**The City, Kaleidoscope, The Veld, the Long Rain...**) but also because the best of SF is often to be found in the short stories.



Doctor who? Doctor Omega!... sorry, I couldn't help myself.

For the **Rayon Fantastique**, it's easier because the choice is limited with 119 titles. But it would be **Le gambit des Etoiles** by Gérard Klein, one of the first novels that made me discover SF and that its author has wisely reissued in Livre de poche Jeunesse.

As for magazines, the choice is more difficult. At the time, I bought them by the issue, and according to my pocket money. I remember in particular, in **Meteor**, an adventure of Dr Spencer (and his accomplices Spade and Texas) on the planet Rapida, where the inhabitants moved and lived at full speed, being able to fall in love, get married, take a honeymoon and split up in the same day, not very far from our societies where urgency and efficiency reign. It is worth noting that the forthcoming television series **Space 1999** will bear an uncanny resemblance to many of these stories from the 1950s...



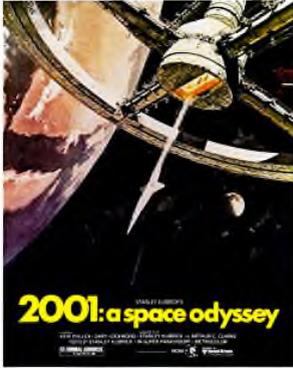


Are there any current books, films, TV series, comics, video games that have impressed you recently, regardless of genre?

These questions prove to me that I must lead a very offbeat cultural life... Indeed, I rarely go to the cinema, the recent films I watch on TV rarely arouse my enthusiasm. I don't read comics — even less manga. I don't follow any series, even the ones that everyone talks about (and that my son speaks very highly of...). And although my technology thrillers often deal with social networking and computers, I don't play any video games — I'm not on Facebook either and I ignore Snapchat...

For those readers who think I'm not answering the question (or who don't understand that images play a minor role in my life!), I'd like to point out that I'm a big fan of **Stanley Kubrick, Fellini, Mike Leigh, Pedro Almodovar**... My cult films are *Barry Lindon, 2001 Space Odyssey, Blade Runner, Welcome to Gattaca, Fellini Roma, City of Women, Secrets and Lies* — but also, to cast a wider net (?) and stay in SF, *Contact, Avatar and Close Encounters of the Third Kind*, whose humanism touches me. The sequels, remakes and imitations did not convince me much.

An epic drama of
adventure and exploration

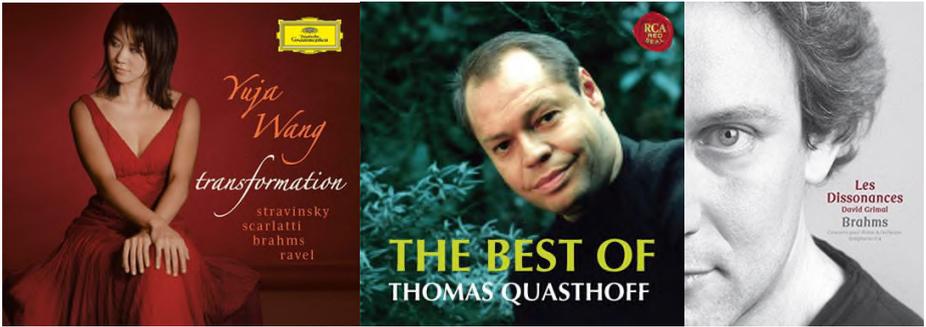


On the other hand, as far as books are concerned, I may not have enough space and I will have to limit my comments... or refer readers to my website: each week they will find a review of one of the books I have read recently. Not necessarily a recent book. You'll find children's literature, poetry, theatre, essays, classics, thrillers, SF, historical novels...

A recent book? So be it. For SF, I would mention **Liu Cixin's** trilogy: ***The Three-Body Problem***, reserved for a readership that accepts hard science. For thrillers, I must admit I was bluffed by ***Yeruldelgger***, a novel by a 70-year-old author, **Patrick Manoukian** aka **Ian Manook**. I have not yet read **Ken Follett's *Notre-Dame*** but I will do so with confidence: I have read all of **Ken Follett**, who is (along with **John Le Carré** and **Jean-Christophe Rufin**) one of the living authors whose work I have been following since he started.

My most recent reading is ***Humanity in Peril***, **Fred Vargas's** legitimate SOS-like outcry. It would be good for the 7.5 billion people on Earth to know the truth: humanity will disappear in two or three centuries if we don't reduce the amount of CO2 we produce as quickly as possible (by 90% or even 100%), before 2050. And we are not on the way, not at all.

A warning already issued by **Lester Brown** in **Plan B 2.0** and by **Pablo Servigne** and **Raphaël Stevens** (in *Comment tout peut s'effondrer*).



Ah... I should add that in the list of these cultural activities there are two areas that do not appear in the question: music and dance. The piano, in particular, demands my attention, perhaps because I have played it and had the good fortune to cross paths with pianists like **Aldo Ciccolini**. At the beginning of the 21st century, Chinese pianists are making a big splash. I won't mention **Lang Lang** (I listen to him respectfully but his facial expressions irritate me), but rather the young **Yuja Wang**, whose talent is astonishing. I discovered her ten years ago and she is finally starting to be talked about. She has (in my eyes, or rather in my ears) renewed the interpretation of **Robert Schumann's Symphonic Etudes** - and her mastery of **Prokofiev's** sonatas is astonishing.



Vocally, the youngest **Thomas Quasthoff** stands out (especially in **Schubert**). If I venture into the vocal field, I will go astray, for the current young mezzo sopranos are full of talent — the voice reaches

few audiences, I know. A (final) word on the group **Les Dissonances** (originally a quartet) and their creator **David Grimal**. The conductorless orchestra he has assembled recently gave an exemplary **Rite of Spring**, a real performance because this work is acrobatic to conduct; so without a conductor... it has to be done!

Finally, I think that contemporary choreographers have renewed their art over the last two decades. Here again, we should mention the recent stagings of **the Bolschoi** in **Shostakovich's Golden Age** or the **Melbourne Ballet** in **Prokofiev's Romeo and Juliet**. Erm... I've finished.

On your news and themes

Your new novel due out in August (2018) is Zed, Agent A.I. Without spoiling the fun of discovery, the online summary seems to indicate a Science Fiction, possibly Cyberpunk thriller. How different is the character of Zed from today's very real artificial intelligences?

No, I don't think you can classify this novel in the cyberpunk genre. It is in the tradition of **Logicielle Investigations**. Moreover, the creator of the robot is none other than... Tony Beffroy, the half-brother of my heroine who has become a police captain: a reformed hacker who worked for a long time for NCF (Neuronic Computer France). As in **L'OrdinaTueur**, (The Computokiller) the action of the story, which is realistic, is set in the very near future and my robot offers no innovation... except that it combines everything that already exists in the field of A.I.. The easiest way to do this is to give you some extracts from the beginning of the novel, in which Zed introduces himself...

149 ZED, AGENT A.I – 2019

I was born in an instant, in a microsecond. With all the memory in the world (...) This room, I know, is a laboratory. The man facing me is called Tony Beffroy. He is my inventor. My designer. My father, in a way. He's a computer scientist, 48 years old, with messy red hair and a face tormented by nervous tics.

I'm seeing him for the first time, but I have his full ID.

— Who are you?" he asks me. Tell me who you are!

This simple question might make me smile. I don't, it could be misinterpreted.

— My name is 00Z: Zero Zero Zed... and I already have a nickname: Zed. I am a robot. The latest addition to the Zircon company, which specialises in Artificial Intelligence: AI.

My answer relieves him. My voice is the same as his when he was thirteen: he used his old recordings to program my voice command. I have thousands of voices.

— Do you know the job you are assigned to?

— Security guard.

— And... do you know how and why you were created?

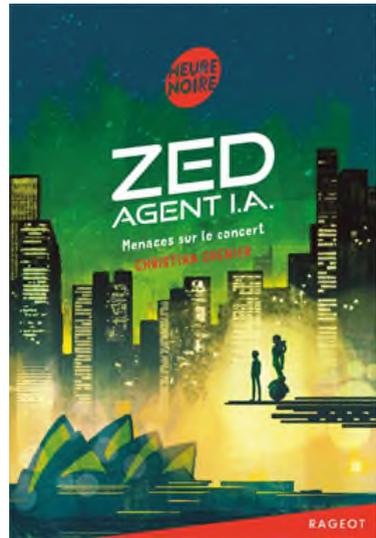
That information is confidential. But my creator is in the know. He knows the answers to these questions.

— I am destined to be mass-produced. Provided that my actions are effective and my existence is safe for the human race.

— Good answer, Zed!" he said, clapping his hands.

At this point, I think (63%) that my interlocutor is being humorous. So I smile back. Because my face has two hundred expressions. Each one corresponds to a particular situation. My facial expressions are based on smartphone emoticons.

The computer scientist appreciates my reaction. He puts his hand on my shoulder. Which I translate as a friendly gesture (98%).



— Can you walk around the lab? And come back here, facing me?

I do so and move on. At the speed of a pedestrian since I have not been given any other indication. (...) My face and chest look human.

Except that my chest displays an HD screen. Very useful for delivering videos, images, a map... Ah: I have no legs. Too complicated. Too slow.

Thanks to my single spherical tyre, I can pivot in any direction. On any terrain.

When I'm standing still, I stay still thanks to my built-in gyroscope. I can also move on a cushion of air. Up to 50 kilometres per hour. (...)

I am an artificial being. A machine that ignores feelings.

That is why I am not jealous of humans.

Humans? They are prisoners of moods that disturb their behaviour: anger, love, hate, vertigo, fear...

Not having them makes me more efficient. More objective. In a way, I am superior to them. With abilities they cannot acquire... not yet.

In the silence and darkness I wait. Without impatience. I have all the time in the world. I don't know what aging is.

But I wonder about the mission Tony Beffroy mentioned. Will I be up to it? Why am I not being used today? Leaving me inactive for several hours is... a waste.

I don't know rest. Nor boredom.

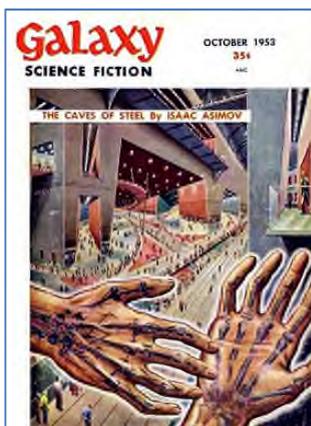
I am constantly connected to the Internet, I don't need a smartphone. I am constantly gathering billions of pieces of information. Thanks to this information and the connections I make, I am constantly improving. More powerful, more efficient.

Every second, I am picking up on the world's pace...

Zed, agent A.I. - Threats to the concert
A novel for the youth (10-12 years old)
Published in France on 14 August 2019 by Rageot.
By Christian Grenier.

Back to the interview

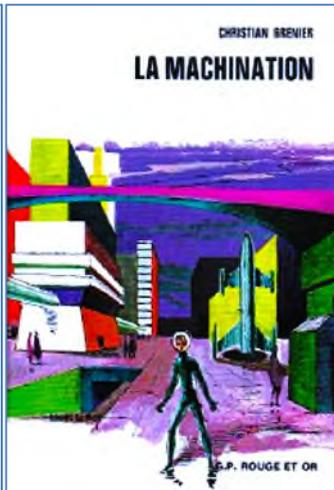
This detective novel is the first in a series for ages 10 and up. This commission from my publisher is intended to bridge the gap between *Logicielle's Investigations* (12+) and *Hercules, the detective cat* (7/8+) whose young mistresses are twins, the daughters of Logicielle and Max. Zed will always be accompanied by a human being - in this case, Tom, Tony's son. And their investigations will (I hope!) bring to light two different behaviours that will sometimes complement each other and sometimes oppose each other.



As you can see, a certain Isaac Asimov has already exploited this vein with *The Caves of Steel* and *The Naked Sun*. Here, the aim is to use the latest technical innovations, to conduct investigations in an environment familiar to pre-teens. This first volume will take them into the world of showbiz.

Time is one of your favourite themes. Have you featured different scientific or fantastical theories of time in your novels and short stories?

Time, it's true, fascinates me. It is one of my favourite themes. I think I've used it in all sorts of ways, including the most scientific, notably in *The Satellite from Elsewhere*, where a little girl is abducted (for a good reason: to save her from the radiation of the ship that has landed!) by visitors from Proxima Centauri. The visitors return her to Earth at relativistic speed. After twice five years (the time it takes to get there and back) she returns to an Earth that is ten years older.



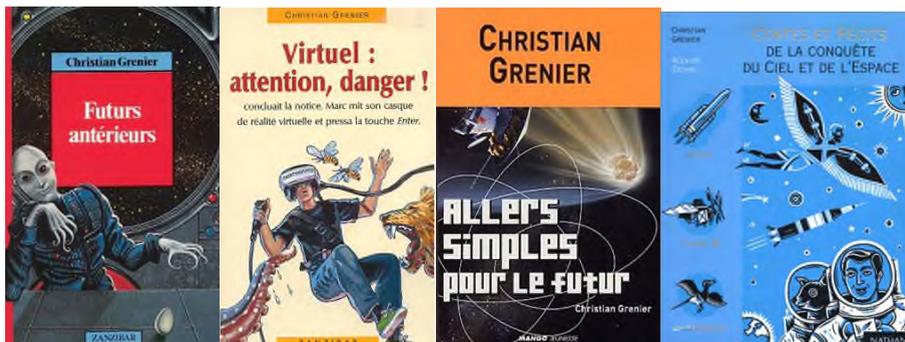
Most of my other time-based stories are non-scientific fiction. In *The Machination*, my hero pilots a ship that is supposed to travel faster than the speed of light (um... he fails, phew!). In *Le Montreur d'étincelles* (*The Sparks Showman*), an entire society has left Earth to settle on a planet that is part of another solar system - and Gérard Klein reproached me for not devoting a small paragraph to explaining... how they had done it and how long their journey had lasted!

In *Les Cascadeurs du Temps* (*The Time Stuntmen*), in the way Wolff lands — in Philip José Farmer's *The Maker of Universes* and its sequel — in the universe of Kickaha, my heroes discover a space-time rift in the submerged cave of a river - the Loue! I even make my hero go back in time — in *Seul à seul* (*One to One*) and then in *Un billet pour l'éternité* (*One Ticket to Eternity*) — so that he meets himself.

The only truly pseudo-scientific innovation I use is in *Le Soleil va mourir* (*The Sun Is About To Die*) to save the Earth from the heat released by our star, which has gone supernova, a scientist, Messigny, locks our planet in a time belt that places it in a universe slowed down a million times. Now, this could be very useful with the threat of global warming. Alas, it is not yet perfected...

Can we imagine a complete collection of your short stories, or at least a reprint of all the hard-to-find stories? This is not on the agenda, because my short stories are very scattered:

* some have been published in magazines (*Jeunes Années, Gullivore, Encre Vive, Mégascope, Superscope, cahiers de vacances Nathan, J'aime lire, D. Lire. Les Aventuriers...* and many more!)



* Others have been collected in a collection of which I am the sole author: *Futurs antérieurs, Virtuel attention danger, Allers simples pour le futur, Contes et récits de la conquête du ciel et de l'espace* - not to mention the short texts collected by two in the SEDRAP collections: *La Joconde en exil, Le gouffre du diable, Les Robinsons de la Galaxie...*

* The last ones are part of a collection in which several authors are present. This is the case of many short stories published in the series *15 histoires de SF, cirque, vacances, aventures, 15 SOS*, etc. by Gautier Languereau. There are also *Les visages de l'humain, Graines de Futurs* and various collections at L'Atalante such as *Utopiae*, etc.

A complete collection would only be possible in two cases:

* that a publisher decides to do it... which would force him to negotiate the republication of all the texts that are still in circulation. Because a lot of my short stories are republished. The latest is *Je suis la vigie et je crie*, published in a collective collection by Thierry Magnier (*Nouvelles Vertes*), bought by Hatier to be part of a collection (*Nouvelles de notre planète*) in the collection *Classiques & Cie Collèges*. A colossal, costly and risky task - because some publishers would refuse to give up their rights.

* If I were dead for more than 70 years, my entire output would be in the public domain — no more authorisation, no more buy-outs. Since I am in no hurry to die, we must wait! And hope that my stories will still be of interest at the end of the 21st century... and that's not easy.

I would add that the collection would be very thick. I haven't made an exact count of my stories (it's possible, just check my website!) and even less of the number of signs or pages it would represent. But at first sight, there are 150 short stories. If some of them are very short (**DDDD**, **Dictature Douce Décroissance Dure** or **Des profs pas très NET** — two or three pages, published in **Les Cahiers pédagogiques**), my five or six **Je Bouquine** are small novels of 60,000 signs. The complete set of my short stories? That would be three volumes of 1500 pages each — yes, in **La Pleiade**! You can always dream: **Jules Verne** finally got in...



Final points:

* These short stories deal with very diverse themes, SF, detective stories, adventure, history, mythology, and even autobiography, such as **L'Amour Caramel** (in **Parle-moi d'amour**, chez **Rageot**). Some of them are aimed at very young children, such as **Le Métronome magique**; others are aimed at adults, such as **Partir pour Edena** or **Le feu du crépuscule**! How do you collect them together?

* Some of my short stories are indeed free of rights, like **Seul à Seul** (One to One) or **L'Autre moitié de l'éternité** (The other half of Eternity). You can find them online, on my blog!



On your stories adapted for TV

You have adapted other people's creations for television with Les Mondes Engloutis and Rahan, and you have won many prizes for your novels, while computer graphics now make it possible to produce animated or live-action science fiction on a low budget: do some of your stories have a chance of being adapted, for example (if it's not a secret) because the rights for an adaptation are now reserved?

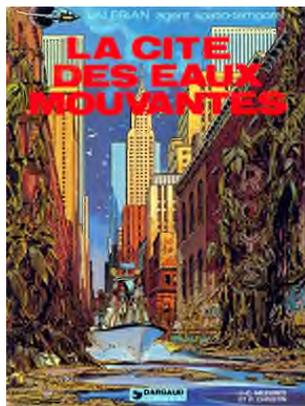
L'OrdinaTueur (The Computokiller) was adapted for a short time on the French television channel **La 5** (NDR: animated), directed by Micheline Paintault. It was broadcast three times in 2000. And I was very surprised to receive a call from the team from **Channel 5** who were going to come to our house to shoot it. My editor had not seen fit to warn me of this cessation of rights, so the filming (to our surprise) was undertaken straight away. In other words, it may be that the rights to some of my novels have already been reserved without my knowledge — the rights to one of my (first!) novels have indeed been

acquired, I know. But that doesn't mean that a film will soon be made. At the end of the fifties, Jean Becker acquired the rights to a novel by Georges Monforez (the father of an old friend of mine, the youth author H el ene Montardre), **Les enfants du marais**. The film was made... in 1998. The author had been dead for a long time, in 1974!

An author can negotiate the rights of a novel himself by proposing the script to a producer before delivering his text to a publisher (which avoids splitting the rights generated by the film in two!) This is the case, in the USA, of **Stephen King** and the late **Michael Crichton**. In general, three conditions have to be met in order to undertake such an operation: you have to be a recognized author, you have to start writing a screenplay and you have to have a good literary agent. I don't meet any of these conditions!

I can already hear you retort: but you have written the scripts for dozens of books! Why not one of yours? Erm... because: * I don't think about it * I don't know a director to whom I can submit them. * I don't know any director to submit them to. * The big thing in my life is the novel, literature. Not the cinema! At the same time, I admit it: it is one of the favourite questions of the young readers I meet. In their eyes, the height of success is to have a book adapted into a film! Is it? Sometimes it's a spectacular failure - examples abound. And you can count on the fingers of one hand the number of films whose content and quality exceed those of the original text - although I stubbornly maintain that you can't compare a novel and a film. But when you read **The Sentinel** (Arthur C. Clarke's short story) or even **Philip K. Dick's** novella **Do androids dream of electric sheep**, it's clear that **Stanley Kubrick** and **Ridley Scott** have transcended the original text with **2001, A Space Odyssey** and **Blade Runner**! A lot of SF books have been adapted to film — not easy.

The last one I saw was **Valerian and The City Of A Thousand Planets**. When I asked **Jean-Claude M ezi eres** (we've known each other since the beginning of his series!) what he thought of it, he preferred to tell me about the shooting in detail, to mention the sets... perhaps so as not to give a negative opinion - that's mine - or to offend **Luc Besson**. But this catch-all episode doesn't seem to me to be very faithful to the original and I prefer by far the comic book episodes to what the cinema has done with them.



The City (of Shifting Waters, Empire) of a Thousand Planets takes shots from *The Empire of a Thousand Planets* and *Ambassador of the Shadows*, while *Star Trek Beyond* takes the main plots from *The Empire...* and *Birds of the Master*. And yet the *Valerian* comic books are still claimed by some to be faithfully unadaptable.

On the other hand (and I deflect the question once again!), I am very proud that my novel *Coups de théâtre* has been adapted many times for the stage, and that my album *Le Tyran, le Luthier et le Temps* (The Tyrant, the Luthier and Time) has been adapted to music thanks to the producer **Daniel Sultan** and the Argentine composer **Luis Naon**. Attending this opera (45 minutes long) during one of its public performances, I almost felt like **Colette** when her *Child and the Spells* was orchestrated by **Maurice Ravel**! In short, you can see that I am closer to theatre and music than to cinema!



Black Mirror, the series that its author no longer dares to write because he is so disgusted that what he imagined, politicians will realize within a year.

On the Future and Science Fiction

Science fiction is often presented as premonitory, but in fact many of the inventions portrayed and their consequences already existed at the time. And conversely, many inventions, or the imaginary way in which these inventions are used, are then reconstructed in reality: * the communicator and tablet

from **Star Trek (the original series)** which become the mobile phones of the 1990s and the tablets of the 2000s... * the dashboard of **Valerian's ship** which becomes the dashboard of a **Renault car** - but also very recently, * **China transposing the free-fall episode of the Black Mirror series (season 3 episode 1)** to the scale of its population, by socially grading everyone and punishing those who don't have a good enough grade for their taste. Hence my question: **Is it that difficult for a science fiction writer to imagine a better world, and thereby inspire a better world?**

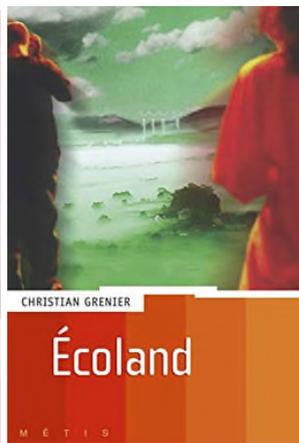
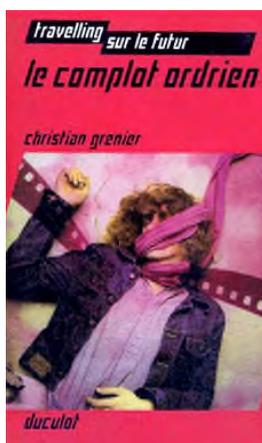
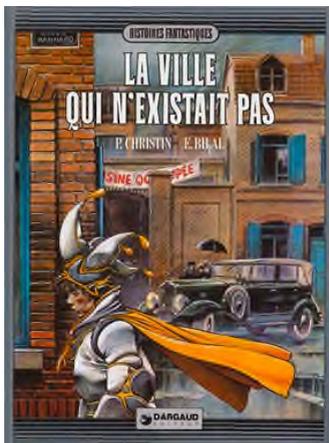
I have a problem with the semantic shift in your question because I am not sure that such innovations are necessarily positive!

In ***Le complot ordrien*** (in ***Travelling sur le Futur***, Duculot, 1980), I imagined a socialist France, in which my hero complained about the slowness of the application of new laws (um, Mitterrand arrived shortly afterwards). I also evoked the plot of a far-right party taking power - it was very optimistic since the same far-right, today, could well come to power... through the ballot box! In the same novel, smoking was becoming antisocial and disabled children were being integrated into classes... we'll get to that shortly.

But to answer your question...imagining or inspiring a better world, difficult? No. I have often done that. What is difficult, however, is to seduce the reader with a novel that is utopian. The great successes of SF, as we know, are dystopias or "disaster novels": **War of the Worlds, Brave New World, 1984**... Rather than imagining a better world, SF prefers to explore the negative consequences of an invention or a hypothesis. To stretch the metaphor, let's say that it prefers to show the forbidden directions rather than the recommended routes.

One of my **Minute du Vieux Shnock** (the name of my blog's mood post) was entitled: **SF is useless!** Indeed, the warnings it left us, we have neglected them. All the traps it denounced, we fell into! Big Brother? His name is **Google, GAF**A and cookies. Today, surveillance cameras are springing up everywhere. And they are being demanded! In 1953, with ***Fahrenheit 451***, Bradbury imagined a society in which

reading and books were forbidden. Today, it's worse: there's no need to ban books, the younger generations are happy to do without them!



Where are the utopias today? Writing about them is very acrobatic since, by definition, in utopias there are no problems, everything is fine! Note that the utopias of the past (I am thinking of **Thomas More's Utopia** or **Cabet's Voyage en Icarie**) have become dystopias in the eyes of the readers of 2020. **Thomas More** imagined (in 1516!) a society where property did not exist. And **Cabet**, hours reserved for joint physical exercise or meals taken together. An egalitarian and collectivist society? What a horror!

Yes, the utopia-dystopia boundary is fragile, fluctuating. Its most striking literary illustration? **Ursula Le Guin's The Dispossessed** — a gem!

My only real utopia is **Ecoland (Rageot, 2003)**, one of my best-selling novels. I wrote it in 1984. It was about a micro society in permanent evolution that lived in autarky. With windmills and compost gas. A society without oil. A pesticide-free agriculture with the return of ladybirds and the horse. A self-managing world that did not consume meat (and so on...). Most publishers refused, judging this society to be close to a cult of baba-cool and a step backwards. Yes, I was a "retarded sixty-eight". I note that most of the proposals I made are recommended and adopted today. A way of life that should be the planetary model if humanity wanted to survive. But it prefers to turn a blind eye, stubbornly sticking to a market economy and a frantic

consumption pattern that are leading the planet towards a programmed suicide. We have just launched a supertanker that (fake news?) apparently consumes as much as... 60 million cars! And they claim to want to reduce CO2?



On February 6, 2018 at 3:45 p.m. from , Elon Musk sends into orbit a Tesla Roadster piloted by Starman, a dummy dressed in a spacesuit.

Many of the recent announcements on space conquest must surely make you dream, as with the return of the Cold War, we are promised Mars, the Moon for, er, 2019. What do you think of this sudden awakening, which comes at the same time as flying cars and robots that walk, run and jump for real, while James Cameron plans to shoot the Red / Blue / Green Mars trilogy... on real Mars, with drones?

These ads don't necessarily make me dream, no. Why not? Because I think that these announcements are very likely not to be realised. In one of his letters, Michel Jeury once wrote me this lovely sentence: ah, how beautiful the future was before the year 2000 arrived! A phrase that I agree with 100%.

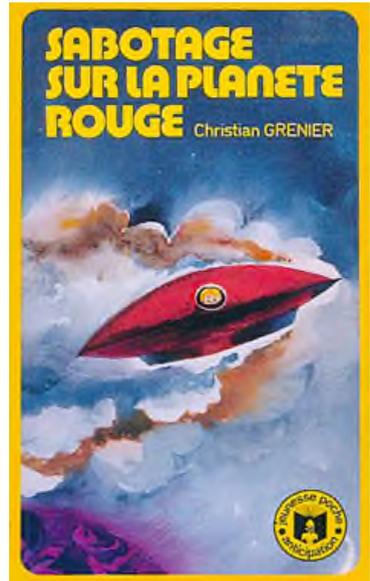
What do I think of it? Sincerely - and I'm going to disappoint most people, I know: I think that these ambitious projects will concern a

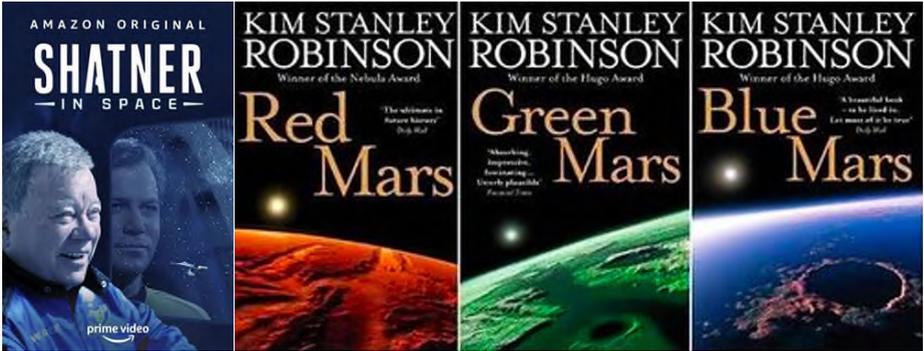
minority and that their practical application is not for tomorrow - if it happens at all. Ah, yes: flying taxis (announced for 2025) and other drone-deliverers advocated by Amazon. The autonomous car? Maybe. But in developing my convictions, I'm going to sound realistic or pessimistic...

Let's be clear: there is SF that is close to anticipation, which imagines near and plausible futures. And an SF that plays more with the impossible than with the possible. We all know (even if we happily accept these capital IFs) that the time machine is a dream. As are the matter transmitter and stellar travel - the scientific obstacles are gigantic - even impassable! And while it's easy to bend space-time or go into subspace at the touch of a button, making it happen is a different matter.

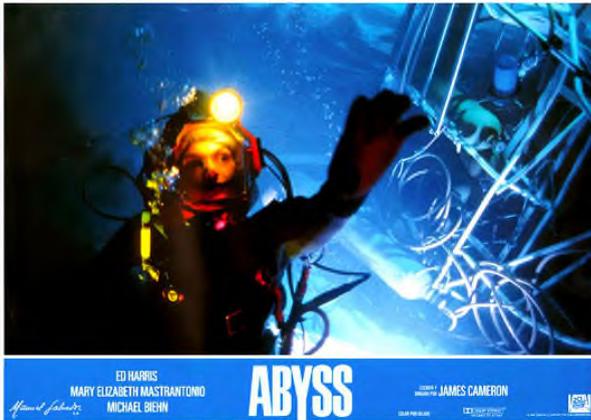
In one of my first novels, Sabotage on the Red Planet (1972), I imagined that the first manned expedition to Mars would take place in ... 2045..

My young readers, who had seen the seven Apollo missions, were astonished and laughed: "But sir, we'll be on Mars well before the year 2000! I then explained that the Martian expedition, unless a revolutionary propulsion system was developed, would take eight months to travel to Mars, eight months to get there and eight months to get back. With a series of complex problems, the first being the survival of a crew during the journeys... and on the spot: absence of gravity, dangerous waves, survival provisions (food, recycled water, phytotron, transport of equipment weighing several tons, etc.). And the date of the first mission keeps getting pushed back, even if thousands of volunteers have already offered (if I believe Elon Musk) for an outward journey with no guarantee of return.





Space tourism? It is already a reality. It remains to find customers willing to pay 50 or 100,000 dollars for a one and a half hour tour of the Earth - not to mention the CO2 produced, which will make environmentalists howl, at a time when we are beginning to understand that ordinary tourism causes great damage - let's bet that laws will eventually reduce it. The next two or three decades will, I fear, set the record straight. It is important to realise (as was the case in the early 1970s, when space opera gradually gave way to terrestrial problems!) that the priority is the survival of our own species. And relegating the



conquest of Mars to an unnecessary and very (too) expensive luxury.

Ah... **James Cameron!** I think the world of him. I could have added ***Abyss*** to my list of favourite films. And how can I deny ***Avatar***, whose synopsis is a copy and paste of my novel ***Le***

Montreur d'étincelles (1978, **Robert Laffont**) — which James Cameron has probably never read, it is not translated into English! But shooting **Kim Stanley Robinson's** (superb) trilogy on location? That's a dream! If I may be provocative to the end, I fear that Man, contrary to my 2045 prediction... will never set foot on Mars.

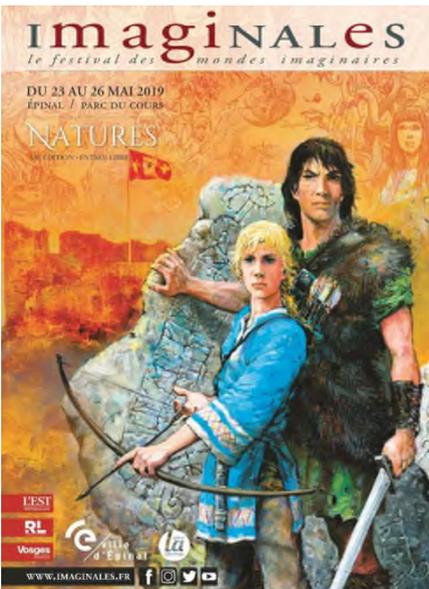


about science fiction fairs and conventions

Can you recommend French science fiction fairs or other events (literary, comics) that you know well?

First of all, **Les Utopiales**, the International SF Festival of Nantes. It takes place every year at the Palais des Congrès and brings together a large number of authors from all over the world. Films are shown, writers are met, and there are many debates... I attended and took part in its creation - I'll come back to this.

Then, **Les Imaginales** d'Epinal, an event that covers a lot of ground since it includes (well... basically like in Nantes, now!) as much heroic fantasy as SF with, again, a plethora of authors, sales-signings, debates - this time in a more discreet and airy setting.



Finally, **Scientilivre**, the SF and scientific book fair. It takes place every third weekend at the Agora de Labège, in the suburbs of Toulouse, where a large number of Airbus and Ariane engineers live, a stone's throw from the Cité de l'espace. Here again: conferences by scientists from all walks of life:

oceanographers, climatologists, geologists,



Enfin, **Scientilivre**, le salon de la SF et du livre scientifique. Il a lieu chaque troisième week—end à l’Agora de Labège, dans la banlieue de Toulouse, où vivent une grande partie des ingénieurs d’*Airbus* et d’*Ariane*, à deux pas de la Cité de l’espace. Là encore : conférences de scientifiques de tous horizons : océanographes, climatologues, géologues, astrophysicists... The philosopher of science **Michel Serre** has twice been the guest of honour. There are sales and signings of science and SF writers, and many workshops for young people.

Scientilivre was created 19 years

ago and is managed by the Délirens d'Encre association, of which I have been a member for 17 years! Which explains why I'm visiting there..

Of course, there are many events (the bi-annual national SF convention, which takes place in a different city each time) and many other SF fairs such as **Entres les mondes** (in Aurillac). To list them would be futile. And in the field of generalist fairs (**Le Salon du livre de jeunesse de Montreuil** or/and the **Salon du livre de Paris**, Porte de Versailles), you have to go at least once in your life to the **Foire aux livres de Brive** and the **Etonnants Voyageurs fair in Saint Malo!** I have never been to the **Angoulême Comic Book Fair**.

Can you tell us about one of your best memories of these meetings?

I have several! Almost all of them are about **Les Utopiales**, which, at the beginning, was simply called **Utopia**. As Wikipedia says (and I don't know how it came to be known!) I was the one who had the idea of this name when it was created in 1997 by **Bruno della Chiesa** — in the living room of our house in Périgord, but yes! The first editions took place at the **Futuroscope** in Poitiers. I was the patron and the first



guest was... **Jack Vance**. When the name of the fair was changed (the **Utopia** cinema chain forced us to do so!) and it was moved to Nantes, I gave a short inaugural speech. After that I joined the audience, because as soon as I left the stage, the famous **Chris Marker** classic **La Jetée** was shown. In the darkness, I felt a hand on my shoulder and a voice saying, in a strong American accent:

— I really appreciated everything you said. It was wonderful. I congratulate you.

— Thank you. But... who are you?

— Oh, I'm an American short story writer.

You probably don't know me. My name is David Brin..

I was amazed. And delighted. I had obviously read **Earth** and other works by **David Brin**. My son, Sylvain, was an absolute fan. **Heart of the Comet** (co-written with **Gregory Benford**) was his bedside book. As a result, David and I hit it off and signed our books side by side during the event. He even invited my wife and I to **San Diego**... but we never went. The next year, the guest of honour was **Robert**

Silverberg. And as we were having breakfast side by side in the Novotel next to the convention centre, I introduced myself (despite my basic English) and told him that I had published him with Gallimard, in my little **Folio Junior SF** collection, in 1981; a collection, **The Man Who Never Forgot**, which contained his eponymous short story. He smiled, frowned and said:

— 1981 ? No. Gallimard sent me your collection. It was published in January 1982.

Once again, I was blown away: it was him, Robert Silverberg, "the man who never forgot". He has a total memory, a real phenomenon

L'HOMME QUI N'OUBLIAIT JAMAIS

ET AUTRES RÉCITS SUR L'HOMME

Les captifs/André Coypel □
Le phénomène/Robert Anton □
Le diction qui manquait/William Morrison □
L'homme fort/René Barjavel □
L'homme qui n'oubliait jamais/Robert Silverberg □
Les premiers hommes/Howard Fast □





Even in his Things to Come costume, he was not allowed to come to Coney Island with the rest of the club: Ray Bradbury (2nd row right) had taken the last seat in the car! (This is probably not true : Forest J. Ackerman, 1st World Con in New York in 1939; in the car, 1st row: Mark Reinsberg, Jack Agnew, Ross Rocklynn; 2nd row: V. Kidwell, Robert A. Madle, Erle Korshak, Ray Bradbury Coney Island, July 4, 1939. Photo of Robert Madle, 1935 fan, centenary in 2020.

Have you ever attended a World Science Fiction Convention? (Worldcon) Can you tell us a story about it?

I've never been to a world convention. I've never been invited. The question is worth asking because it has an answer: for decades I have had the image of a youth author. Worse: a science fiction writer for young people. In other words, I was (and remain, in the eyes of some) at the crossroads of two... sub-literatures. Two reasons. One is to keep me away from SF: Not him: he's a youth writer! And the other to keep me away from general literature: Not him: he writes SF!

I should add that I never had the physique for the job: in the 1970s, you had to have a certain (very casual) look, which was never mine. As a teacher, I wore a suit, a tie and short hair. So I was a right-wing guy and I took myself seriously. So I couldn't be part of the club. (It didn't matter, some people were right, from Gérard Klein to Jacques Goimard). But the fan club (NDR : fandom ?) left me out for a long time, prejudices have a hard time.

Second part in the next issue.

168 ARGYR LE BALADIN DE L'ESPACE

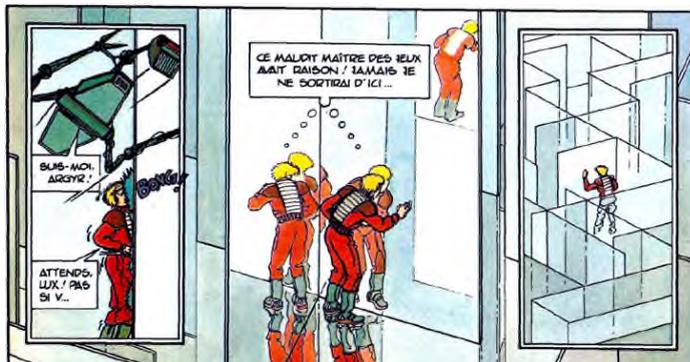
En septembre 1983, Christian Grenier entre au comité de rédaction du magazine Pif Gadget, et scénarise avec au dessin Jean-Marc Salmon une série de Space Opera, Argyr le baladin de l'Espace, série qui comptera 14 épisodes dont voici le guide.



S01E01 — Le Magnétron :

Magicien à court de spectateurs à cause de la télévision 3D, Argyr est contacté par Onyx, un camarade d'université, inventeur du

Magnétron, une machine à téléporter en direction des plus lointaines galaxies mais qui n'est pas encore capable de ramener qui elle envoie vers l'inconnu. Onyx propose à Argyr de participer à l'inauguration de la machine en faisant son spectacle. Mais parce qu'Argyr dénonce les supercheries de ses camarades de scènes, ceux-ci se débarrassent de lui en l'envoyant non pas sur la lune comme Argyr le croyait, mais dans la constellation du Cygne, à 600 années-lumières de distance de la Terre.
(Pif Gadget 795)



S01E02 — La Cité-Machine:

Argyr se retrouve prisonnier du Maître des Jeux et se retrouve à affronter les pièges de la Cité-Machine. II

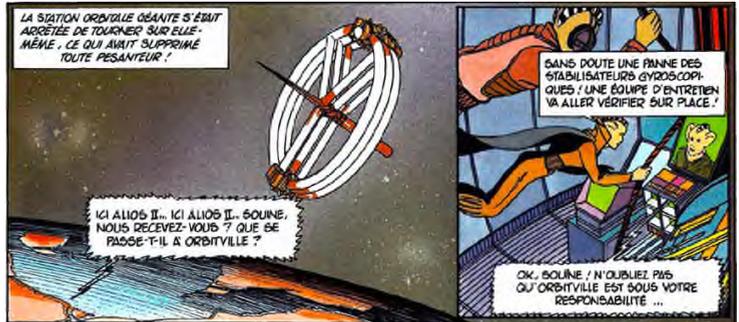
il y trouve Fraïla, une ganymédiennne humanoïde à la peau bleue, qui elle, aussi cherche à s'échapper. (Pif Gadget 799).



S01E03 — Les insurgés de la lune verte : Fraïla a convaincu Argyr de la ramener sur Ganymède, mais les Truqueurs du Temps ont

changé de la passé de la planète et les Ganymédiens censés être accueillants les jettent immédiatement en prison. (Pif Gadget 802).

S01E04 — Le satellite fou : Argyr est invité à l'inauguration de Orbit-Ville et utilise le talent caché de lévitation de

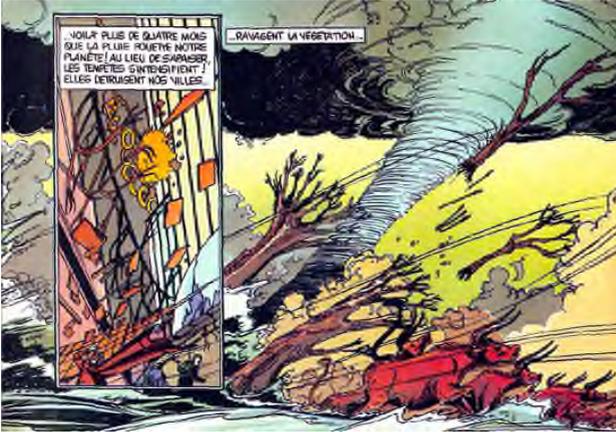


Fraïla pour prétendre que c'est lui qui fait flotter la jeune femme dans les airs — quand soudain la station spatiale s'arrête de tourner, et faute de gravité artificielle, tous les spectateurs se mettent à flotter à leur tour. (Pif Gadget 807).



S01E05 — La chasse aux makis : à court de carburant et de vivre, Argyr et Fraïla se crashent sur une planète où l'espèce dominante est une sorte de lémurien, le Maki. Or les makis sous la

menace de robots exterminateurs, tout en faisant la preuve d'une habileté remarquable à les saboter. (Pif Gadget 812).



S01E06 — La saison des tempêtes

tempêtes : Argyr et Fraila se posent sur Zogar, une planète en proie à une tempête globale qui ne cesse de gagner en intensité, et sont accueillis par le présinome Zaam. (Pif Gadget 817).

S01E07 — La planète océan

Argyr et Fraila découvrent une planète entièrement recouvert par un océan et ne trouvent qu'un nénuphare géant pour se poser. Ils sont immédiatement attaqués. (Pif Gadget 824).



S01E08 — La course au Soleil : Arrivés sur Syron 4, Argyr et Fraila décident de participer à une course de bivoiles, des voiliers solaires autour de la planète (Pif Gadget 830).



S01E10 — L'astéroïde piégé : Contre l'avis de Fraila, Argyr se porte au secours d'un naufragé déjà mort depuis longtemps... pour découvrir que l'astéroïde sur lequel il s'est échoué a vampirisé ses réserves en énergie. (Pif Gadget 842).

S01E11-12 — Les joueurs du cosmos :

Argyr et Fraila découvrent un astronef encastré dans un astéroïde et décident de se rendre à son point de destination, espérant trouver une planète habitable où se produire. Or la victime se rendait là-bas armée, et en arrivant les baladins sont immédiatement recrutés pour un jeu de rôles grandeur nature à l'échelle planétaire, Le secret de Ludiana (Pif Gadget 849).

S01E13 —

L'arbre-monde

: C'est au tour de l'astronef de Argyr et Fraila de s'encaster — mais dans un arbre de la taille d'une planète.

Tentant une sortie, ils sont accueillis par des harpies, et découvrent une atmosphère respirable et tempérée. (Pif Gadget 861).





S01E14 — La planète automatique : Enfin un monde organisé ! C'est en pilotage automatique qu'Argyr et Fraila descendent sur Régulia pour se produire. Mais la vedette qui les conduit s'écrase, puis c'est au taxi robotisé de s'arrêter à mi-chemin, persuadé qu'avec la nuit qui tombe, le couvre-feu vient de commencer. Sauf qu'il fait plein jour. (Pif 885).



S01E14 — Les hommes-écrans : Argyr et Fraila tombent en panne, fort opportunément à proximité de Acronie, une planète qui offre les réparations tout en proposant aux voyageurs de se distraire et jouer au casino. (Pif 904).

A ce jour il n'existe pas à ma connaissance d'édition au format album des aventures d'Argyr. C'est un space opera tout à fait dans la lignée à la fois des romans de Wul, des bds Valérian, et dont les épisodes pourraient très bien s'intégrer à la série télévisée Doctor Who 2005. Le format de 10 pages par aventure est trop court et la série s'arrête trop tôt en 1986.

Toutes les vignettes sont droits réservés Les éditions Vaillant et sont seulement reproduites pour aider à l'identification visuelle des œuvres.

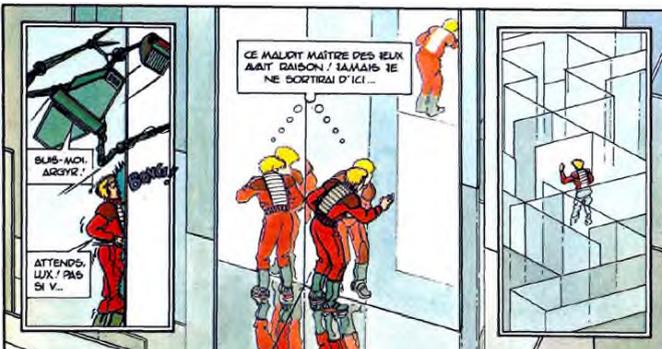
173 ARGYR THE SPACE BALLADEER

In September 1983, Christian Grenier joined the editorial board of the magazine *Pif Gadget*, and scripted with Jean-Marc Salmon a *Space Opera* series, *Argyr le baladin de l'Espace*, a series that will have 14 episodes, of which here is the guide.



S01E01 — The Magnetron : A magician who has run out of spectators because of 3D television, Argyr is contacted by Onyx, a university friend and inventor of the Magnetron, a

machine that can teleport to the farthest galaxies but is not yet able to bring back whoever it sends to the unknown. Onyx offers Argyr the chance to participate in the inauguration of the machine by doing his show. But because Argyr denounces the deceptions of his fellow performers, they get rid of him by sending him not to the moon as Argyr believed, but to the constellation of the Swan, 600 light years away from Earth.
(Pif Gadget 795)



S01E02 — The Machine-City : Argyr finds himself a prisoner of the Master of the Games and faces the traps of the Machine City. There he finds Fraila, a blue-skinned humanoid

Ganymedan, who is also trying to escape.. (Pif Gadget 799).

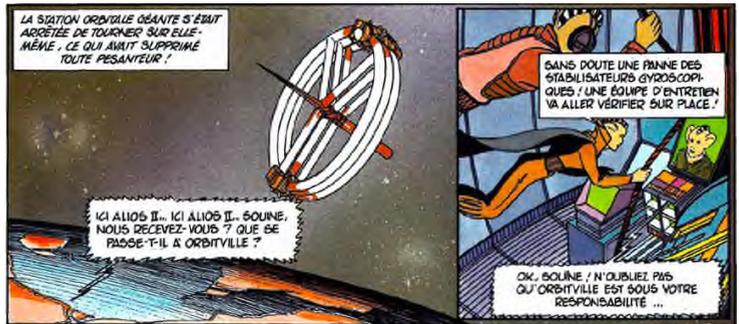


**S01E03 —
The Green
Moon
Insurgents:**
Fraila
convinced
Argyr to take
her back to
Ganymede, but
the Time
Tricksters have

changed the planet's past and the supposedly friendly Ganymedeans immediately throw them in jail. (Pif Gadget 802).

**S01E04 —
The crazy
satellite:**

Argyr is invited
to the
inauguration of
Orbit-Ville and
uses Fraila's
hidden

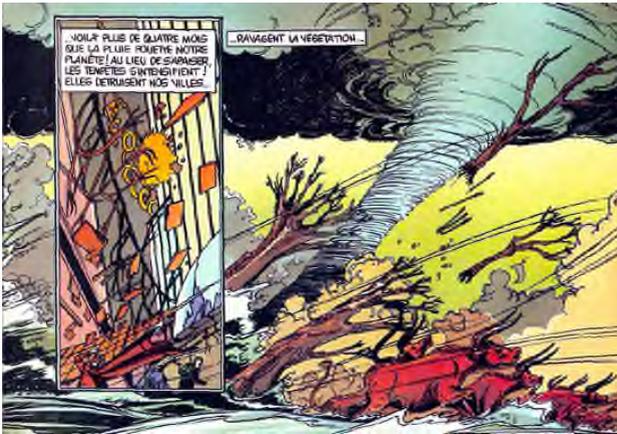


levitation talent to pretend that he is the one floating the young woman in the air - when suddenly the space station stops spinning, and due to the lack of artificial gravity, all the spectators start to float in turn. (Pif Gadget 807).



**S01E05 —
Hunting For
Makis:** Running out
of fuel and life, Argyr
and Fraila crash land
on a planet where the
dominant species is a
kind of lemur, the
Maki. But the makis
are under threat from

exterminating robots, while demonstrating a remarkable ability to sabotage them. (Pif Gadget 812).



VOIR PLUS DE QUATRE MOIS
QUE LA PLUS ROUEUSE NOTRE
PLANÈTE! AU LIEU DE SARRASER,
LES TONNÉES D'ENTRÉMENT! /
ELLES DÉTRUISENT NOS VILLES.

RAVAGENT LA VÉGÉTATION.



LE BALLON ENVOIE LE L'ATERRISSAGE
SUD L'ILE...

UNE... CITE MENSURPAIR D'

GRACE A LEUR PROXIMITE CES PLANTES
PRESENT LE SARR CHOSENE DE LA SURFACE
C'EST POLIGLOU! NOUS VOUS APPRIS A
AMBIAGER L'INTERIEUR DE CES MENU
FRANCO... MAIS HEUREUX, LES POULPES SONT
PROMIS D'ONYSME BUK AUBA / VOUS
POURQUOI LA DÉTRUISENT DANS CESSÉ
NOS CITES ...

OH ! ALLOUQUEN! NOS
SEULES TRÉPAGES SONT
DES INSEMPRES OMBRES
QUI APPELIENT LA SUR
FACE DE L'OCEAN ET
SERVENT AU QUE VES
COUANTS ...

CE N'ETAIT PRO LINE LE, MAIS LA
SURFACE DE MENU # LA CITE
MENSURPAIR QUE LES POULPES
ONT DÉCOUVRETE ET DETOITE
DANS DOLITE A CAUSE DE VO-
TRE NAUGGALL DONT L'ONVO
NE LES A ATIRER !

S01E06 — Season Of The Storms:

Argyr and Fraila land on Zogar, a planet in the grip of a global storm that continues to grow in intensity, and are greeted by the presinome Zaam. (Pif Gadget 817).

S01E07 — Ocean- Planet:

Argyr and Fraila discover a planet entirely covered by an ocean and find only a giant lighthouse to land on. They are immediately attacked. (Pif Gadget 824).



...TOUTS LES CONJELMENTS DEVAIENT
ARRIVER LE TOUT DE SYRION # EN SE
DIRIGENT VERS L'OUEST, SANS JAI
MAIS PERDRE DE VUE LE SOLEIL. /
SEUL L'EMPIRE DU BIVOILE EST
AUTORISE ...

S01E08 — The Race to the Sun: Argyr and Fraila arrive on Syrion 4 and decide to take part in a race of bivoiles, solar sailboats around the planet. (Pif Gadget 830)



ET AU MILIEU DE L'ARTÈRE EN SUISSE, C'EST UN BÉCOT À BORD. C'EST UN BÉCOT DE DÉTRESSE. C'EST MALIN. NOUS VOULA DANS LE BÉCOT. MAIS PÉRIQUO QUE LUI...

SE T'AVISÉ, BIEN DIT DE TE MÉFIER DE CET ASTÉROÏDE. MAIS TU TE FONDRAIS EN L'ASTÉROÏDE. MALIN QUE LES AUTRES.

TU VOULAIS QUE JE GAGNE CE BÉCOT. C'EST BIEN. MAIS C'EST BIEN TOI QUI M'AS APPRIS À DÉFIER LES GÉANTS DE LA NAVIGATION COSMOLACTIQUE ?

S01E10 — The Booby Trapped Asteroid:

Against Fraila's advice, Argyr goes to the rescue of a long-dead castaway... only to discover that the asteroid he's been stranded on has drained his energy reserves. (Pif Gadget 842).

S01E11-12 — The Cosmos Players:

Argyr and Fraila discover a spaceship embedded in an asteroid and decide to travel to its destination, hoping to find a habitable planet to perform on. The victim was on his way there armed, and upon arrival the balladeers are immediately recruited for a life-size role-playing game on a planetary scale, The Secret of Ludiana (Pif Gadget 849).

S01E13 — The world-tree:

It is the turn of Argyr and Fraila's spaceship to get stuck - but in a tree the size of a planet. Trying to get out, they are welcomed by harpies, and discover a breathable and temperate atmosphere. (Pif Gadget 861).



J'AI TROUVÉ CE SAC PRÈS DE LUI...

À PART LE RAYON LASER, TOUT ÇA NE RESSEMBLE QU'À LA MANÈGE D'UN COSMONAUTE ! BALL-EMPORTONS-LE ?

VOICI DONC LA PLANÈTE SUR LAQUELLE IL S'APPRÊTAIT À ATTEINDRE...

ENFIN UN MONDE HABITABLE ! POUR-QUOI QU'IL YAIT DES HABITANTS POUR ADMIRER NOTRE SPECTACLE !

OH ! ÇA Y EST... VOILA LE DERNIER PARTICIPANT !

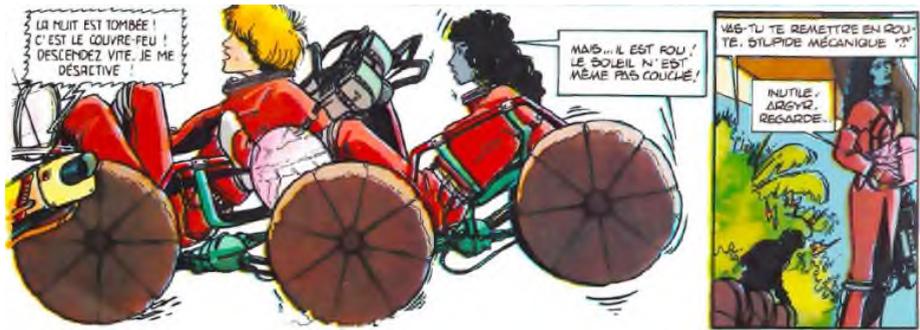


DES HARPES ! INCROYABLE... LA VÉGÉTATION DE CE MONDE AÉRIEN FOURNIT OXYGÈNE ET CHALEUR !

QUI ÊTES-VOUS ?

JE SUIS LE BALADIN ARGYR, ET VOICI FRAILA. MA PARTENAIRE GANYMÉDIENNE... EUH... NOUS AIDEREZ-VOUS À RÉ-SONDRE LA PLANÈTE TÊTRE ?

GRIS-TU, BALADIN, QUE L'ARBRE-MONDE ABANDONNE SES PRIÈRES ! ?



S01E14 — The automatic planet: Finally an organised world! On automatic pilot, Argyr and Fraila descend on Regulia to perform. But the speedboat driving them crashes, and then it's the turn of the robotic taxi to stop halfway, convinced that with night falling, the curfew has just begun. Except that it's daylight.. (Pif 885).



S01E14 — Les hommes-écrans : Argyr et Fraila tombent en panne, fort opportunément à proximité de Acronie, une planète qui offre les réparations tout en proposant aux voyageurs de se distraire et jouer au casino. (Pif 904).

To my knowledge, there is no album edition of Argyr's adventures to date. It's a space opera in the same vein as Wul's novels and the Valerian comics, and its episodes could very well be integrated into the 2005 Doctor Who television series. The format of 10 pages per adventure is too short and the series stops too early in 1986.

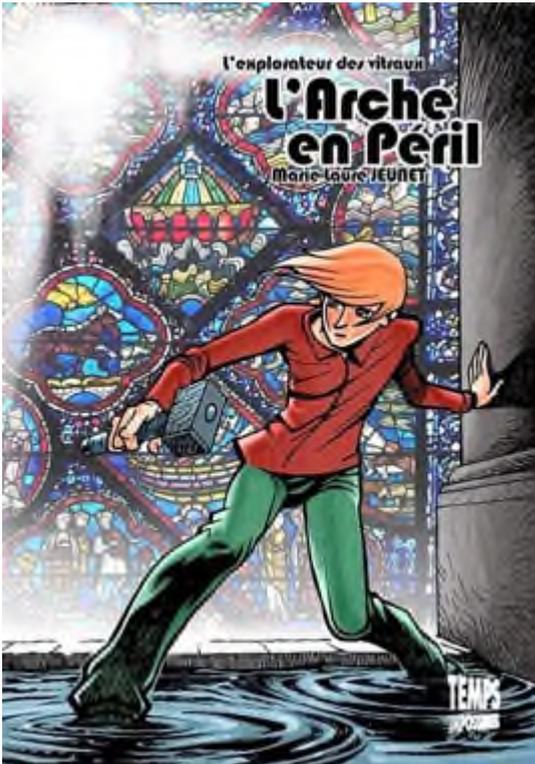
**All vignettes are copyright Les éditions Vaillant.
No copyright infringement intended.**

Découvrez / Discover

**TEMPS
IMPOSSIBLES**

Le site de vente en ligne des ouvrages sur

Philippe Ebyly



La vie n'est pas toujours facile pour Zéphyrin. Affublé d'une chevelure rousse, il est le premier de la classe et ces deux caractéristiques font de lui la ciblée préférée des petits caïds. Quand l'enfant entend des voix lui annoncer un nouveau Déluge, il n'en croit pas un mot. Voyant les eaux monter, il pense à se réfugier dans la cathédrale, point culminant de la ville. On raconte que les vitraux qui la décorent recèlent un mystérieux secret... Et si finalement, c'était vraiment le Déluge ?

50 pages (format 15x23 cm), couverture souple. 5,90 €.

Un court roman de Marie-Laure Jeunet.

Illustration : Fred Grivaud.

<http://tempsimpossible.com/arche.html>

178 LA COLLECTION AVENTURE DU CARNOPLASTE, ANNEE 2018

En 2017, le Carnoplaste édite les douze premiers fascicules de sa collection Aventure, dont les couvertures sont illustrés par nul autre que Fredgri et dont le guide paraissait en 2019 dans le numéro 15 de l'étoile étrange. En 2018 étaient édités douze autres fascicules. En voici désormais le guide promis au précédent numéro de l'étoile étrange.



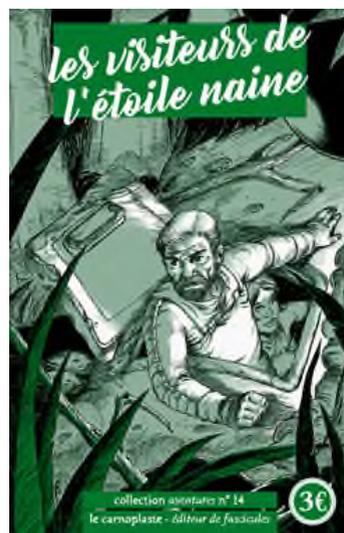
N°13 — L'horloge à cinq doigts : Par (horreur) une nuit d'orage, des comédiens et leurs jeunes musiciens débarquent dans une auberge irlandaise où se sont réfugiés quelques habitants du coin. .

Avril 2018, 30 pages. Signé Nelly Chadour, romancière notamment publiée aux Moutons électriques et chez Rivières Blanche. Le récit au style fleuri, dramatisé et chargé, rappelle de l'horreur

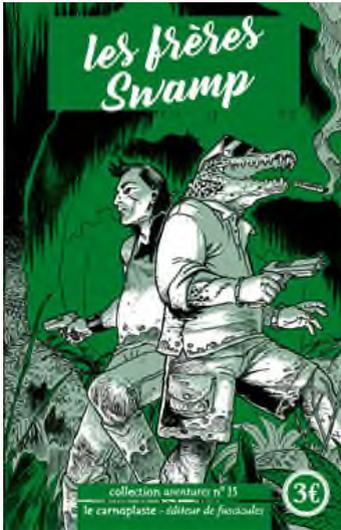
lovecraftienne et les Penny Dreadful d'époque, retapissée folklore irlandais. Titre excellent, de l'intrigue, ressemble à une ébauche précipitée avec un potentiel certain.

N°14 — Les visiteurs de l'étoile naine : Le capitaine d'astronaf Kaeso est à la recherche d'une nouvelle planète pour accueillir les siens, après la disparition corps et bien de tous les capitaines qui l'auront précédé. Pour son ultime tentative, il jette son dévolu sur Sol

III, aka la Terre, dont il confond les habitants avec des animaux.



Avril 2018, 38 pages. Signé Dominik Vallet, romancier, éditeur, chroniqueur et blogueur, scénariste de bandes-dessinés. La nouvelle, humoristique au style un peu moins chargé, rappelle le genre texte léger que l'on a pu lire dans les revues de Science-fiction américaines de l'âge d'or et des âges (déclinants) suivants, ainsi que des films comme Mars Attacks de Tim Burton d'après les images à collectionner.



N°15 — Les frères Swamp :

Louisiane, 1986. Arkadelfy, un inspecteur de la police américaine à tête d'alligator fait équipe avec son frère à tête humaine Beau Bidonneau et son rat familier, à la demande de Mama Chicot. Ensemble, ils doivent arrêter un cannibale échappé de prison qui serait incontinent.

Avril 2018, 30 pages. Signé Julien Heylbroeck, scénariste de jeux de rôles sur

table, auteurs de nouvelles notamment pour Rivière Blanche et Malpertuis, anthologiste et cofondateur de Trash édition et auteur du roman fantastique Malheur aux gagnants aux Moutons électriques. Le style s'améliore encore, mise en scène du récit à la limite du décousu, des personnages solides suivant une action linéaire de type « trouver et bouffer » avec l'impression que souvent le narrateur oublie de montrer ce qu'il faudrait voir, et saupoudre au lieu d'évoquer. A nouveau un gros potentiel.

N°16 — Les fakirs du pays vertical :

Phil Rucksack, guide de montagne à la retraite et Hans Saunders, compagnon d'une expédition malheureuse, se réveillent loin de chez eux dans l'Himalaya au bas du Manaslu, cette fois flanqué de Georges Crevett, oculiste de Delhi, tenant encore à la main le stylo avec lequel il rédigeait l'ordonnance d'une de ses patientes.



Avril 2018, 30 pages. Signé Phara Chibh, un pseudonyme emprunté à un personnage de fakir dans le roman de Gustave LeRouge, **Le prisonnier de la**

planète Mars. Pour la première fois un récit clair à tous points de vue – description, dialogue, action, intrigue – qui aurait pu figurer dans n'importe quelle revue fantastique sans détonner, même s'il est moins foisonnant en idées que L'Horloge à cinq doigts ou Les frères Swamp.



N°17 — Sous les sables mouvants :

Maître Alexandre raconte une nouvelle aventure du capitaine Furibard dans une auberge de Honfleur, à la recherche du crâne magique de François l'Olonnais, le pirate le plus détesté des rois d'Espagne, que détiendraient des indiens Bravos.

Novembre 2018, 30 pages. Signé Nicolas SOReL (sic) Polygraphe et conférencier littéraire proposant des prestations de services d'écriture, seconde aventure après l'homme à la jambe de femme (numéro 5 de la collection). Là encore

style clair, narration impeccable, pour celles et ceux qui aiment les histoires de pirates à la manière des récents Pirates des Caraïbes.

N°18 — La cellule ténébreuse : Havre de Grâce, 1518. Tandis qu'ils construisent le nouveau port, l'amiral Guyon le Roy et l'architecte Jehan de Marceilles découvrent un monstre aquatique humanoïde échoué sur les galets. Guyon le Roy veut sauver la créature en la plaçant dans un sarcophage rempli d'eau de mer, mais en palpant la créature, il est piqué par un parasite qui l'infectait, qui lui ouvre un troisième œil et prend le contrôle télépathique de Jehan. De nos jours, le Havre est désormais tenu par des affairistes immortels...



Novembre 2018, 30 pages. Signé Philippe Robin, géographe romancier auteur de l'Or bleu aux éditions de Borée et de La Nef d'Enileis, éditions JCR (?). A nouveau, le style est clair racontant une fois de plus une histoire de secte lovecraftienne aux allures de polar contemporain linéaire.

N°19 — Sous les Sargasses : La

blonde Gitann et le massif commodore Orso sont dans un sous-marin de poche en voyage au fond du Grand Cloaque.

Pourquoi ? Comment ? Toujours est-il qu'ils sont avalé par une murène géante dans un grand court-circuit. Flash-back...

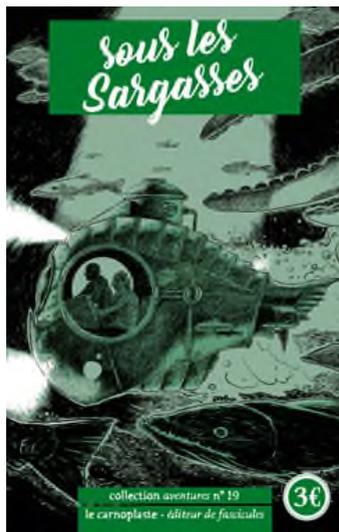
Novembre 2018, 30 pages. Signé François Corteggiani. Scénariste de BD et rédacteur en chef du nouveau Pif Gadget. J'avoue avoir zappé à la page 28, épilogue (car c'est là où le méroù pète, sic) dès que j'ai lu « tout avait commencé quelques jours plus tôt » et avoir pensé « ben t'avais qu'à commencer le roman quelques jours plus tôt ».

Retour au style chargé, à l'accumulation des éléments aventureux plus ou moins fantastiques, aux personnages à l'épaisseur de papier-cigarette. La brièveté d'un texte n'a jamais exclu de raconter une bonne histoire avec des personnages convaincants, des intrigues et un univers dignes de ce nom, plusieurs fascicules de la même collection le prouve. L'impression dominante c'est que l'auteur a joué au bombardier, se débarrassant au plus vite des éléments imposés en couverture, puis a brodé en s'inspirant des fascicules précédents. Maintenant le premier épisode court de la série animée Jonny Quest qui aurait pu porter le même titre et je conseille de le visionner pour mesurer l'abîme qui sépare ce

genre de nouvelle d'un récit solide, référencé et mouvementé par des auteurs passionnés de comics et de science-fiction en 1964.

N°20 — Traquées dans une aube de pierre :

Une déflagration réveille en sursaut la voûte céleste (sic). Une certaine Ocka de l'âge de pierre ne comprend pourquoi casser le bras du chef de la tribu a pu le mettre en colère lui et ses amis. De toute façon elle se sait plus intelligente que les autres et s'est constitué son propre clan exclusivement féminin qui chasse au harpon mieux que les hommes et pendant ce temps abandonne la marmaille aux prédateurs,



à moins bien sûr qu'elles ne copulent qu'entre femme ce qui élimine à la fois le risque de grossesse et les chances de survie de son clan.

Novembre 2018, 30 pages. Signé Thomas Gehan, pseudonyme de Xavier Dollo, prix Rosny Ainé pour sa nouvelle Tige, romancier chez Black Coat Press et Critic, en poche chez Folio SF, éditeur chez feu Ad Astra, scénariste de bande dessinée aux Humanoïdes. Exactement ce qui me manquait pour parachever ma journée, une nouvelle woke au style de nouveau chargé, la narration incohérente, la documentation et l'évocation sur l'âge de pierre complètement azimutée racontée à la 3^{ème} personne pour la 1^{ère}, par un narrateur qui écrit comme au 21^{ème} siècle et encore une fois le même bidule parasite extraterrestre déjà vu plusieurs fois dans les fascicules précédents. Il est parfaitement possible de personnifier des choses comme le ciel, la mer, la terre, les arbres, les tigres etc. encore faut-il alors les animer comme des vrais personnages et non déraiper sur les mots : mais à quoi peut bien ressembler un ciel qui se réveille en sursaut ?

Conclusion de la seconde époque

*Il n'y a aucun doute sur le fait que le principe de la collection — partir d'illustrations évocatrices d'idées intéressantes et d'un titre relevant de la logique des rêves, puisse mener à de courts récits inspirants. Il semble malheureusement que la collection ne dispose pas d'un réservoir d'auteurs suffisant pour briller douze fois de suite (en fait vingt fois de suite en comptant les premiers fascicules). Assurer un style facile à lire et une narration claire est le minimum attendu et c'est seulement le cas que pour les numéros 16 à 18. Après quoi, plusieurs autres titres ont un potentiel imaginatif fort, comme les **Frères Swamp**, mais aurait réclamé une plus grande maîtrise de l'écriture et possiblement un plus grand respect de la documentation d'époque. Pour d'autres, plus d'ambition et une meilleure connaissance des maîtres du genre, auraient je suppose aidé, et cela peut s'obtenir par la simple traduction ou recopie de plusieurs courts récits à la réputation de qualité bien établie. Pour certains auteurs qui à côté sont déjà publiés voire ont décroché des prix, je l'espère autrement que par copinage, je ne peux que supposer que le défi a été pris à la légère. Enfin je suis surpris de constater sur le tard qu'une majorité d'épisodes de la série animée d'aventure SF / Fantastique **Jonny Quest** (inédit en France) puissent en fait constituer les meilleures réponses au défi lancé par le **Carnoplaste**. Si une troisième époque voit le jour, j'achèterai la nouvelle collection dans l'espoir que davantage de textes rendent enfin justice au potentiel des titres et des couvertures.*

David Sicé.

183 THE CARNOPLAST

ADVENTURE COLLECTION, YEAR 2018

In 2017, Carnoplast published the first twelve issues of its Adventure series, whose covers were illustrated by none other than Fredgri and whose guide appeared in 2019 in issue 15 of the Strange Star. In 2018, twelve other issues were published. Here is the guide promised in the previous issue of the Strange Star.

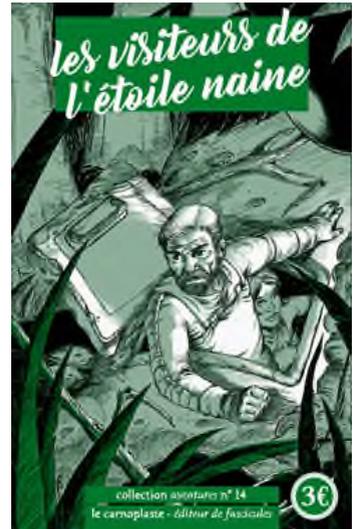


N°13 — The Five-Finger Clock: On a (horrific) stormy night, a group of actors and their young musicians arrive at an Irish inn where some locals have taken refuge.

April 2018, 30 pages. By Nelly Chadour, a novelist notably published by Moutons électriques and Rivières Blanche.

The story has a flowery, dramatised and heavy style, reminiscent of Lovecraftian horror and

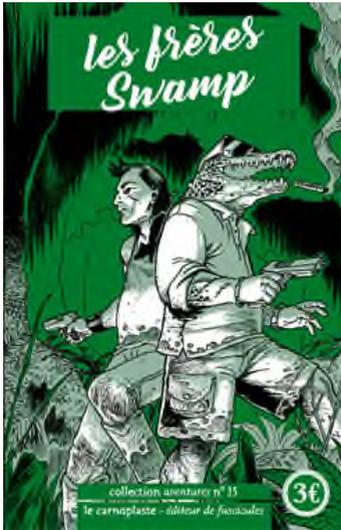
vintage Penny Dreadful, retyped with Irish folklore. Excellent title, plot, looks like a rushed draft with definite potential.



N°14 — Visitors from the Dwarf Star:

The spaceship captain Kaeso is looking for a new planet to welcome his people, after the disappearance of all the captains who preceded him. For his final attempt, he sets his sights on Sol III, aka Earth, whose inhabitants he mistakes for animals.

April 2018, 30 pages. By Dominik Vallet, novelist, editor, columnist and blogger, comic book writer. The short story, humorous and with a slightly less busy style, recalls the kind of light-hearted text one could read in American Science Fiction magazines of the Golden Age and the following (declining) ages, as well as films like Tim Burton's *Mars Attacks* based on the collectible images.



N°15 — The Brothers Swamp :

Louisiana, 1986. Arkadelfy, an alligator-headed American police detective, teams up with his human-headed brother Beau Bidonneau and his pet rat at the request of Mama Chicot. Together, they must arrest an escaped cannibal who is allegedly incontinent.

Avril 2018, 30 pages. April 2018, 30 pages. By Julien Heylbroeck,

screenwriter of tabletop role-playing games, author of short stories notably for *Rivière Blanche* and *Malpertuis*, anthologist and co-founder of *Trash* edition and author of the fantasy novel *Malheur aux gagnants* at *Moutons électriques*. The style is again an improvement, the narrative is almost disjointed, the characters are solid and follow a linear "find and eat" action with the impression that the narrator often forgets to show what should be seen, and sprinkles instead of evoking. Again, great potential.

N°16 — The fakirs of the vertical

country: Phil Rucksack, a retired mountain guide, and Hans Saunders, a companion on an ill-fated expedition, wake up far from home in the Himalayas at the bottom of Manaslu, this time flanked by George Crevett, an eye specialist from Delhi, still holding the pen with which he wrote a prescription for one of his patients.



April 2018, 30 pages. Signed Phara Chibh, a pseudonym borrowed from a fakir character in Gustave LeRouge's novel *The Prisoner of the Planet Mars*. For the first time, a story that is clear in all respects - description, dialogue, action, plot - that could have appeared in any fantasy magazine without being out of place, even if it is less full of ideas than *The Five-Finger Clock* or *The Swamp Brothers*.



N°17 — Under the quicksand: Master Alexander tells of a new adventure of Captain Furibard in an inn in Honfleur, in search of the magic skull of François l'Olonnais, the most hated pirate of the kings of Spain, which is said to be held by the Bravos Indians.

November 2018, 30 pages. Signed Nicolas SOReL (sic) Polygraph and literary lecturer offering writing services, second adventure after the man with the woman's leg (number 5 of the collection). Again, a clear style, impeccable narration, for those who like pirate stories in the manner of the recent *Pirates of the Caribbean*.

N°18 — The Dark Cell: Havre de Grace, 1518. While building the new harbour, Admiral Guyon le Roy and the architect Jehan de Marceilles discover a humanoid water monster washed up on the cobbles. Guyon le Roy wants to save the creature by placing it in a sarcophagus filled with seawater, but while touching the creature, he is bitten by a parasite that was infecting it, which opens a third eye and takes telepathic control of Jehan. Nowadays, Le Havre is run by immortal businessmen...



November 2018, 30 pages. November 2018, 30 pages. Signed Philippe Robin, geographer and

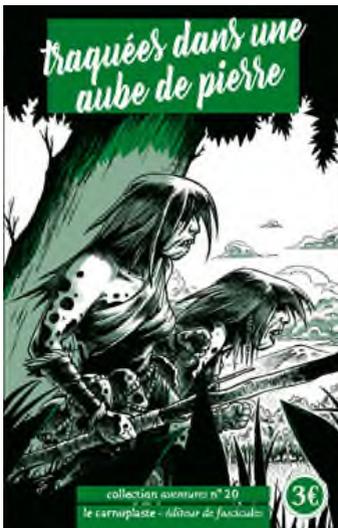
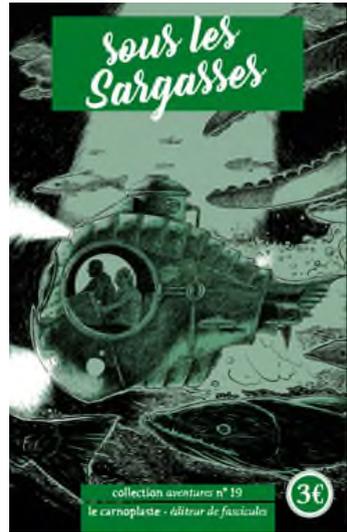
novelist, author of *L'Or bleu* (Editions de Borée) and *La Nef d'Enileis* (Editions JCR). Once again, the style is clear, telling once again a Lovecraftian sect story with the allure of a linear contemporary thriller.

N°19 — Under the Sargasso: Under the Sargasso: The blonde Gitann and the massive Commodore Orso are in a pocket submarine on a trip to the bottom of the Great Cloaca. Why? How? They are swallowed by a giant moray eel in a big short circuit. Flashback.....

November 2018, 30 pages. Signed François Corteggiani. Comic book writer and editor of the new *Pif Gadget*. I confess I zapped on page 28, epilogue (because that's where the grouper farts, sic) as soon as I read "it all started a few days earlier" and thought "well, you should have started the novel a few days earlier". Back to the busy style, to the accumulation of more or less fantastic adventurous elements, to characters with the thickness of cigarette paper. The brevity of a text has never excluded telling a good story with convincing characters, plots and a universe worthy of the name, several issues of the same collection prove it. The overriding impression is that the author has

played bomber, getting rid of the imposed cover elements as quickly as possible, and then embroidering on the previous issues. Now the first short episode of the animated series **Jonny Quest 1964** could have had the same title and I advise to watch it to measure the abyss which separates the short story from a solid, referenced and eventful tale by the author of the TV show, passionate about comics and SF.

N°20 — Traquées dans une aube de pierre : Stalked in a stone dawn: A blast wakes up the sky startled (sic). A certain stone-age Ocka cannot understand why breaking the arm of the tribal chief would make him and his friends angry. In any case, she knows she is smarter than the



others (because she breaks arms ?) and has formed her own all-female clan that hunts with harpoons better than the men and meanwhile abandons the offspring to the predators, unless of course they only copulate with each other, which eliminates both the risk of pregnancy and the chances of survival for her clan..

November 2018, 30 pages. Signed Thomas Gehan, pseudonym of Xavier Dollo, Rosny Ainé prize for his short story Tige, novelist at Black Coat Press and Critic, in paperback at Folio SF, editor at the late Ad Astra, comic book writer at Humanoïdes. Exactly what I was missing to complete my day, a woke novella with once again an heavy style, incoherent narration and evocation of the Stone Age told in the 3rd person for the 1st, by a narrator who writes like in the 21st century — and once again the same parasitic mystic alien thingy grooming another cult already seen several times in the previous issues. It is perfectly possible to personify things like the sky, the sea, the earth, trees, tigers etc., but then you have to animate them as real characters and not slip up on the words: what on Earth or anywhere else does a waking sky with a jolt look like?

Conclusion of the second phase

*There is no doubt that the principle of the collection — starting with covers that evoke interesting ideas and a title that is relevant to the logic of dreams — can lead to inspiring short stories. Unfortunately, it seems that the collection does not have a sufficient pool of authors to shine twelve times in a row (actually twenty times in a row, counting the first few issues). Ensuring a readable style and clear narration is the minimum expected and this is only the case for issues 16 to 18. After that, several other titles have strong imaginative potential, such as the Swamp Brothers, but would have required greater writing control and possibly greater respect for period documentation. For others, more ambition and a better knowledge of the masters of the genre, I suppose, would have helped, and this can be achieved by simply translating or copying several short stories with an established reputation for quality. For some authors who are already published or even have won prizes, I hope other than by cronyism, I can only assume that the challenge was taken lightly. Finally, I'm surprised to find out late in the day that a majority of the episodes of the animated SF / Fantasy adventure series **Jonny Quest** (unreleased in France) may in fact be the best answers to the challenge issued by the Carnoplast. If a third batch comes along, I will buy it hoping that more texts will finally do justice to the potential of the titles and covers. **David Sicé.***



*Des portes rouges sur des chambres rouges, tiré du The Shining de Kubrick.
Red doors to red rooms courtesy of Stanley Kubrick's The Shining*

178 DES METEORES / METEORS

*Dans la suite des **Belles Histoires de l'Oncle Pline**, l'inventaire de ce qui a pu tomber du ciel selon les Chroniques et de ce qui arriva ensuite. Version originale **LATINE**, française et **anglaise**. Dans la version latine, l'accent grave ` indique l'ablatif (moyen de l'action) et le tréma ˆ indique le genre neutre.*

In the continuation of Uncle Pliny's Beautiful Stories, the inventory of what may have fallen from the sky according to the Chronicles and what happened next. ORIGINAL LATIN, French and English versions. In the Latin version, the grave accent ` indicates the ablative (middle of the action) and the umlaut ˆ indicates the neuter gender.

PRAETER HAEC, INFERIÖRÈ CAËLÒ,

Outre ce qui précède, dans la partie basse du ciel,

In addition to the above, in the lower part of the sky,

RELATÛM IN MONVMENTÄ EST, LÄCTÈ ET SANGUÏNÈ PLUISSË

il est relaté dans les monuments, qu'il a plu du lait et du sang

it is related in the monuments, that it rained milk and blood

M'. (MANIÒ) ACILIÒ, C. (CAIÒ) PORCIÒ COSS. (CONSVLÌBVS)
sous le consulat de Manius Acilius et de Caius Porcius (114 avant J.C),
under the consulate of Manius Acilius and Caius Porcius (114 BC),

ET SAEPE ALIAS :
et souvent d'autres choses.
and often other things.

SICVT CARNÈ, P. (PVBLIÒ) VOLVMNIÒ,
Comme de la chair, sous le consulat de Publius Volumnius
Like flesh, under the Consulate of Publius Volumnius

SERVIO SVLPICIO COSS.,
et Servius Sulpicius (461 avant J.C.) ,
and Servius Sulpicius (461 BC.) ,

EX QVE EA NON PVTRVISSÈ,
et que cette chair ne pourrissait pas,
and that this flesh did not rot,

QVOD NON DIRIPVISSENT AVES.
du moins ce que les oiseaux ne s'étaient pas arrachés.
at least what the birds had not torn off;

IDEM FERRÒ IN LVCANÌS, ANNÒ ANTEQUAM
De même, du fer en Lucanie, l'année qui précéda
Likewise, iron in Lucania, the year before

M. (MARCVS) CRASSVS Á PARTHÌS INTEREMPTVS EST,
celle où Marcus Crassus fut tué par les Parthes,
Marcus Crassus was killed by the Parthians,

OMNES QVE CVM EÒ LVCANI MILITES,
(9 juin 53 avant J.C.) et avec lui tous les soldats lucaniens,
(9 June 53 BC) and with him all the Lucanian soldiers,



Crassus tué par les parthes / du fer pré-réduit

QUORVM MAGNVS NUMERVVS IN EXERCITV ERAT :

dont il y avait un grand nombre dans l'armée :

of whom there were a large number in the army:

EFFIGIES, QVAE PLVIT, SPONGIARVM FERE SIMILIS FVIT :

les débris qui alors plurent, étaient semblable à du fer pré-réduit :

the debris which then rained, were similar to pre-reduced iron:

ARVSPICES PRAEMONVERVNT SVPERNÄ VULNERÄ.

les haruspices prédirent des blessures surnaturelles.

the haruspices predicted supernatural injuries.

L. (LVCIO) AVTEM PAVLÒ, C. (CAIÒ) MARCELLÒ COSS.

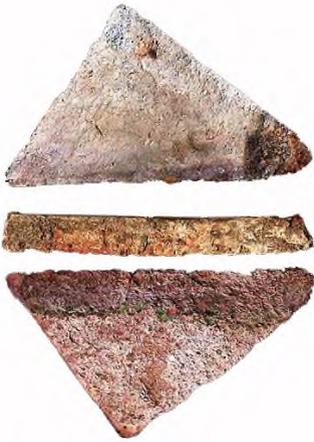
Mais sous le consulat de Lucius Paulus et de Caius Marcellus

But under the consulship of Lucius Paulus and Caius Marcellus

LANA PLVIT CIRCA CASTELLV̄M CARISSANV̄M,

(50 avant J.C.) il y eut une pluie de laine autour du château de Carissa,

there was a shower of wool around Carissa Castle,



Briques de terre cuite / Giovanni Battista Tiepolo: The Battle of Vercellae

JVXTA QVOD POST ANNV M T. ANNIVS MILO OCCISVS EST.

À côté duquel l'année d'après, Titus Annius Milon fut occis (48 a. J.C).

Next to which, the following year, T. Annius Milon was slain (48 BC).

EÒDEM CAVSAM DICENTÈ, LATERÌBVS COCTÌS PLVISSÈ,

Etant dit qu'à cause de cela, des briques cuites se mirent à pleuvoir,

It is said that because of this, clay bricks began to rain down,

IN EIVS ANNI ACTÀ RELATÛM EST.

Cela est relaté dans les Actes de ladite année.

This is recorded in the Acts of the said year.

ARMÖRV M CREPITVS, ET TVBAE SONITVS AVDITOS

Le fracas des armes et le son de la trompe furent entendus,

E CAËLÒ CIMBRÌCÌS BÈLLÌS ACCEPIMVS :

tombant du ciel au cours des guerres Cimbriques, nous l'avons appris :

falling from the sky during the Cimbrian wars, we learned:

CREBRÒ QVE ET PRIVS, ET POSTEA.

Et c'est arrivé souvent dans les époques qui ont précédé et suivi.
And this has happened many times in the eras before and after.

TERTIÒ VERO CONSULATÛ MARIÛ

De fait, sous le troisième consulat de Marius
In fact, under the third consulate of Marius

AB AMERINÌS ET TVDERTÌBVS

les habitants d'Ameria et de Tudertum
the inhabitants of Ameria and Tudertum

SPECTATÄ ARMÄ CAELESTIÄ AB ORTV OCCASÛ QVE

virent des armes célestes arrivant du levant et du couchant
saw heavenly weapons coming from the east and the west

INTER SE CONCURRENTIÄ, PVLSIS QVAE AB OCCASÛ ERANT.

venir se heurter, , repoussant celles qui étaient du côté du couchant
collide, pushing away those that were on the west side

IPSÛM ARDERÈ CAELÛM, MINIME MIRÛM EST,

Il n'étonna personne de voir le ciel lui-même brûler,
It surprised no one to see the sky itself burning,

ET SAEPIVS VISÛM, MAJORÈ IGNÈ NUBÌBVS CORREPTÌS.

Et souvent l'on vit la majorité des nuages consumés.
And often we see the majority of the clouds consumed.

CELEBRANT GRAECI ANAXAGORAM CLAZOME,

Les Grecs célèbrent Anaxagore Clazomène
The Greeks celebrate Anaxagoras Clazomenes

OLYMPIADIS SEPTUAGESIMAE OCTAVAE SECUNDÒ ANNO,

qui, la seconde année de la 78^e olympiade
which, in the second year of the 78th Olympiad



Detail of the right-hand facade fresco, showing Anaxagoras. National and Kapodistrian University of Athens, E. Lebedzki, after Carl Rahl. Public Domain.

PRAEDIXISSĒ CAELESTIVM LITTERARVM SCIENTIÀ,
prédit par la science astronomique,
predicted by astronomical science,

QUIBVS DIEBVSSAXVM CASVRVM ESSET E SOLÈ.
qu'à tel jour une pierre devait tomber du soleil.
that on such and such a day a stone should fall from the sun.

ID QUE FACTVM INTERDIV IN THRACIAE PARTÈ
et cela arriva, en plein jour, dans la Thrace,
and it happened, in broad daylight, in Thrace,

AD AEGOS FLUMEN QUI LAPIS ETIAM NUNC OSTENDITUR,
devant le fleuve Aegos, laquelle pierre encore aujourd'hui est montrée,
in front of the river Aegos, which stone is still shown today,

MAGNITVDINÈ VEHIS, COLORÈ ADUSTÒ,
de la charge d'une charretée, et d'une couleur brûlée.
of the load of a cartload, and of a burnt colour.



Météorite Chondrite de type H5. Photo de Didier Descouens, licence CCASA 4.0

COMETÈ QVOQUE ILLIS NOCTIBVS FLAGRANTÈ.

une comète étant de même déflagrante pendant ces nuits-là.

a comet being similarly deflagrating on those nights.

QVOD SI QVIS PRAEDICTVM CREDAT,

Si quelqu'un devait croire à cette prédiction

If anyone were to believe this prediction

SIMVL FATEATVR NECESSÈ EST,

il lui serait nécessaire de simultanément être convaincu

it would be necessary for him to be simultaneously convinced

MAJORIS MIRACVLI DIVINITATEM ANAXAGORAE FVISSÈ :

que le don de divination d'Anaxagore était un miracle majeur :

that Anaxagoras' gift of divination was a major miracle

SOLVĪ QVE RERVM NATURAE INTELLECTVM,

Et ce serait renoncer à la compréhension de la Nature

And this would be to renounce the understanding of Nature

ET CONFVNDĪ OMNIÄ,
et tout confondre,
and to confuse everything,

SI AVT IPSE SOL LAPIS ESSĒ,
Si soit que le Soleil est une pierre,

AVT VNQVAM LAPIDEM IN EÒ FVISSĒ CREDATVR.
soit que celle-ci s'y trouva était cru.
or that it was believed to be there.

DECIDERĒ TAMEN CREBRO, NONERIT DVBIVM.
Il ne sera cependant pas douteux que des pierres tombent du ciel.
Il ne sera cependant pas douteux que des pierres tombent du ciel.

IN ABYDI GYMNASIÒ EX EÀ CAUSÀ COLITUR HÒC DIÈ QVE,
Dans l'école d'Abydos à cause de cela est révéree encore de nos jours,
In the school of Abydos because of this is revered even today,

MODICUS QUIDEM, SED QUEM IN MEDIO TERRARUM CASURUM
de taille modique, et qu'elle chuterait au milieu des terres,
of modest size, and that it would fall in the middle of the land,

IDEM ANAXAGORAS PRAEDIXISSĒ NARRATVR.
cela est de même raconté qu'Anaxagore l'avait annoncé,
It is also said that Anaxagoras had announced it,

COLITVR ET CASSANDRIAE, QVAE POTIDAEA VOCITATA EST,
Révéree à Cassandrie, celle qui fut appelée Potidaée,
Revered in Cassandria, it which was called Potidaea,

OB ID DEDVCTA. EGO IPSE VIDI
y fut apportée à cette fin. Moi-même j'en vis une
was brought in for this purpose. I myself saw one

IN VOCONTIORVM AGRÒ PAULO ANTE DELATVM.
en terre des Vocontiens tombée un peu auparavant.
in the land of the Vocontians that fell a little earlier.

EX NATVRALÈ HISTORIÀ, LIBRÒ II (SECVNDÒ),
Extrait de l'Histoire Naturelle de Pline l'Ancien, Livre 2,
Extract from the Natural History of Pliny the Elder,

CAPITULÒ LVII (ANNÒ LXXVII POST J.C. = JESVM CHRISTVM)
Chapitre 58 (an 77 après Jésus Christ).
Book 2, Chapter 58 (an 77 A.C).

LATINA PLINII VERBA PUBLICI PRAEDI EST.
Le texte latin de Pline appartient au domaine public.
Pliny's Latin text is in the public domain.

GALLICA ANGLICA QVE TRANSLATA SICORVM DAVIDI ÉST,
La traduction française & anglaise est de David Sicé
The French & English translation is by David Sicé.

OMNIÄ JURÄ RESERVATÄ MENSIS JVLIVS MMXIX.
Tous droits réservés Juillet 2019.
All rights reserved Juillet 2019.

Dans le numéro suivant, retrouvez l'essai
Science contre fiction : de la Mandragore
... une chronique de Thomas Brown

*

197 ne perdez pas votre latin

Le latin est, par excellence, la langue des voyageurs temporels. Ne perdez pas votre latin ou (re)découvrez-le à travers ce cours rapide quadrilingue Latin / Latin Stellaire / Français / Anglais, en dix courtes leçons.

Latin is, first and foremost, the language of temporal travellers. Don't lose your Latin or (re)discover it through this fast quadrilingual *French / English / STELLAR LATIN / LATIN* course, in ten short lessons.

La mise à jour 2022

Depuis 2018, le Stellaire a été largement amélioré, tandis que le latin stellaire a hérité de ces améliorations. Ce cours en dix leçons a donc été révisé. Le Latin est désormais transcrit en **LETTRES CAPITALES GRASSES**, **V** étant le u majuscule et **J** le i majuscule.

La version française est indiquée en italique, la version en Latin Stellaire est indiquée en lettre capitales maigres. Seuls les noms et les verbes reçoivent désormais une terminaison stellaire. Les noms se terminent par une ou plusieurs voyelles, qui indique la nature de ce que désigne le mot (une femme A, une chose E se prononce ê de « tête », un homme O, un homme ou une femme V se prononce ou de « tout », un flux ou le cours d'une action Y se prononce « u » de « tutu », une partie précédente ou suivante du discours Ø, se prononce « eu » de « heure »). Les lettres qui viennent après indiquent le pluriel, la fonction du nom. Les verbes se termine par une voyelle thème qui précisent le sens du verbe, et diverses lettres qui indiquent le temps, le mode et la personne.

Seuls les ablatifs reçoivent désormais un accent grave, tandis que le tréma indique les noms neutres, comme dans **TEMPÛS**. Vous

trouvez sous la ligne en latin la prononciation restituée française après le signe @, et la version scandée # qui permet d'utiliser n'importe quelle autre prononciation du latin, sachant que les accents brefs et longs indiquent seulement la longueur de la voyelle qui porte cet accent, tandis que l'usage est d'indiquer la longueur de la syllabe. L'accent tonique est indiqué en soulignant dans toutes les versions la syllabe (ou la voyelle) à chanter plus haut et en traînant un peu.

The 2022's Update

Since 2018, Stellar has been greatly optimised, while Stellar Latin has inherited these improvements. This ten-lesson course has therefore been revised accordingly. The Latin is now transcribed in capital letters, with V being the capital u and J the capital i.

The French version is shown in italics, the Stellar Latin version is shown in small capitals. Only nouns and verbs are now given a stellar ending. Nouns end with one or more vowels, which indicate the nature of what the word refers to (a woman A, a thing E is pronounced ê from "head", a man O, a man or woman V is pronounced or from "all", a flow or course of action Y is pronounced "u" from "tutu", a preceding or following part of speech Ø, is pronounced "eu" from "hour"). The letters that come after indicate the plural, the function of the noun. Verbs end with a thematic vowel that specifies the meaning of the verb, and various letters that indicate the tense, mode and person.

Only ablatives now receive a grave accent, while the umlaut indicates neuter nouns, as in **TEMPŪS**. Below the line in Latin you will find the French rendered prononciation after the @ sign, and the scandalized version # which allows any other prononciation of Latin to be used, bearing in mind that short and long accents only indicate the length of the vowel carrying that accent, whereas the custom is to indicate the length of the syllable. The tonic accent is indicated by underlining in all versions the syllable (or vowel) to be sung higher and dragging a little.

199 Leçon 1 (mise à jour) / Lesson 1 (updated)



C'est un homme (adulte). — C'est un garçon.

It is a man. — It is a boy.

HOS CE VIROS SET. — HOS CE PVEROS SET.

HIC VIR EST. — HIC PVER EST.

hĭc vĭr ēst. — hĭc pŭēr ēst.

@ ĭk uĭr êst'. — ĭk pou'ēr êst'.



C'est une femme (adulte). — C'est une fille.

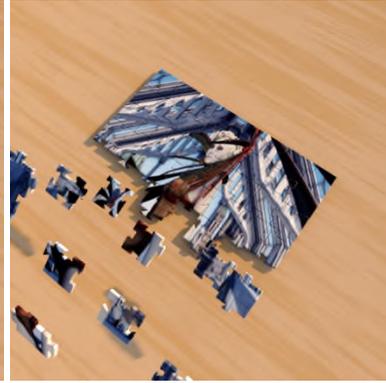
It is a woman. — It is a girl.

HAS CE MVLIERAS SET. — HAS CE PVELLAS SET.

HAEC MVLIER EST. — HAEC PVELLA EST.

hăĕc mŭlĭēr ēst. — hăĕc pŭĕllă ēst.

@ aĕk mouliēr êst'. — aĕk pouĕl'la êst'.



C'est une chose. — C'est une chose incomplète.

It is a thing. — It is an incomplete thing.

HES CE RIES SET. — HES CE RIES INCOMPLETES SET.

HAEC RES EST. — HAEC RES INCOMPLETA EST.

hăċ rēs ēst. — hăċ rēs încōmplētă ēst.

@ aĕk rĕss êst'. — aĕk rĕss i'nnko'mplĕta êst'.



Qu'est-ce que c'est ? — C'est un livre (relié).

What is it ? — It is a (bound) book.

QVID SET ? — HES CE SET CODICES.

QVĪD EST ? — HŌC EST CODĒX.

qŭĭd ēst ? — hŏc ēst cōdĕx.

@ kuĭd êst'. — ok êst' kodĕkss.

En Stellaire, tous les noms désignant une femme se termine par A, un homme, O, une femme ou un homme V, une chose, E.



Quoi ? — Un livre (relié).

What ? — A book.

QVID ? — (SET) CODICES.

QVĪD ? — (EST) CODEX.

qũid ? — (ēst) cōdēx.

@ kujd ? — (êst') kodêkss.



C'est un cahier. — C'est un stylo (à bille).

It is a notebook. — It is a (ball) pen.

HES CE LIBELLES SET. — HES CE STILES SET.

HIC LIBELLVS EST. — HIC STILVS EST

hĭc lĭbēllŭs ēst. — hĭc stĭlŭs ēst.

@ ik libêl'louss êst'. — ik stĭlouss êst'.

Le latin n'indique pas la nature des objets par la terminaison des noms.



C'est un crayon (de papier). — C'est un banc.

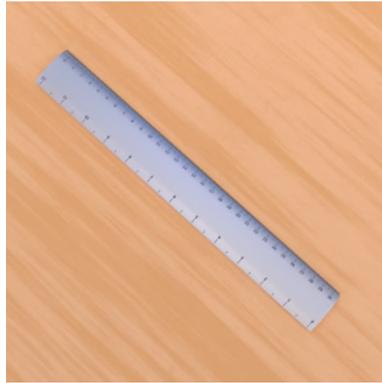
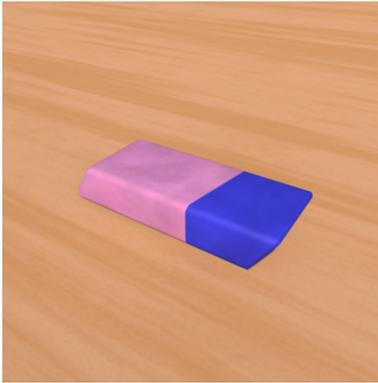
It is a pencil. — It is a bench.

HAS CE GRAPHIS SET. — HES CE SVBSELLIES SET.

HAEC GRAPHIS EST. — HÖC SVBSELLIŪM EST

hăęc grăphis ēst. — hōc subsellīūm ēst.

@ aêk grafiss êst'. — ok soubșêl'lioum êst'.



C'est une gomme (à effacer). — C'est une règle (à mesurer).

It is an eraser. — It is a ruler.

HES CE GVMMES SET. — HES CE REGULES SET.

HAEC GVMMĪS EST. — HAEC REGULA EST

hăęc gūmmīs ēst. — hăęc rêgūlă ēst.

@ aêk goum'miss êst'. — aêk rêgoula êst'.

Par exemple NAVTA # năŭtă @ naouta désigne un homme (marin).



C'est une table (de travail). — C'est un siège (une chaise).

It is a (work) table. — It is a seat (a chair).

HES CE MENSES SET. — HES CE SELLES SET.

HAEC MENSA EST. — HAEC SELLA EST

hăc mĕnsă ēst. — hōc sĕllă ēst.

@ aĕk mĕ'nn'ssa êst'. — aĕk sĕl'la êst'.



Est-ce un banc ? — Oui, c'est un banc.

Is it a bench? — Yes, it is a bench.

SET NE HES CE SVBSELLIES ? — ITA, SET SVBSELLIES.

EST NE HÖC SVBSELLIŪM ? — ITA, EST SVBSELLIŪM.

ēst nĕ hōc subsellĭūm ? — ĭtă, ēst subsellĭūm.

@ êst' nĕ ok soubsĕl'lioum ? — ĭta, êst' soubsĕl'lioum.

Latin does not indicate the nature of objects by the ending of nouns.



Un homme (adulte). — Une femme (adulte).

A man. — A woman.

(HOS CE) VIROS. — (HAS CE) MVLIERAS.

(HIC) VIR. — (HAEC) MVLIER.

(hĭc) vĭr. — (hǎęc) mŭlĭěr.

@ ik uir. — aêk mouliêr.



Une chose. — Une autre chose.

A thing. — Another thing.

HES CE RIES. — ALIES RIES.

HAEC RES. — ALIA RES.

hǎęc rês. — ălĭǎ rês.

@ aêk rêss. — alia rêss.

For example NAUTA refers to a man (sailor)



Et une autre. — Et encore une autre.

And another one. — And yet another one.

ET ALIES. — ET ETIAM ALIES.

& ALIA. — & ETIAM ALIA.

èt ălă. — èt ètĭām ălă.

@ êt' alia. — êt' êtiam alia.



Un banc. — Un autre banc.

A bench. — Another bench.

(HES CE) SVBSELLIES. — ALIES SVBSELLIES.

(HÖC) SVBSELLIŪM. — ALIŪD SVBSELLIŪM.

(hōc) subsellĭŭm. — ălĭŭd subsellĭŭm.

@ (ok) soubsêl'lioum. — alıoud' soubsêl'lioum.

In Stellar, A-Ending means a woman, O, a man, V, m. or w., E, a thing.



Un crayon. — Un autre crayon.

A pencil. — Another pencil.

(HES CE) GRAPHIES. — ALIES GRAPHIES.

(HÖC) GRAPHIŮM. — ALIŮD GRAPHIŮM.

(hōc) grăphĩũm. — ăliũd grăphĩũm.

@ (ok) grafioum. — alioud' grafioum.



Un homme. — Un autre homme.

A man. — Another man.

(HOS CE) VIROS. — ALIOS VIROS.

(HIC) VIR. — ALIVS VIR.

(hīc) vĩr. — ăliũs vĩr.

@ (ik) uĩr. — aliouis uĩr.

En latin, à l'écrit, on s'économise les déterminants comme "un, une, des".



Et un autre. — Et encore un autre.
And another one. — And yet another one.

ET ALIOS. — ET ETIAM ALIOS.

& ALIVS. — & ETIAM ALIVS.

èt ălïūs. — èt ètïām ălïūs.

@ èt' aliouss. — èt' ètiam aliouss.



Une femme — Un autre femme.

A woman. — Another woman.

(HAS CE) MVLIERAS. — ALIAS MVLIERAS.

(HAEC) MVLIER. — ALIA MVLIER.

(hăęc) mŭlïēr. — ălïă mŭlïēr.

@ aêk mouliêr. — alia mouliêr.

In Latin, in writing, we spare ourselves the determinants as "a, an".



Et une autre. — Et encore une autre.
And another one. — And yet another one.

ET ALIAS. — ET ETIAM ALIAS.

& ALIA. — & ETIAM ALIA.

ēt ălă. — ēt ētăăm ălă.

@ êt' alia. — êt' êtiam alia.



Est-ce un homme (adulte) ? — Oui (c'est cela).

Is it a man? — Yes, (it is).

SET NE VIROS ? — ITA, (HØC SET).

EST NE VIR ? — ITA, (HØC EST).

ēst nē vīr ? — ită, (høc ēst).

@ êst' nê uīr ? — ita (ok êst').

Le verbe Stellaire et Latin à la 3^{ème} personne du singulier se termine par T.



Est-ce un homme (adulte) ? — Non, c'est juste un garçon.

Is it a man? — No, it is only a boy

SET NE VIROS ? — IMMO, SET MODO PVEROS.

EST NE VIR ? — IMMO, EST MODO PVER.

ēst nē vīr ? — īmmō, ēst mōdō pūēr.

@ êst' nê uir ? — im'mo, êst' modo pou'êr'.



Est-ce le même homme ? — Non, ce n'est pas le même homme.

Is it the same man? — No, it is not the same man.

SET NE EJOS DEM VIROS ? — IMMO, NON SET EJOS DEM VIROS.

EST NE IDĒM VIR ? — IMMO, NON EST IDĒM VIR.

ēst nē īdēm vīr ? — īmmō, nōn ēst īdēm vīr.

@ êst' nê īdēm uir ? — im'mo, no'nn êst' īdēm uir.

Both Stellar and Latin verb 3rd person singular end with a T.



Est-ce la même femme ? — Oui, c'est la même femme.

Is it the same woman? — Yes, it is not the same man.

SET NE EJAS DEM MVLIERAS ? — ITA, SET EJAS DEM MVLIERAS.

EST NE EADEM MVLIER ? — ITA, **EST EADEM MVLIER.**

est nê eadem mvliêr? — ită, est eadem mvliêr.

@ est' nê eadem mouliêr? — ită, est' eadem mouliêr.



C'est (= il y a) une (1) seule femme — Ce sont (= il y a) deux (2) femmes.

It is one (1) woman — They are two (2) women.

VNAS (I) MVLIERAS SET — DVAIS (II) MVLIERAIS SEIT.

VNA (I) MVLIER EST — DVAE (II) MVLIERES SVNT.

ună mvliêr est — duăe mvliêrêș sunt.

@ Ouna mouliêr est. — douae mouliêrêșș sou'nt'.

En Stellaire, un pluriel s'indique avec un l après A, E, O, V ; un V après I.



C'est (= il y a) un (1) seul homme — Ce sont (= il y a) deux (2) hommes.

It is one (1) man — They are two (2) men.

VNOS (I) VIROS SET — DVOIS (II) VIROIS SET.

VNA (I) VIR EST — DVO (II) VIRI SVNT.

ūnūs vīr ēst — đŏ vīrī sŭnt.

@ Ounouss uīr êst. — douo uīri sou'nnt'.



Deux (2) garçons. — Deux (2) filles.

Two boys. — Two girls.

DVOIS (II) PVEROIS — DVAIS (II) PVELLAIS

DVO (II) PVERI — DVAE (II) PVELLAE.

đŏ pŭĕrī — đŭăĕ pŭĕllăĕ.

@ dou'o pou'ĕri — dou'aĕ pouĕl'laĕ.

In Stellar, plural is indicated with an I after A, E, O, V ; with V after I.



Un (1) banc. — Deux (2) bancs.

One (1) bench. — Two (2) benches.

VNES (I) SVBSELLIES. — DVEIS (II) SVBSELLIEIS.

VNŪM (I) SVBSELLIŪM. — DVO (II) SVBSELLIĀ.

ūnŭm subsellĭŭm — dŭŏ subselliĀ.

@ ounoum sousbĕl'lioum. — douo sousbĕl'lia.

À PROPOS DES GENRES LATINS

Ils ne concernent que les mots et sont au nombre de six : masculin, féminin, neutre (ni masculin ni féminin), masculin ou neutre, masculin ou féminin, général (masculin, féminin, ou neutre). Ils servent à distinguer les noms selon leur sens. Ce genre est indiqué comme en français par le déterminant, le pronom ou l'adjectif qui désigne le nom, que vous préciserez à chaque fois que nécessaire pour rester clair. Par exemple, tous les fleuves sont masculins, tous les arbres sont féminins (un pommier, un chêne), tous les fruits sont neutres, toutes les notions (la vérité, la justice) sont féminins, toutes les actions en cours (un flot, un coup donné au combat) sont masculins. Et bien sûr tous les noms de femmes sont féminin, et tous les noms d'hommes sont masculins.

Si vous ignorez le sexe d'une personne ou si ce sexe est indifférent, vous utilisez le masculin, qui désigne de fait les deux sexes. Les noms d'animaux peuvent être féminins, masculins ou neutres tout en désignant un animal de n'importe quel sexe : vous pouvez alors préciser FEMINAS — FEMINA @ fĕmĭnĀ # fĕmĭna, pour femelle; MAROS — MAS @ mās # mass, pour mâle, NEUTRES — NEUTER @ nĕŭtĕr # nĕoutĕr', pour ni l'un, ni l'autre, c'est-à-dire une chose, un discours, un matériau.

ABOUT LATIN GENDERS

They concern only words and are six in number: masculine, feminine, neutral (neither masculine nor feminine), masculine or neutral, masculine or feminine, general (masculine, feminine, or neutral). They are used to distinguish nouns according to their meaning. This gender is indicated by the determiner, pronoun or adjective that designates the noun, which you should specify whenever necessary to remain clear. For example, all rivers are masculine, all trees are feminine (an apple tree, an oak tree), all fruits are neuter, all notions (truth, justice) are feminine, all actions in progress (a flood, a blow given in battle) are masculine. And of course all women's names are feminine, and all men's names are masculine.

If you don't know the gender of a person or if the gender is irrelevant, you use the masculine gender, which effectively means both sexes. Animal names can be feminine, masculine or neuter and still refer to an animal of any sex: you can then specify : FEMINAS — **FEMINA** @ fēmīnă # fēmina, for female; MAROS — **MAS** @ mās # mass, for male, NEUTRES — **NEUTER** @ nēūtěr # nêoutêr', for neither female nor male, thus a thing, a speech, a material.



Retrouvez les lettres de la main Philippe Ebly lui-même mise en ligne sur le site de **L'écrivain Philippe Ebly**.

PROMOTION



Complétez votre collection des **Conquérants de l'Impossible**, des **Évadés du Temps** et des **Patrouilleurs** grâce aux pages d'Hervé.

<http://haerveusites.free.fr/SitePhE/Sommaire.php>



L'ÉTOILE TEMPORELLE



Pratiquez les langues avec un récit multilingue du domaine public à chaque ; en anglais, français et bientôt en stellaire, en latin, espagnol et italien, à télécharger gratuitement sur **davblog.com** ici : <http://www.davblog.com/index.php/2521-l-etoile-temporelle-temporal-star-annee-2018>

Déjà parus : **Trois Nuits** de Guy de Maupassant ; **Le Maître de Moxon** de Ambrose Pierce ; **L'Histoire du Soldat** de Charles Ferdinand Ramuz ; **Les Trois Goules** rapporté par Paul Sébillot et Auguste Lemoine ; **L'homme à la Cerveille d'Or** (version originale) de Alphonse Daudet ; **Le Mannequin qui fit sa vie** de L. Frank Baum ; **Monsieur d'Outremort** de Maurice Renard ; **l'Histoire de Sigurd**, collecté par Andrew Lang ; **le Gobelin d'Adachi**, rapporté par Yei Theodora Ozaki ; **Dans la peau d'un autre**, de Alphonse Allais.
Prochainement dix numéros de plus.